38e Année. N° 17.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1er SEPTEMBRE 1931

		Pages.
Paul Morand	*Retour à Richard Wagner?*	5
Elie Halévy	*L'Angleterre sur le seuil de la guerre.*	14
Princesse Bibesco	*Croisade pour l'Anémone.* — III.	45
★★★	*Les Armées alliées de l'Est*	66
Jean Mistler	*L'Ami des Pauvres.*	85
P. Lecomte du Noüy	*Les Cultures de tissus.*	117
Jacques Chardonne	*Claire.* — II	136
Jean-Louis Vaudoyer	*Du Jeu de Paume à l'Orangerie*	171
André Savignon	*Corsaires malouins au XVIIe siècle.* — II.	181
Marcel Thiébaut	*A propos de Charles Nodier*	209
Josué Jehouda	*Le Congrès sioniste.*	230

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement :***

Une Guerre de Religion sous l'Ancien régime

par HENRI BREMOND

de l'Académie française

A la Poursuite du Vent

par ROBERT DE TRAZ

Formes méditerranéennes

par LOUIS HAUTECŒUR

Tableaux d'une existence

par JACQUES-ÉMILE BLANCHE

Fiume ou la dernière Croisade

par LÉON KOCHNITZKI

Jacques Copeau

ou

le Législateur

par FRANÇOIS PORCHÉ

general
gavlon

RETOUR A RICHARD WAGNER?

A mesure que nous avançons vers Bayreuth, l'Allemagne devient musique. Sur la portée des lignes télégraphiques, les hirondelles se posent, la queue en bas, comme des bémols, les moteurs des camions que l'on croise ronronnent des leitmotive que viennent syncoper les trous de la route disposés comme des points d'orgue; les chômeurs et les étudiants pauvres, si nombreux dans cet été 1931, marchent pieds nus, leurs souliers sur l'épaule, le rücksack au dos, blonds, échevelés et dépoitraillés comme Siegfried, s'avancent sous les andantes du vent, en grattant de la guitare et en chantant des airs héroïques, tandis que dans les grands chars à bœufs blancs les paysans bavarois, couchés dans les gerbes de blé moissonné, — le seul or qui reste à l'Allemagne, — entonnent les Meistersinger. Rien ne joue faux dans ce paysage de Franconie et tout annonce que nous approchons de la Mecque du grand opéra, du Walhalla orchestral, de Bayreuth, au coucher d'un soleil philharmonique.

Jusqu'ici, à travers l'Allemagne, nous n'avons guère croisé que des autos allemandes. Soudain, la route devient internationale; voici les Lincoln, des Hispanos à plaque française, des Lancia basses et pétaradant de tout leur échappement libre, des Daimler diplomatiques.

Sur le bord de la route, un motocycliste me fait des signaux de détresse. Casqué de cuir, il ressemble à un soldat romain égaré dans le pays de Germanicus et qui aurait perdu sa légion.

— Panne d'essence, — me dit-il. — Pourriez-vous me

1er Septembre 1931.

prêter un bidon? Sinon, je vais manquer l'ouverture du *Götterdämmerung* — ajoute d'une voix angoissée ce motocycliste mélomane.

Il est si sale, si fatigué, si poli, son « outil » est si vieux, si réparé, que je m'attendris et que j'ouvre mon réservoir. Qui dira encore que les musiciens ne s'aiment pas? Je me dois d'aider l'Allemagne, sinon par des crédits, du moins par du carburant... Mais voilà que l'homme ôte son casque, essuie sa figure! Je reconnais le prince W... Il y a quinze ans, W. était le diplomate le plus élégant de Londres. Conseiller de l'ambassade de Russie, uniforme de la noblesse, toque de zibeline, croix de Saint-André avec brillants, loge à Covent Garden, etc. Aujourd'hui, le prince W. est pauvre, ruiné, exproprié, mais il est resté amateur de Wagner; l'été, il voyage à pied, ou bien, quand il a gagné quelque argent dans les fermes, il s'achète une bicyclette ou une vieille moto.

Nous repartons vers Bayreuth, l'un et l'autre, à travers les troupeaux d'oies (futurs *gansbraten* des brasseries) entre les forêts de sapins funèbres, égayés de villages aux fenêtres ornées de géraniums rouges et de clématites, où se lit en gothique noire le nom de l'auberge : *Gasthaus zum Tannhäuser*.

Je loge chez l'habitant; *einquartiert*; cela donne à la saison de Bayreuth un aspect aimablement guerrier de grandes manœuvres. La ville est prise par les touristes. Mon hôte est un vieux de petite noblesse bavaroise, avec un habit vert de *jäger* aux boutons de métal à têtes de sanglier. Ma chambre à coucher est en boiseries gothiques avec incrustations d'os. On y lit, sur la cheminée, la phrase du *Rheingold* « do-ré-mi-fa-sol-do-mi » dédicacée, le coucou chante les heures, mais il n'y a pas de bain et le matin, la fille de la maison — les dernières nattes d'Allemagne, — m'apporte le café au lait avec du miel et du pain semé de grains de pavots. A trois heures de l'après-midi, la *Burgerreuther-strasse* est pleine de pèlerins en smoking qui, sous le soleil, montent vers la *Festspielhaus*, — ceux-là mêmes que G. B. Shaw appelait, jadis, *the Perfect Wagnerites*.

Du haut de la colline, Moïse va parler à son peuple. On dit « la colline de Bayreuth » comme on dit « la colline de Sion »,

« la colline d'Apollon ». Centre idéal de l'Allemagne; géométrie du nouveau Reich; sur la forêt hercynienne défrichée passa la race germanique dans sa conquête vers l'est, vers le Brandebourg; Bayreuth marche de l'Empire contre les Slaves de Bohême, Bayreuth où, dans les bois, les boy-scouts allemands et le petit-fils de Wagner, boy-scout lui aussi, le sac militaire carré au dos, se préparent...

La hâte avec laquelle tous se précipitent, au milieu des moutons, des autos, nous empêche de bien voir l'étonnante assemblée. C'est trois heures plus tard, à l'entr'acte à sept heures et demie, que nous la retrouverons. Le soleil se couche. Sur le paysage apaisé, la brume monte. Devant le temple, entre deux murs de verdure, une pente douce permet aux yeux de s'incliner vers la ville. Derrière, ascension de la montagne par les hauts fûts noirs des sapins. Foule des spectateurs entassés sur le glacis. Sous l'éclairage implacable d'une longue journée de juillet, ces habits de soirée, ces fards trop roses, ces robes défraîchies par le voyage, qu'aucune lumière artificielle ne vient secourir, semblent des habits de revendeur, des loques d'un monde disparu. Dans les hangars de planches, dans un paysage de Far-West, les gens mangent debout, comme des chevaux. Ils dévorent du jambon de Prague, roulé entre leurs doigts, comme on joue de la flûte, une flûte en charcuterie; musique des *delikatessen*. Des châles espagnols sur des dos américains, des Françaises en noir, qui relisent la partition, beaucoup de critiques musicaux d'Europe avec longs cheveux, des cheveux gris, grands feutres (il ne leur manque que les éperons), se groupent comme des correspondants de guerre, pendant la bataille; banquiers sans travail; tout cela perdu dans une foule allemande, recueillie. Un air commun à tous; comme dans les villes d'eaux, le coin des albuminuriques, le kiosque des constipés; une même maladie : Wagner. Vieille Allemagne en pèlerine verte, chapeaux tyroliens (et même encore une moustache à la Kaiser), talons bas; bourgeois ou nobles sous les couleurs blanches et bleues de la Bavière. Partout ces drapeaux bavarois, nulle part le drapeau du Reich. On s'étonne que Wagner n'ait pas son drapeau...

Cet entr'acte dans les bois a été voulu par le Maître; au

sein de l'art, communion avec la nature, une idée chère à lui et à toute l'Allemagne romantique. Oui, mais il faudrait être seul, comme Louis II. Nous sommes deux mille à être seuls.

— Ah! avant la guerre, c'était autre chose! Toute l'Europe! les familles royales; les officiers en redingote bleue, haut col rouge, cape grise, casque à pointe... C'était une croisade que le Ring... une Terre Sainte que Bayreuth... et *Parsifal*, c'était la messe! Je me rappelle des combats épiques contre les partisans de Brahms....

— Siegfried Wagner était jeune et beau, avec sa tête de médaille.

— Le vieux Richter dirigeait toute l'Œuvre par cœur.

Je croise des phrases qu'on n'a pas l'habitude d'entendre au milieu des bois de sapins :

— Oui, mais il a la voix cassée par *Tristan*.

— J'étais en 1861, moi qui vous parle, à la première de *Tannhäuser*, à Paris. Nieman... *Dir, Gottin der Liebe, soll mein Lied ertönen...*

Très sacerdotaux, les instrumentistes, en file indienne, traversent la foule pour reprendre leur place. Ils sont en jaquette noire, comme des croupiers de casino, et ils essuient de la mousse de bière à leur moustache. Ils n'abandonnent pas leurs instruments près du pupitre, pendant l'ent'racte, comme les autres orchestres : ils les emportent avec eux. J'entends le cor de Siegfried. « Do-sol-mi-do-ré-mi-fa-mi-ré-sol... » qui soudain rappelle les gens égarés à table ou dans les bois, perdus dans la matière ou dans l'esprit. Je me précipite. Derrière moi, la promenade est vide, il ne reste plus qu'une ambulance de la Croix-Rouge, pour ramasser les dieux tombés du ciel, ou les spectateurs éprouvés par l'audition intégrale. Mais cela, après le spectacle seulement, car pendant la représentation, on sait que les portes se referment pour ne plus rouvrir... Une femme évanouie restera évanouie sur son fauteuil. Toisième acte de *Siegfried*. Je regarde cette salle médiocre. Voilà donc ce qui représentait il y a cinquante ans un grand effort de nouveauté acoustique, de simplicité architecturale! Quelque chose comme notre salle Pleyel de 1930! Tant de millions dépensés pour cela; Louis II ruinant la Bavière, Liszt s'épuisant en concerts, les éditeurs, le

Sultan de Turquie, le Khédive d'Égypte, les germano-américains de New-York, tous les *Wagner-vereine* du monde, toutes les admiratrices ouvrant des bourses impossibles à refermer, tant Wagner est insatiable; le pauvre petit chef d'orchestre de la cour de Saxe, en 1848, a moins besoin d'argent que le Titan de 1880. A la fin du prologue du Ring, rappelez-vous ces mots de Wagner : « Se trouvera-t-il, le Prince qui rendra possible la représentation de mon œuvre? »

Mais l'obscurité se fait. Dieu va descendre visiter son peuple. Admirable orchestre, et d'une telle unité que l'on croit entendre un seul musicien. Au Métropolitan, à l'Opéra de Paris, à Covent Garden, ce n'est pas Wagner qu'on donne, ce sont des comprimés de Wagner. Ici, des ciseaux sacrilèges n'ont pas abrégé la partition. Le troisième acte de *Siegfried* dure plus de deux heures. Voici Brunehilde, alias madame Todsen-Larsen, qui chante couchée sur le dos; j'imagine que Wagner devait détester la voix humaine; par une sorte de sadisme, il semble qu'il se soit efforcé d'hérisser sur son chemin les difficultés... Quel grand corps que cette femme drapée de blanc comme une colonne, et qui traîne derrière elle son rideau écarlate. Siegfried lui ôte son casque et sa cuirasse et sa lance; il a bien raison de la prendre pour un homme! L'opéra intégral s'étend dans toute son ampleur, comme le Rhin lui-même, ce Rhin de Schaffhouse, ce Rhin comprimé à coups de roches éboulées, forçant dans une écume de poussière d'eau son chemin vers le Nord, à travers les vieilles tours sombres rongées par les souris, à travers les barrages de ciment impérial. Ici la mythologie est en carton, comme sur les autres scènes.

(Le cinéma, me disais-je, a anéanti, entre autres choses, la mise en scène wagnérienne; qui a vu passer l'ouragan de neige de *Tempête sur le Mont-Blanc*, le simoun de *Tempête sur l'Asie*, ne peut plus regarder sans rire la fin du *Crépuscule*. Cinéma sonore qui, seul, aurait satisfait Wagner et aurait apaisé ce bourreau d'argent...)

En attendant, ce théâtre loin de l'indifférent Munich réalisa le rêve du Maître. Toute sa vie, il avait souffert de voir l'art allemand, sa musique, ne pouvoir s'exprimer qu'à travers les grâces surannées des Italiens et des Français. Au lende-

main de 1870, Wagner pensa qu'au nouveau Reich qui venait d'écraser l'hydre de la Latinité, il fallait un théâtre germanique. « Il faut nous enfoncer dans notre originalité, dans notre gaucherie, dans notre lourdeur séculaire, disait-il, en substance, en posant la première pierre de *Festspielhaus*, en 1871; ne nous assimilons pas les façons étrangères : nous ne sommes pas des Polonais... » Le théâtre rococo de la ville basse, où toute l'Allemagne avait assisté à la Neuvième Symphonie, représentait pour lui des temps révolus, ceux des théâtres de cour, époque cosmopolite où la margrave de Bayreuth, sœur de Frédéric II, était si française qu'elle raconte avec dégoût que le bourgmestre « affecte » de lui parler en allemand; époque où cette même margrave était obligée de communiquer en français avec Marie-Thérèse d'Autriche, car elles n'entendaient pas leurs patois respectifs. Pour Wagner, il fallait créer le théâtre de l'avenir, *Zukunftstheater*, et non plus *Hoftheater*. Orchestre invisible, préparation des spectateurs, par l'intermédiaire magique de la musique, au monde idéal qui va apparaître sur la scène. Temple de la Pureté...

A la dernière mesure, longtemps après, lorsque les dernières ondes sonores se sont enfuies par les portes enfin ouvertes dans le Louiseburg, dans le ciel de Franconie, sont remontées au Walhalla, les applaudissements éclatent enfin... Les Allemands sortent des cigares innombrables, gros comme des zeppelins, et se précipitent au restaurant. Ils achètent sur cartes postales l'effigie de leurs acteurs préférés et se ruent le plus près possible de la table ornée d'un drapeau blanc avec un W rouge (j'avais tort de dire que Wagner n'avait pas son drapeau); cette table, cet autel, plutôt, c'est celle où, suivant la tradition, la famille Wagner traite les actrices, les chefs d'orchestre et les invités de marque. La mort de Siegfried Wagner, l'an dernier, n'a rien interrompu; aujourd'hui, c'est sa veuve, Anglaise, et ses enfants, les petits enfants de Richard Wagner, qui prennent la place de la vieille Cosima avec son profil de chèvre; famille de souverains; dès qu'elle apparaît, tout le monde debout et applaudissements frénétiques; on s'embrasse beaucoup. Le vieil Américain qui comble le déficit

de l'entreprise (car le besoin d'argent continue, comme une tradition, c'est bien une famille de rois), est là aussi et Toscanini, et le fils aîné du Kronprinz et les ténors (pourquoi, lorsqu'ils ont ôté leurs perruques, les ténors sont-ils tous chauves?) Pas d'hydromel, mais des verres de sparkling Moselle; à part cela, on dirait les dieux du *Crépuscule*; à Bayreuth, toutes les dames finissent par ressembler à des Walkyries. *Bravo la prima donna! Bravo! Bravo!!* Les artistes semblent pénétrés de l'honneur qu'on leur fait; ils baissent les yeux... *Bravo le Directeur de l'Opéra de Vienne! Bravo!* Jadis, on ne les payait pas; aujourd'hui la vie est chère et les étoiles ne brillent que contre les *Rentenmarks*. La Gulbranson, Winkelmann, Van Dyke, Schmedes, Reské, ne sont plus... ni les grands chefs d'orchestre, Félix Motte, Weingartner, Mahler, les élèves du Maître...

A présent, dans Bayreuth endormi, nous redescendons à pied à *Bayerlein*; au fond d'un jardin, les fidèles communient sous les espèces mousseuses de la bière et du pain noir au cumin; en face, au fond de l'allée de marronniers, au coin de la rue Liszt, cette maison, c'est *Wahnfried*, la maison qu'à Wagner donna Louis II. « *C'est ici que mon désir éternel a trouvé la paix* » se lit en lettres d'or à la lueur du réverbère; un chauffeur entr'ouvre la grille; derrière, par une petite allée qui donne sur le jardin de la Résidence, sous un bloc de granit posé sur l'herbe comme le palais Vendramin sur le grand canal, repose le Maître, dans la nuit d'été pleine d'étoiles. *Non nobis, Domine*... Maison silencieuse, jadis pleine à cette heure-ci, après les représentations, des plus grands noms d'Europe; Wagner roi parmi d'autres rois. Ici la Gutheilschoder osa chanter du Brahms et fut exilée, répudiée à jamais... Ici vinrent Bülow, Moltke, le prince de Galles. *Parsifal* appartenait alors en exclusivité à la famille et il fallait faire le pèlerinage de Bayreuth pour l'entendre. Les initiés n'en parlaient qu'à voix basse. Ici Nietzsche et son ivresse dyonisiaque, ici Houston Chamberlain, disciple de Gobineau, allié à Wagner, qui forgeait et popularisait ces théories sur la supériorité de la race germanique, du Nordique blond sur le reste de l'univers, qui sont à la base de la guerre de 1914... Ces théories,

l'entourage du Kaiser jeune en était pénétré. Eulenburg, Bülow, se croyaient Parsifal et communiquaient leur mystique au grand État-Major... Théâtre aristocratique, d'où les esclaves sont exclus. Le nationalisme nietzschéen, nationalisme considéré non à la française, comme une morale, mais comme une métaphysique joyeuse, comme une esthétique « par delà le bien et le mal ».

Il est deux heures du matin. Nous voici, à travers les ruelles mal pavées, arrivés à *die Eule*, la brasserie de la Chouette, où l'on a accoutumé de finir la nuit. Les trois petites pièces basses sont pleines à craquer. Biftecks hambourgeois dans des plats d'étain, bretzels salés, vin clair de Bade dans les verres à haut pied, médaillons, souvenirs; des portraits de Louis II aux murs et du vieux *Prinz Regent Luitpold* qui, à quatre-vingts ans, se jetait dans les eaux glacées du Tyrol. Quand les Prussiens lui disaient : « Votre roi de Bavière est un fou », il répondait, faisant allusion au Kaiser : « Oui, mais notre fou est enfermé. » Il y a du monde jusque sur les marches, où l'on se passe, par-dessus les têtes, les chopes d'étain au couvercle marqué d'une chouette. Voici des eaux-fortes de *Chiemsee*, où Louis II (en folies d'argent, Wagner a trouvé son maître), se donnait des fêtes pour lui seul, et, seul dans une galerie des glaces imitée de Versailles, se promenait au milieu de trois mille bougies allumées... Voici *Neuschwanstein*, Monsalvat bavarois, avec ses décors wagnériens peints à fresque par les professeurs de la Glyptothèque; voici *Hohenschwangau*, où habitait le doux tyran qui se croyait à la fois Marie-Antoinette et Louis XIV. Rêve d'amateur pourri de littérature, la première, la royale victime de Wagner...

Puis Wagner s'est éloigné; déjà, dans notre enfance, en 1900, les brumes se refermaient sur ses dieux peints; la musique russe, Moussorgsky, Debussy, nous arrivaient d'Orient; puis Stravinsky première manière... Aujourd'hui, en France, notre réaction, c'est le retour à Rameau, le retour à Bach, qui n'avaient pas besoin pour plaire, de tout cet appareil. Laissons les Casques d'Acier faire leur retour politique à Wagner. Rentrons nous coucher... Sur la place du Rathaus nos yeux lisent une affiche : « *Demain, à huit heures, soirée*

des Casques d'Acier... Conférence sur l'Échec du Plan Quinquennal. Les Juifs sont priés de s'abstenir... » L'esprit de la vieille Allemagne mal vaincue et farouche sort la nuit des pavés du margrave. On ne voit pas de Juifs à Bayreuth, ou alors, déguisés en tyroliens; l'ombre de Hitler plane sur la famille Wagner; Spengler en a menti; les dieux scandinaves qui savent l'avenir s'écrient en vieux danois que l'Asie n'avancera plus d'un pas, qu'elle infecte la nouvelle Prusse communarde et slavisée, mais non pas la vieille Bavière catholique. Ici, devant le drapeau bleu et blanc, halte à l'Orient!

PAUL MORAND

L'ANGLETERRE
SUR LE SEUIL DE LA GUERRE

(Août 1913 — Août 1914)

Lorsque éclata, en octobre 1912, le soulèvement de toutes les nations chrétiennes des Balkans contre ce qui subsistait de la domination ottomane en Europe, les amis de la paix éprouvèrent, dans toutes les capitales, des sentiments d'alarme légitime. Était-il vraisemblable qu'une conflagration aussi grave se produisît sans provoquer une intervention de l'Autriche, de la Russie? Par contre-coup l'Allemagne, la France, l'Angleterre elle-même, ne couraient-elles pas le risque d'être entraînées dans le tourbillon? L'Allemagne accrut formidablement ses armements, la France répondit à la loi militaire allemande de 1913 par le retour au service de trois ans. Finalement l'orage se dissipa. Après le traité de Bucarest, signé le 10 août, la paix régna de nouveau dans le sud-est de l'Europe, sans avoir été troublée dans le reste du continent. On ne voulut pas admettre que le concert européen eût fait faillite, puisque n'ayant pas réussi à empêcher la guerre d'éclater, puis de recommencer après une brève suspension d'armes, n'ayant pas réussi davantage, si ce n'est dans une faible mesure, à dicter les conditions de la paix, il avait au moins obtenu qu'elle demeurât localisée dans les Balkans, et ne dégénérât pas en guerre européenne. En Angleterre on sut gré à sir Edward Grey, dans tous les partis, d'avoir contribué

à ce résultat plus qu'aucun autre homme d'état, par sa volonté plus obstinée d'inertie. Sa popularité, ébranlée au début de 1912 pour avoir engagé l'Angleterre, plus qu'on n'aurait voulu, à la suite de la France dans les affaires du continent, fut plus grande que jamais, vers la fin de 1913, pour avoir adopté vis-à-vis de l'Europe une attitude toute contraire.

Cette paix offrait-elle cependant le caractère d'une paix durable? Bien des gens en doutaient : et le roi de Roumanie, dans un télégramme de gratitude qu'il adressait à l'empereur Guillaume, ayant juré que « la paix serait définitive », un diplomate avait ajouté : « Définitive pour le moment ». Le *Times*, qui citait ce propos, se consolait en ajoutant : « Le moment peut durer longtemps. » En fait, il ne devait pas durer longtemps. Moins d'une année. Et tout de suite, les chancelleries furent averties, par une série d'incidents, qu'une troisième guerre balkanique pouvait éclater. Si elle éclatait, verrait-on se renouveler le miracle des mois qui venaient de s'écouler, la passivité des grandes puissances?

Tout l'hiver et tout le printemps 1913-1914, la question d'Albanie préoccupa les cabinets européens. Ce petit État barbare n'était-il pas leur œuvre, créé comme il avait été pour empêcher les Serbes d'arriver à la mer, les Autrichiens et les Italiens d'en venir aux mains? Il fallait d'abord en tracer les frontières, au nord du côté des Serbes, au sud du côté des Grecs. Deux commissions internationales étaient chargées de ce travail. L'attitude des délégués anglais fut, dans ces deux commissions, de rigide impartialité. Le délégué anglais à la commission chargée de délimiter la frontière septentrionale se déclarait partisan d'un rapprochement anglo-allemand, peut-être d'une alliance, et se dérobait à toutes les avances des délégués français et russe en vue d'une action commune : « L'Angleterre, expliquait-il, désirait une entente amicale avec tous les États. » Le délégué anglais à la commission des frontières méridionales était, avec sa femme, un voyageur enragé, heureux des expéditions de chasse qu'il prévoyait dans les montagnes d'Albanie. « Une seule chose, expliquait-il, importait à son gouvernement, c'était que le calme régnât dans les Balkans; que l'Albanie fût un peu plus grande ou un peu plus petite, cela lui était bien égal. » Il

y eut tels événements, cependant, qui furent de nature à secouer le flegme du cabinet britannique et de ses représentants. Le 18 octobre, le gouvernement autrichien sommait la Serbie d'évacuer, dans les huit jours, certains territoires que l'Europe octroyait à l'Albanie. Menacé d'une invasion autrichienne, le gouvernement serbe s'exécuta. Sir Edward Grey protesta vivement auprès du gouvernement autrichien : pourquoi cette démarche isolée, guerrière, alors que la pression pacifique de toutes les grandes puissances aurait suffi?

L'ultimatum autrichien avait une gravité réelle. Car, à la différence de ce qui s'était passé dans d'autres cas, il avait été approuvé, encouragé par le gouvernement allemand. Le jour même où il était lancé, l'empereur Guillaume, célébrant à Leipzig, au milieu d'une vaste affluence, le centenaire de la Bataille des Nations, causait avec le maréchal Conrad de Hoetzendorff, et affirmait le droit pour l'Autriche-Hongrie d'anéantir la Serbie. A Vienne, huit jours plus tard, il tenait, avec plus de force, le même langage. Huit jours plus tard, encore, à Berlin, s'entretenant avec le roi des Belges, il lui laissait prévoir l'imminence, la nécessité d'une guerre européenne. Bref, pour la première fois, au lieu de retenir, ou de suivre sans enthousiasme le gouvernement austro-hongrois, lorsque celui-ci prenait une initiative belliqueuse, Berlin donnait à Vienne des conseils de guerre. A vrai dire, on n'en sut rien à Londres; les journaux donnèrent même peu de place à la nouvelle de l'ultimatum autrichien : la question d'Irlande commençait à faire rage et suffisait à remplir leurs colonnes. Mais à Saint-Pétersbourg, ce nouveau succès de prestige, remporté par les Autrichiens au détriment des Slaves du Sud, provoqua la colère des panslavistes, qui se crurent en droit d'exiger une revanche lorsqu'on apprit, le 6 novembre, que le gouvernement ottoman appelait à Constantinople, pour diriger l'instruction de l'armée turque et prendre dans la capitale elle-même le commandement d'une division, le général allemand Liman von Sanders.

Un ministère que depuis longtemps les patriotes les plus ardents taxaient de condescendance excessive à l'égard des empires centraux fut sommé de ne pas accepter ce nouvel

empiètement germanique. Ni Kokovtsoff ni son ministre des Affaires Étrangères ne crurent pouvoir, cette fois, tenir tête à l'opinion : le ministère en vint même, sous la pression des panslavistes, à examiner — pour le rejeter d'ailleurs — un projet de coup de main armée sur le Bosphore. Il y eut une démarche commune des ambassadeurs des trois puissances de l'Entente, pour demander à la Porte de revenir sur une mesure dont la Russie avait des raisons de se plaindre. Ce ne fut pas cependant la crainte d'indisposer l'Angleterre qui décida le gouvernement allemand à battre en retraite. Car il était visible que l'Angleterre ne joignait que pour la forme ses protestations à celles de la Russie. L'opinion britannique restait profondément indifférente à ce qui se passait là-bas; et sir Edward Grey était en outre embarrassé par le fait que le gouvernement turc, pour balancer l'influence allemande par l'influence anglaise, venait de confier le commandement de la flotte à un amiral anglais. Mais le gouvernement allemand ne voulait pas ébranler à Pétersbourg un ministère germanophile, dont il sentait qu'il était imprudent de toujours diminuer le prestige. En conséquence, on s'arrêta à l'expédient suivant. Liman von Sanders garda la haute main sur l'instruction de l'armée turque. Seulement le gouvernement turc l'éleva au rang de Maréchal. Par où il lui devint impossible de prendre à Constantinople le commandement d'une division : et sur ce point les Russes eurent gain de cause.

Cette question réglée, le problème d'Albanie recommença à préoccuper les diplomates. Il s'agissait maintenant non de la frontière entre Serbes et Albanais, mais de la frontière gréco-albanaise. Sir Edward Grey, secouant pour une fois son inertie, eut l'idée d'un arrangement qui permettrait à la Grèce de consentir, sans humiliation pour son amour-propre, à faire en Albanie les cessions de territoire qu'on lui demandait : on obtiendrait, en compensation, que la Turquie abandonnât à la Grèce les îles de l'Archipel. Quelle imprudence! Sans réussir à apaiser le conflit gréco-albanais (en juin, l'Épire s'insurgea contre le gouvernement de l'Albanie), on intensifiait le conflit gréco-turc à l'heure même où s'aggravaient les persécutions infligées par les Turcs aux Grecs de Thrace et de l'Asie Mineure. Il y eut un moment où, vers la mi-juin,

on crut la guerre imminente. Devant l'impossibilité d'obtenir que les grandes puissances se concertassent pour exercer une pression collective sur la Turquie, sir Edward Grey, pris de lassitude, songeait à se désintéresser des affaires du Proche Orient. Comment se désintéresser cependant d'un conflit qui pouvait fermer les Dardanelles au commerce britannique? Cette troisième guerre balkanique, d'ailleurs, était-il sûr qu'elle resterait limitée à la Grèce et à la Turquie? La Bulgarie, la Roumanie n'interviendraient-elles pas? Peut-être les grandes puissances à leur suite? Sir Edward Grey recommença à parler la langue de 1912 et de 1913, et à chercher les moyens les plus propres à « localiser » le conflit.

Le péril fut encore conjuré; mais, aussitôt, c'est vers l'Adriatique que de nouveau les regards durent se tourner. Les grandes puissances avaient assumé la tâche, non seulement de délimiter les frontières du nouvel état albanais, mais encore de lui donner un gouvernement et une constitution. Un prince allemand, le prince de Wied, était le souverain désigné par elles. Mais il ne réussissait pas à établir sur le pays une souveraineté effective. Toute l'Albanie était en insurrection. Investi dans Durazzo, il attendait le moment de se refugier sur le vaisseau de guerre anglais dont la présence dans ces parages n'avait pas d'autre objet. Que faire? Lui donner des troupes pour imposer son autorité? Aucune des grandes puissances n'y était disposée, et l'Angleterre moins que toute autre. Substituer à son gouvernement un condominium austro-italien? Mais l'Albanie était le théâtre d'une véritable guerre que se livraient les agents respectifs des deux gouvernements; et les amis du prince de Wied accusaient l'Italie de fomenter le soulèvement de l'Albanie contre un prince trop germanique, trop autrichien. De lassitude, sir Edward Grey se demandait parfois si le plus sage ne serait pas d'abandonner les Albanais à leur sort, l'Europe ne se portant garante que de l'intégrité du territoire. Mais cette intégrité, comment la protéger contre une invasion éventuelle des Serbes ou des Grecs, sinon par l'emploi de ces moyens de force auxquels l'Angleterre ne voulait pas recourir? Cependant la situation albanaise s'aggravait de jour en jour. Le 27 juin, l'ambassadeur d'Autriche à Rome recevait le texte

d'un ultimatum adressé par son gouvernement au gouvernement italien, pour exiger le rappel immédiat du consul italien à Durazzo. Le même jour, un bureau de recrutement s'ouvrait à Vienne, pour envoyer des volontaires au secours du prince de Wied. Était-ce en Albanie, sous la forme d'un conflit austro-italien, que la troisième guerre balkanique allait éclater?

C'était peu probable, en vérité; l'Allemagne avait trop intérêt à arbitrer la querelle, en empêchant la guerre de commencer par une dislocation de la Triple Alliance. Mais avant même que les choses fussent arrangées, ou dérangées, en Albanie, l'incendie s'alluma un peu plus au nord, là où les diplomates ne prévoyaient pas qu'il éclaterait, parce que l'affaire ne rentrait pas dans leur département. Il s'agissait moins de politique extérieure, au sens où ils l'entendaient, que de politique intérieure. Il s'agissait de ce qui se passait dans l'Autriche-Hongrie elle-même.

A vrai dire, les problèmes internes de la monarchie austro-hongroise ne différaient guère, si les diplomates avaient voulu y prendre garde, de ceux qui intéressaient leur spécialité. Car la lutte ne se livrait pas ici entre classes au sein d'une même nation, mais entre nations au sein d'un État composite. Deux races se partageaient le pouvoir, écrasant une majorité de races opprimées, Tchèques, Slovaques, Slovènes, Croates et Serbes. Plus les temps marchaient, plus l'exaspération de ces races croissait. Plus elle croissait, et plus croissait chez les gouvernements, chez le gouvernement hongrois surtout, la tentation de résoudre le problème par la force. Toute l'Europe venait de retentir du bruit fait par le procès d'Agram et les faux fabriqués par la police autrichienne pour aider la justice hongroise à obtenir la condamnation des accusés. Si les concessions faites par l'Autriche aux Tchèques n'atténuaient pas l'intransigeance de leurs revendications, la brutalité des méthodes administratives hongroises n'avait pas davantage raison du nationalisme croate.

Pourquoi cette intensité croissante des passions nationales, à l'intérieur de la double monarchie? D'abord, à cause du progrès même des institutions démocratiques : introduction du suffrage universel en Autriche, extension considérable du droit

de suffrage en Hongrie. D'où le désordre, chaque année plus grave, dans les assemblées électives. L'obstruction des Allemands avait été telle, dans la Diète de Bohême, qu'il avait fallu la dissoudre à la fin de 1913; pour se venger, les Tchèques organisèrent si bien leur obstruction au Parlement de Vienne, qu'il fallut, en mars 1914, en ajourner les séances *sine die*. Car, si dans les états du nord et de l'occident de l'Europe, la démocratie c'était le socialisme international, dans le sud-est de l'Europe, elle était synonyme de liberté nationale. Là-bas, l'insurrection vraie, c'était l'insurrection contre la guerre. Ici, l'insurrection, c'était la guerre. Et voici, en conséquence, la deuxième cause par laquelle s'explique, à cette date, la gravité des événements d'Autriche : cette cause, il faut la chercher dans les événements des Balkans. Le principe des nationalités, ressuscité en Asie, venait de détruire l'Empire Ottoman. Poursuivant sa marche fanatique et révolutionnaire, il franchissait maintenant les Balkans, envahissait le bassin du Danube, menaçait de détruire la monarchie austro-hongroise à son tour. Trois millions de Serbes émancipés exerçaient sur six millions de Yougo-Slaves soumis à la tutelle autrichienne et hongroise une attraction comparable à celle que le Piémont avait exercée un demi-siècle plus tôt sur la péninsule italienne. Beaucoup de gens à Belgrade niaient qu'il fût besoin d'une guerre pour opérer l'unification des Slaves du Sud. Encore trois ou quatre ans, et la décomposition de l'empire austro-hongrois serait accomplie; et les Serbes de Bosnie, les Croates, les Slovènes, s'agrégeraient pacifiquement au gouvernement de Belgrade.

Menacés par l'insurrection de leurs sujets slaves, les Allemands d'Autriche étaient naturellement amenés à se rapprocher de leurs frères d'Allemagne. Entre toutes les organisations, toutes les institutions des deux pays — églises, partis politiques, universités, armées — une sorte de fusion s'établit. Dans les seuls cercles de la Cour régnait encore un souci d'autonomie, un certain mécontentement de voir les Allemands d'Autriche considérer l'empereur allemand comme le véritable chef de leur race. Ces milieux mis à part, c'étaient deux états pour une seule nation, de même qu'inversement l'Autriche-Hongrie c'était un seul état pour plusieurs

nations. Et les Allemands d'Autriche ne demandaient pas seulement aux Allemands d'Allemagne de venir à leur aide au jour où l'Autriche-Hongrie serait menacée de dissolution par une insurrection intérieure. Tout un parti, groupé autour du chef d'état-major de l'armée autrichienne, le maréchal Conrad de Hoetzendorff, préconisait une offensive dirigée contre la Serbie, la conquête de la Serbie, qui, une fois prise, serait absorbée dans le royaume yougo-slave, soumise à la souveraineté de l'empereur François-Joseph. Au « dualisme » autrichien et magyar, serait substitué un « trialisme » autrichien, magyar et yougo-slave; et le rêve d'une « grande Serbie », devenu par l'initiative de l'Autriche une réalité, serait utilisé contre les « Pan-Serbes » anti-autrichiens de Belgrade. Mais il fallait s'attendre à une réaction de la Russie contre un pareil coup de force; et c'est ici que les Autrichiens comptaient sur l'armée allemande, soit pour intimider la Russie et la décourager de partir en guerre contre l'Autriche, soit plutôt pour faire effectivement la guerre à la Russie. De cette guerre on connaissait depuis quelques années le plan, dont l'ampleur était napoléonienne. D'abord, la marche sur Paris par la Belgique. Puis, une fois l'armée française anéantie et l'Allemagne maîtresse de l'occident, la marche sur Pétersbourg. Or, si la première partie du plan s'accomplissait, si l'Allemagne vassalisait la France et la Belgique, que ferait l'Angleterre?

Pendant que duraient les deux guerres des Balkans, il y avait eu des voix éparses dans la presse pour essayer de faire comprendre au public anglais le péril grave que la situation intérieure d'Autriche faisait courir à la paix de l'Europe. Un grand journaliste, Wickham Steed, correspondant du *Times* à Vienne, dans un livre remarqué sur la monarchie austro-hongroise, était frappé par l'affaiblissement qu'elle avait subi du fait des victoires serbes de 1912 et de 1913, et par l'union de plus en plus étroite de tous les Allemands contre le péril slave. L'Allemagne et l'Autriche, se demandait-il en finissant, ne couraient-elles pas au-devant d'une guerre avec la Russie, dont le résultat, si les deux empires étaient vainqueurs, serait quelque agrandissement aux dépens de la Russie, et s'ils étaient vaincus, la fin de l'Autriche et

peut-être aussi de l'empire allemand « tout au moins sous sa forme actuelle »? Prophétie intéressante sous la plume de l'homme qui allait, à la fin de 1913, prendre au *Times* la direction de la rubrique des affaires étrangères, et donner au journal une allure beaucoup plus nettement anti-germanique que ce n'avait été le cas depuis quelques mois. Mais s'il était décidé à se mettre et à entraîner son pays du côté des Slaves, contre les Allemands, ceux de ses compatriotes qui s'étaient spécialisés dans l'étude des problèmes de la paix continentale étaient loin d'être unanimes à penser comme lui. Seton Watson, spécialiste des questions austro-hongroises, était nettement hostile aux aspirations panserbes : l'absorption de la Croatie et de la Slovénie dans une Grande Serbie dont Belgrade serait la capitale, lui apparaissait comme une défaite de l'Occident par l'Orient, autant dire de la civilisation par la barbarie. Juge sévère des méthodes administratives employées par les gouvernements d'Autriche et de Hongrie en Yougoslavie, il dédiait son livre « à l'homme d'état autrichien qui aurait le génie et le courage nécessaires pour résoudre la question des Slaves du Sud ». Mais par quelle méthode? Par une méthode qui, la conquête de la Serbie mise à part, ressemblait beaucoup au « trialisme » préconisé par les amis du général Conrad. D'autres écrivains allaient plus loin encore. Brailsford, dans son livre sur « la Paix de l'acier et de l'or », accusait la politique de Grey, en donnant trop d'encouragements à la Russie, de paralyser l'action de l'Autriche dans les Balkans : il regrettait que, depuis cinq ans, liberté ne lui eût pas été donnée d'annexer la Serbie et la majeure partie de la Macédoine. Et sans doute Brailsford était un extrémiste de l'anti-capitalisme et du pacifisme. Mais un publiciste renommé et de vues beaucoup plus modérées, sir Harry Johnston, impérialiste libéral, ancien gouverneur de colonies, émettait, sur la politique autrichienne dans les Balkans, exactement les mêmes opinions que Brailsford. Il allait jusqu'à prévoir le cas où la lutte entre Yougo-Slaves et Austro-Hongrois dégénérerait en guerre européenne, et considérait que dans cette hypothèse les sympathies anglaises devraient aller aux Allemands contre les Russes et les Français.

Telles étaient les vues des Anglais qui s'intéressaient plus particulièrement à la question d'Autriche. Elles étaient discordantes, mais certainement en majorité sympathiques aux aspirations des Allemands dans le centre et le sud-est de l'Europe. Il faut se rendre compte qu'aux approches de 1914, dans l'opinion de l'Occident, l'Empire des Tsars tendait à reprendre presque tout le prestige dont il avait joui avant la guerre avec le Japon et la révolution qui suivit. De nouveau il faisait tache d'huile en Mongolie, en Perse (où l'infiltration slave venait directement contrarier l'infiltration anglaise). Dans les Balkans, le gouvernement russe avait fait preuve d'une modération que ne lui pardonnaient pas les panslavistes; mais il venait de prendre un commencement de revanche dans l'affaire Liman von Sanders. La Russie renforçait son armée, construisait des dreadnoughts, travaillait, par tous les moyens de persuasion dont son gouvernement disposait, à faire comprendre à l'Europe qu'elle avait conjuré le péril révolutionnaire. Mais alors, dans la mesure où la Russie devenait, ou paraissait devenir, plus forte, c'était une question de savoir si le maintien de l'équilibre européen exigeait, dans les plaines de Hongrie ou de Pologne, la victoire de l'Allemagne ou plutôt celle de la Russie. C'était donc avec embarras, et comme en sourdine, que le Foreign Office continuait à pratiquer la politique de la Triple Entente, afin de ne pas choquer une partie notable de l'opinion, dont il faut reconnaître que les raisonnements étaient dignes d'être pris en considération. D'ailleurs on doit se rendre compte que les Anglais qui s'intéressaient à ces problèmes de l'Europe Orientale étaient peu nombreux, et que l'attitude du grand public vis-à-vis des questions autrichiennes, comme l'année précédente vis-à-vis des questions turques, était une attitude d'apathie, avec cette différence que son attention était de plus en plus absorbée par la gravité croissante de la situation intérieure.

Car dans le Royaume Uni — ou Désuni — de Grande-Bretagne et d'Irlande, le problème des nationalités exerçait, comme en Autriche-Hongrie, ses ravages, et la crise irlandaise était en train de prendre, au printemps 1914, l'intensité que

l'on sait. La loi militaire allemande de 1913, avec les répliques françaises et russes qui suivirent, n'avait pas ébranlé le flegme anglais. Elle avait même eu cet effet paradoxal, d'améliorer les relations anglo-allemandes : autant d'argent dépensé en plus par l'Allemagne pour son armée, autant d'argent de moins à dépenser par elle pour sa marine. Dans l'état de perplexité sommeillante où se trouvait le peuple anglais, il ne lui déplaisait ni que le gouvernement déclarât n'être lié par aucune obligation militaire vis-à-vis de la France, ni que cette déclaration fût suffisamment équivoque pour lui permettre de demeurer en contact avec l'État-major français, ni que Lloyd George préconisât un rapprochement avec l'Allemagne, ni que Winston Churchill renforçât la marine anglaise, ni que le roi George se fît acclamer dans les rues de Paris, ni qu'une escadre anglaise allât rendre une visite solennelle à l'empereur Guillaume en rade de Kiel. Qu'il s'agît de la question sociale en Angleterre, du séparatisme irlandais, du problème de l'équilibre européen, le public anglais comptait, plus ou moins consciemment, sur le succès de cette méthode de flegme et d'inertie, qui, pendant deux siècles de grandeur, lui avait si bien réussi en matière de politique intérieure. Ne point s'émouvoir, attendre que les crises se dénouassent d'elles-mêmes. Quelques mois, quelques années de patience, tout finissait par s'arranger. Ce qui venait de se passer au cours des guerres balkaniques ne tendait-il pas à prouver que la méthode du flegme britannique était aussi efficace en matière de politique extérieure qu'en matière de politique intérieure? L'Angleterre avait donné aux grandes puissances l'exemple de son calme, les grandes puissances l'avaient suivi : et la guerre balkanique n'avait pas dégénéré en guerre européenne. Il était difficile de prévoir, pour les mois à venir, une convulsion comparable en gravité à celle-là. Le peuple anglais, qui voulait être optimiste, trouvait dans les événements de 1912 et 1913 de bonnes raisons pour justifier son optimisme.

C'est alors que, le 28 juin, un événement tout à fait inattendu se produisit. L'archiduc François-Ferdinand, héritier de la couronne d'Autriche, rendait ce jour-là visite à la ville de Serajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine. Il avait, selon

le bruit public, souvent favorisé les visées annexionistes du maréchal von Hoetzendorff, et son voyage en Bosnie apparaissait comme un défi à la Serbie. Car il venait passer une revue militaire sur un champ de bataille historique : celui où la Grande Serbie du moyen âge avait été écrasée par l'armée ottomane. Pendant que lui et sa femme défilaient en voiture dans les rues de Serajevo, ils furent victimes d'un premier attentat, qui échoua, puis d'un second, qui réussit. Les deux meurtriers étaient des Bosniaques; mais tous deux venaient de Serbie; leurs armes provenaient des arsenaux militaires serbes; ils étaient visiblement les émissaires de cette société secrète de la « Main Noire » qui, si elle était en guerre ouverte avec le gouvernement de Belgrade, n'en exerçait pas moins sur lui, et particulièrement sur la Cour, une action efficace d'intimidation et de chantage. N'étaient-ce pas les membres de cette association qui, bien peu d'années plus tôt, avaient, par le double assassinat du dernier des Obrenovitch et de sa femme, remis sur le trône les Karageorgevitch? Voici que de nouveau ils attiraient sur eux l'attention de l'Europe entière par un double assassinat plus sensationnel encore que le premier.

Les Serbes n'étaient pas populaires en Angleterre. Le crime de 1903 y avait provoqué un vif mouvement d'horreur. Le roi Édouard, seul entre les souverains d'Europe, avait refusé de nouer des relations diplomatiques avec le roi Pierre, tant que celui-ci n'avait pas consenti à éloigner de sa personne les chefs du complot qui l'avait mis sur le trône par un meurtre. Deux journaux seuls, aux deux bouts de l'arc-en-ciel politique, adoptèrent alors une attitude hostile à l'Autriche : le *Morning Post*, tory, qui défendait la thèse de l'antigermanisme outrancier, et le *Daily Citizen*, travailliste, journal sans lecteurs d'un parti qui était encore à cette date un parti d'opposition très éloigné du pouvoir, et ne voulait pas laisser croire qu'un régicide le scandalisait. A ces exceptions près, toute la presse trouva naturel que l'Autriche exigeât du gouvernement serbe les mesures nécessaires pour empêcher le renouvellement de pareils forfaits; elle souhaita que le gouvernement serbe prît les devants en ouvrant une enquête. De quel côté soufflait le vent en Angle-

terre, on peut s'en rendre compte en lisant les articles écrits en juillet par le démagogue Bottomley, dans son organe hebdomadaire le *John Bull*. Il y avait des années qu'il réclamait inlassablement l'anéantissement de la flotte allemande. Le voici qui tout à coup crut pouvoir, sans scandaliser son public populaire, réclamer, de semaine en semaine, avec une véhémence égale, l'anéantissement de la Serbie.

Ne voyait-on donc pas les répercussions possibles de l'attentat du 28 juin 1914? Le signal donné par les deux meurtriers à l'insurrection des Slaves d'Autriche-Hongrie contre l'oppression autrichienne et magyare? Le conflit ouvert entre Teutons et Slaves dans toute l'Europe Centrale? Il est certain que l'ambassadeur Lichnovsky, poussé par ses chefs hiérarchiques à agir sur les hommes d'état et les journalistes anglais pour s'assurer de leur neutralité, ne cessa de prémunir le gouvernement de Berlin contre un optimisme excessif; et l'on peut considérer, à première vue, les propos à lui tenus par sir Edward Grey pendant la première quinzaine de juillet, comme empreints d'une certaine nervosité. Grey compte sur l'Allemagne pour donner à Vienne des conseils de sagesse; il voudrait que les deux gouvernements de Londres et de Berlin se missent d'accord pour exercer la même action pacificatrice qu'ils avaient plusieurs fois exercée avec succès au cours de la crise balkanique. « Plus le risque de guerre sera grave, déclarait Grey le 9 juillet à Lichnovsky, plus je m'astreindrai à suivre cette politique. » Et de fait, pour qui savait voir, le risque de guerre était plus grand qu'il n'avait été au cours des deux guerres balkaniques. Alors il s'agissait de conflits entre Balkaniques, dans lesquels on empêchait de s'immiscer toutes les grandes puissances sans exception, y compris l'Autriche. Maintenant cette « troisième guerre balkanique », tant redoutée à Londres, menaçait de commencer par un conflit entre un pays balkanique et une grande puissance : comment empêcher les autres puissances de suivre l'exemple donné par l'Autriche? Mais il suffit d'y regarder de plus près pour comprendre qu'à cette date Grey était en réalité loin encore de se rendre compte de la gravité de la situation.

Ses entretiens avec l'ambassadeur d'Allemagne, après

l'attentat, s'enchaînaient avec d'autres, qui avaient eu lieu avant le 28 juin : et au cours de tous ces entretiens, la préoccupation de Grey était surtout d'apaiser l'émotion soulevée à Berlin par la divulgation des négociations anglo-russes en vue de la signature d'une convention navale. L'attentat de Serajevo compliquait certainement les choses; mais on était encore loin de lui attribuer en Angleterre l'importance que nous croirions aujourd'hui. Le lendemain même de l'attentat, des débats avaient lieu à la Chambre des Communes sur la politique étrangère, débats hâtifs, écoutés par une assemblée distraite et clairsemée : une seule question avait éveillé un peu plus d'intérêt que les autres, c'était le différend anglo-russe en Perse. « Je doute, écrit sir Arthur Nicholson le 9 juillet, que l'Autriche entreprenne rien de sérieux, et je crois que l'orage va se dissiper. » Le représentant de l'Angleterre à Sofia prévoit pour bientôt une nouvelle guerre balkanique; mais bientôt, cela veut dire octobre, et ce que sir Henry Bax Ironside prévoit pour octobre, c'est une déclaration de guerre de la Turquie à la Grèce : quant à l'Autriche, elle demeurera tranquille tant que vivra l'Empereur. Sir Francis Bertie retourne à Paris après un court congé : dans les instructions qu'on lui donne, on ne lui parle que de l'Albanie. Le Président Poincaré va rendre visite à Pétersbourg : on compte sur lui pour obtenir que le gouvernement russe invite ses agents en Perse à être moins envahissants, et voilà tout.

Les jours succédaient aux jours, et le gouvernement autrichien ne faisait aucune démarche à Belgrade. Tisza prononçait, devant le Parlement de Budapest, des paroles rassurantes. On commençait moins à s'alarmer de la brutalité possible des exigences de l'Autriche qu'à s'étonner de sa longanimité et à se demander si le baron d'Æhrenthal, par son coup de force de 1908, n'avait pas donné à l'Europe une idée fausse de la véritable puissance de la monarchie viennoise, et si, lui disparu, l'Autriche n'allait pas, incapable de réagir contre les dangers qui la menaçaient à l'intérieur comme à l'extérieur, entrer en décomposition. Les Anglais firent donc ce qu'ils désiraient faire par-dessus tout : se désintéresser de la bataille des races dans la vallée du Danube. Ils avaient assez de tracas chez eux, au moment où Irlandais

catholiques et Irlandais protestants armaient les uns contre les autres, où la Chambre des Lords déformait le *bill* transactionnel, pour lequel le ministre avait obtenu tant bien que mal l'adhésion des nationalistes irlandais, à tel point qu'il semblait qu'elle voulût précipiter la crise. On courait vers la guerre civile. Comment songer à autre chose? Dans un discours prononcé le 17 juillet à la fin d'un dîner d'hommes d'affaires, Lloyd George avait fait de la paix, ce « bien suprême » — paix extérieure, paix intérieure — le thème de son discours : mais il avait passé rapidement sur le problème de la paix extérieure, rappelé combien la situation internationale était plus grave en 1913, insinué que s'il y avait encore des nuages à l'horizon c'était parce que « en matière d'affaires extérieures on n'avait jamais un ciel parfaitement bleu », réclamé une politique de désarmement, et s'était ensuite appesanti sur les périls imminents que courait la paix intérieure : guerre civile en Irlande, compliquée — on avait toutes les raisons de le craindre — d'une grève générale révolutionnaire en Grande-Bretagne.

Deux jours après ce discours, parut dans le grand journal officieux allemand, la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, un communiqué préparant l'opinion européenne à une démarche imminente du gouvernement autrichien, exprimant le vœu que le gouvernement serbe accordât les concessions nécessaires, et que l'Europe, faisant preuve de la même solidarité que pendant la crise balkanique, permît aux discussions entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie de demeurer localisées. Par où apparaissait, d'une part, que l'Allemagne avait donné un blanc-seing à l'Autriche, et, d'autre part, que, lorsque le gouvernement allemand demandait au gouvernement anglais de travailler de concert avec lui au maintien de la paix comme pendant la guerre balkanique, il y avait malentendu entre eux deux sur le sens des mots qu'ils employaient. Travaillons ensemble au maintien de la paix, disait sir Edward Grey, vous en modérant l'Autriche, nous en modérant la Russie. Travaillons de concert, répliquait von Jagow : empêchez les Russes d'intervenir pendant que l'Autriche inflige à la Serbie le châtiment qu'elle mérite.

Alors les chancelleries se mirent en mouvement. Grey sug-

géra à Saint-Pétersbourg des pourparlers directs entre le gouvernement russe et le gouvernement autrichien, avant que celui-ci ne se fût compromis par une démarche irréparable. Mais la suggestion fut mal accueillie en Russie, et Poincaré, qui venait d'y débarquer, proposa une intervention collective des ambassadeurs de la Triple Entente auprès du gouvernement autrichien. Idée immédiatement repoussée à Londres; elle était diamétralement opposée à ce qui constituait depuis deux ans la méthode établie du Foreign Office : ne jamais dresser l'un contre l'autre les deux systèmes de la Triple Entente et de la Triple Alliance. Mais toutes ces suggestions, ces conversations demeuraient secrètes. En vain, dans un très beau *leader*, le *Times* commençait à avertir ses lecteurs des périls que la politique autrichienne pouvait sous peu de jours faire courir à la paix de l'Europe, le grand public avait d'autres soucis. Plus devenait critique la situation européenne, plus devenait critique aussi la situation en Irlande. C'est le 21 juillet que le roi convoquait, dans un effort désespéré de conciliation, les représentants des deux factions; et c'est le 24 que les lecteurs des journaux anglais apprirent coup sur coup deux fatales nouvelles. Le matin, l'envoi par l'Autriche à la Serbie d'une liste de conditions, dont la dernière signifiait la renonciation de la Serbie à son indépendance, conditions à accepter dans les quarante-huit heures sans réserves : ou bien c'était la guerre. L'après-midi, l'échec de la conférence de Buckingham Palace, protestants et catholiques n'ayant plus apparemment, pour la solution du problème irlandais, que le recours à la force. Le lendemain samedi, le gouvernement serbe faisait au gouvernement autrichien une réponse très modérée, mais qui n'était pas l'acceptation sans phrases exigée par l'Autriche; et celle-ci, comme il était prévu, rompait immédiatement les relations diplomatiques avec la Serbie. Le dimanche avait lieu une échauffourée sanglante à Dublin. L'Europe allait vers la guerre générale, l'Irlande vers la guerre civile.

Pris au dépourvu, au milieu d'une crise intérieure aussi grave, par une crise internationale plus grave encore, on s'attendrait à voir le désarroi régner dans les conseils du gouvernement anglais. Rien de pareil en vérité. Le cabinet,

ou plus exactement un « cabinet intérieur », composé d'Asquith, de Grey, de Churchill — peut-être aussi de Lord Haldane en sourdine — prit, avec la netteté désirable, les mesures militaires et diplomatiques que commandait la situation.

Au lieu de procéder, comme les années précédentes, à de grandes manœuvres maritimes dans la mer du Nord, Churchill avait adopté, cette année-là, un programme moins coûteux, mais également instructif, de mobilisation de la troisième escadre, accompagnée d'une concentration des trois escadres dont se composait la flotte anglaise dans les eaux métropolitaines. Vingt mille réservistes avaient répondu à l'appel, et leur temps d'exercice, commencé le 15 juillet, prenait fin le 25. Le commandement de la flotte allemande, soucieux de ne rien faire qui pût alarmer l'Amirauté britannique et empêcher, à une date aussi critique, la dislocation de cette force immense, avait donné à la flotte allemande une consigne d'immobilité absolue; et, le 26, les espions allemands purent informer le gouvernement par lequel ils étaient payés que, sur un point, il avait obtenu le résultat désiré : les vingt mille réservistes avaient regagné leurs foyers. Mais la première et la deuxième escadre demeuraient concentrées à Portland. D'accord avec Grey, Churchill fit passer dans les journaux du lundi matin une note informant l'Angleterre, l'Allemagne, le monde entier, que la première escadre ne quitterait pas Portland, et que les vaisseaux dont se composait la seconde resteraient à leur port d'attache, à proximité de leurs équipages. L'Angleterre était ainsi la première des grandes puissances, exception faite pour l'Autriche, à prendre ostensiblement des mesures de préparation à la guerre.

Cependant Grey proposa aux divers gouvernements que les puissances non directement intéressées dans le conflit — Allemagne et Italie du côté de la Triple Alliance, Angleterre et France du côté de la Triple Entente — fissent effort pour l'arbitrer. Les ambassadeurs de ces quatre puissances tiendraient à Londres une conférence pour chercher une solution amiable du différend; pendant que siégerait la conférence, l'Autriche suspendrait toute action militaire. Pétersbourg accepta. Rome accepta. Paris aussi (par la voix d'un vice-

premier ministre, car le président du conseil Viviani, accompagnant le président Poincaré, était en mer, revenant précipitamment de Cronstadt, et hors de contact avec les événements). Mais Berlin était hostile : ce retour aux méthodes employées un an plus tôt pendant la crise balkanique aboutirait à traiter non seulement la Serbie, mais l'Autriche-Hongrie elle-même en puissance balkanique soumise à l'arbitrage de l'Europe. Berlin fut tiré d'affaire par Pétersbourg; le 27 au matin, l'ambassadeur de France Paléologue vint proposer à l'ambassadeur d'Angleterre Buchanan, de la part de Sazonow, une autre procédure : des conversations directes entre la Russie et l'Autriche-Hongrie. Le gouvernement allemand accueillit avec empressement l'idée nouvelle, et s'en servit pour écarter la proposition anglaise.

La diplomatie de Grey avait subi un premier échec. Elle en subit un deuxième plus grave encore par la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, dont il eut connaissance officiellement dans la nuit du mardi 28 au mercredi 29, et qui fut suivie immédiatement par le bombardement de Belgrade. Le gouvernement britannique donna une fois de plus les ordres que les circonstances rendaient nécessaires. En vertu d'une décision prise dès le mardi matin, et pour laquelle Churchill avait obtenu l'approbation de Grey, la flotte traversait le Pas de Calais dans la nuit, tous feux éteints, et s'en allait mouiller à Scapa-Flow, dans les eaux écossaises, face à la flotte allemande. Le mercredi, Churchill expédiait à tous les commandants en chef un *warning telegram*, que dès lundi ils avaient été prêts à recevoir, et qui leur enjoignait de prendre les mesures nécessaires pour entrer en guerre au premier signal. Il obtenait en même temps du cabinet que fussent adoptées toutes les mesures qui, en exécution des décisions prises depuis plusieurs années par la Commission de Défense de l'Empire, constituaient la proclamation de l' « état de tension »; en d'autres termes, une série d'instructions étaient expédiées aux autorités compétentes à travers toute l'étendue de l'Empire pour la préparation immédiate de la guerre. Grey faisait enfin appeler Lichnovsky et lui déclarait, « à titre personnel et amical », et sans attendre que sa déclaration eût été provoquée par une question de celui-ci, que « la

situation était grave », que si l'Allemagne, puis la France, se trouvaient impliquées, Lichnovsky ne devait pas être amené à conclure du ton amical de leur entretien que l'Angleterre se tiendrait à l'écart. Si l'Angleterre croyait que ses intérêts exigeaient son intervention, elle devrait intervenir tout de suite, et sa décision devrait être aussi rapide que celle des autres gouvernements.

C'est ainsi que, le soir du mercredi 29 juillet, le gouvernement britannique était peut-être de tous les gouvernements, exception faite pour celui de l'Autriche, celui qui, ouvertement et en secret, du point de vue naval et du point de vue diplomatique, avait le plus fait pour préparer son entrée dans la guerre et préparer à cette perspective les autres puissances, à commencer par l'Allemagne. Vinrent ensuite les jours de perplexité. Quatre jours seulement, mais qui parurent éternels à ceux qui les vécurent. Il faut comprendre et la nature et les raisons de cet arrêt au bord du gouffre.

Ce qui, d'abord, contribua le plus à déconcerter l'opinion, sur le continent tout entier, alors que tout, dans la structure politique, financière, militaire, de l'Europe, offrait le spectacle d'une catastrophe déjà commencée, ce furent le flegme obstiné, l'apathie persistante du peuple anglais. Le moment des grandes vacances était venu; pour les petites gens le *week-end* qui venait devait être un *week-end* prolongé par le fait que le lundi suivant était un jour férié; et le vendredi, le samedi même, pendant que la Russie et l'Autriche, l'Allemagne et la France armaient, les Anglais de toutes conditions se ruèrent vers les gares, vers les ports de la Manche, à la recherche du repos et du plaisir. Faut-il donc s'étonner que des observateurs étrangers aient cru à un parti pris d'indifférence à l'égard des guerres du continent? que les doctrinaires du pacifisme aient confondu ce flegme avec une volonté réfléchie de ne faire la guerre à aucun prix, et se soient abandonnés à l'illusion de croire qu'ils avaient toute l'Angleterre avec eux?

Il est cependant permis, à certains indices, de mieux interpréter l'état d'esprit de la nation. La minorité qui, dans la presse, jugeait inévitable que l'Angleterre se trouvât engagée dans la lutte du côté de la Russie et de la France, parlait un langage modéré et s'efforçait de garder, vis-à-vis du cabinet

libéral, une attitude correcte. Inversement, les mesures de préparation à la guerre navale qui étaient prises ostensiblement par l'amirauté le lundi matin ne soulevaient, de la part des grands journaux libéraux, aucune protestation; et les mesures de préparation plus directes adoptées le mercredi par le cabinet ne furent révélées par l'indiscrétion d'aucun journaliste. Lorsque enfin l'*Amending Bill* irlandais vint, le jeudi, en discussion, tous les partis — conservateurs, libéraux et travaillistes de Grande-Bretagne, Irlandais de Belfast et d'ailleurs — furent d'accord pour en ajourner la discussion *sine die*, parce qu'il était essentiel, expliqua Asquith, que le pays, « dont aucun intérêt propre n'était directement engagé, présentât un front uni et fût capable de parler et d'agir avec l'autorité qui appartient à une nation non divisée contre elle-même ». L'Angleterre avait sans doute traversé des phases d'humeur brutalement belliqueuse : on avait vu, quinze ans plus tôt, l'opinion pousser le gouvernement à la guerre. Mais c'est maintenant qu'elle était revenue à son état normal. Tout à la fois par instinct et par système, l'Anglais moyen se défie de l'imagination : il ne veut pas doubler le mal du péril par le mal de la peur. Tant que la parole est aux diplomates, c'est son devoir de croire à la sincérité de leurs efforts pour maintenir la paix, un devoir aussi de croire à la possibilité de leur succès en prêtant au gouvernement l'assistance de son flegme et de son silence.

Ce flegme, ce silence allèrent cependant si loin qu'ils finirent par être pour le gouvernement un embarras autant qu'une assistance. Il y eut des heures au cours desquelles Sir Edward Grey se demanda s'il allait être possible de secouer l'apathie du peuple anglais, et de le rallier à la cause de la patrie en danger en donnant le signal de la guerre. Comment faire, tout en se tenant prêt aux décisions suprêmes, pour ne pas trop devancer une opinion apparemment inerte, et modérer en conséquence l'ardeur guerrière de ses bureaux? C'était une raison d'hésiter qui s'ajoutait à d'autres, les unes communes au gouvernement anglais et aux gouvernements continentaux, les autres propres au gouvernement anglais.

Il y avait, d'abord, une peur que tous les gouvernements éprouvaient et qui les faisait reculer au moment de déclarer

la guerre : la peur de la révolution. Un quart de siècle plus tôt le grand disciple et ami de Karl Marx, Frédéric Engels, avait prédit « une guerre mondiale d'une durée et d'une violence insoupçonnées », au cours de laquelle « huit à dix millions de soldats s'entr'égorgeraient et tondraient l'Europe aussi ras que le ferait un essaim de sauterelles ». Il prédisait « le désordre irrémédiable de notre organisation artificielle du commerce, de l'industrie et du crédit, finissant dans la banqueroute générale; l'effondrement des anciens États et de leurs idées traditionnelles; les couronnes roulant par douzaines sur le pavé et personne ne se trouvant là pour les ramasser; l'épuisement général et les conditions auxquelles la classe ouvrière remporterait finalement la victoire ». Or, au moment où pesait sur l'Europe la menace de la guerre générale, on pouvait depuis dix ans, à bien des signes — la première révolution russe, la propagande du syndicalisme révolutionnaire, le mouvement ascensionnel du socialisme marxiste en Allemagne — prévoir aussi la révolution mondiale. A la veille même de l'ultimatum autrichien, pendant que le président Poincaré rendait visite à l'empereur de Russie, il y avait eu des troubles graves à Pétersbourg, des blessés et des morts; et l'ambassadeur d'Allemagne se divertissait de voir, au moment où la musique de la garde impériale recevait Poincaré à Krasnoié-Selo aux sons de la *Marseillaise*, les ouvriers des faubourgs de la capitale accueillant au chant de la même *Marseillaise* les charges de la cavalerie cosaque. En Angleterre, les meneurs du syndicalisme s'étaient livrés à trop de fanfaronnades d'antipatriotisme pour que les dirigeants n'en fussent pas alarmés. Cette grève générale des chemins de fer, de tous les transports et des mines, annoncée depuis quelques mois, n'éclaterait-elle pas en réponse à la guerre ou à la crise économique qui allait être la conséquence immédiate de la guerre? Ne peut-on admettre que ce sentiment contribue pour une part à expliquer les déclarations catégoriquement neutralistes faites le 26 juillet par le roi George au prince Henri de Prusse, et que la Cour ait commencé par avoir horreur de la perspective d'être entraînée dans une crise révolutionnaire, ouverte par un régicide? « Prenez garde, disait sir Edward Grey au comte Mensdorff, ambassadeur

d'Autriche, qui venait le 23 juillet lui donner un premier aperçu de l'ultimatum imminent, une guerre serait accompagnée ou suivie d'un effondrement total de l'industrie et du crédit européen. Et cela produirait aujourd'hui, dans les grands centres industriels, un état de choses pire que celui de 1848. » « Prenez garde, disait lord Morley à ses collègues quelques jours plus tard, presque dans les mêmes termes, l'atmosphère de guerre n'est pas favorable au maintien de l'ordre, dans un système démocratique dont l'humeur ressemble à celle de Quarante-Huit. »

Mais cette peur de la révolution, cette peur des révolutionnaires, commune au gouvernement anglais et aux gouvernements de tous les pays, se doublait à Londres d'un autre sentiment, que les dirigeants d'aucun pays continental n'éprouvaient au même degré : la consternation d'assister à la paralysie du mécanisme de l'échange et à l'écroulement de cette grande république mercantile dont le réseau, en temps de paix, ignore les frontières, couvre le monde entier. Le mardi 28, la crise qui avait déjà ravagé toutes les bourses d'Europe, gagna le *Stock Exchange*; et après la clôture, la chute des cours, à la nouvelle de la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, s'accentua encore. Après une légère reprise dans l'après-midi du mercredi, la débâcle alla s'aggravant jusqu'au moment où, le vendredi, le *Committee* du *Stock Exchange* décida de fermer la Bourse jusqu'à nouvel ordre. Le grand scandale se produisait, que Norman Angell avait déclaré improbable, quasiment impossible, en Occident : les passions guerrières submergeaient les intérêts organisés. C'était, il est vrai, par contagion de l'Orient. Ne serait-il pas donné à l'Angleterre d'être le dernier refuge de la civilisation occidentale? N'était-il pas temps encore de faire en sorte que le Pas de Calais marquât le point où le fléau cesserait d'exercer ses ravages? Pendant que les Anglais opposaient à l'Europe anxieuse la façade de leur flegme, la Cité s'ébranlait. Le vieux lord Rothschild prit la tête du mouvement. Depuis de longues années partisan inébranlable de l'entente anglo-allemande, il essaya d'intimider la rédaction du *Times*, ses cousins de Paris; à l'empereur Guillaume il écrivit une lettre de supplications, tragique

dans sa naïveté. Mais surtout, pour agir sur le gouvernement britannique, il prit la tête d'une délégation de la Cité, qui vint trouver Lloyd George, et le sommer, en maintenant l'Angleterre dans la neutralité à tout prix, de sauver le pays du désastre et peut-être de le mettre ainsi en état de travailler au sauvetage de l'Europe. Sa personnalité souleva des protestations : dans les bureaux du *Morning Post*, du *Times*, on voulut que la crise du *Stock Exchange* fût un coup monté par la banque judéo-allemande pour jeter les hommes d'affaires dans la panique, et paralyser l'action diplomatique et militaire de gouvernement. Sir Eyre Crowe, dans les bureaux mêmes du Foreign Office, se fit l'écho de cette légende. Mais Lloyd George et sir Edward Grey furent impressionnés par la démarche de lord Rothschild : si la Cité ne voulait pas la guerre, l'Angleterre pouvait-elle la vouloir?

Ajoutons qu'en hésitant devant la décision suprême, le gouvernement anglais ne faisait qu'éprouver le sentiment de trouble qu'éprouvaient, à la même date, tous les gouvernements des grandes puissances, exception faite pour le gouvernement de Vienne, à la simple perspective de la guerre prise en soi, avec ses horreurs et ses risques. L'empereur Guillaume, qui venait, pendant des semaines et des mois, de pousser l'Autriche en avant, plein de mépris encore, pendant qu'il croisait dans les eaux norvégiennes, pour les lenteurs du comte Berchtold, devenait brusquement nerveux, rentrait précipitamment à Berlin pour embarrasser les plus belliqueux de ses ministres par sa nervosité. Le président Poincaré, ayant à Pétersbourg, avant l'ultimatum, resserré par une déclaration solennelle la solidarité franco-russe, se montrait, de retour à Paris, timide et anxieux. Grey lui-même, l'artiste imperturbable du système ambigu des « ententes », perdait son imperturbabilité, au moment où les faits brutaux allaient l'obliger à parler le moins ambigu des langages. Dans toutes les capitales c'est le même dialogue entre les chefs militaires, porte-parole du destin, et les chefs civils qui se révoltent, et voudraient croire encore qu'ils disposent de leur libre arbitre. Et partout, ils s'inclinent devant le destin, en Russie, en Allemagne, puis en France, puis en Angleterre. Faut-il s'étonner que le gouvernement anglais capitule le dernier? L'étonnant

n'est-il pas plutôt que la décision politique anglaise suive de si près la décision française? Car la situation de l'Angleterre n'était pas la même que celle de la France. La France n'avait qu'à se préparer, avec plus ou moins de fébrilité, plus ou moins d'efficacité, au jour où fatalement l'Allemagne lui déclarerait la guerre. Il était certain au contraire que jamais l'Allemagne ne déclarerait la guerre à l'Angleterre. Elle avait besoin, pour le succès de son plan stratégique, d'écraser la France avant de se retourner contre la Russie; mais elle avait au contraire besoin de la neutralité britannique. A l'Angleterre d'en sortir en prenant la responsabilité d'une déclaration de guerre. Elle allait la prendre, il était fatal qu'elle la prît; mais ce n'est pas la même chose de subir la fatalité et de s'en faire le complice actif. Combien de jours le gouvernement français n'aurait-il pas hésité si le problème s'était posé à lui dans les mêmes termes?

Comment résumer l'histoire de ces brûlantes journées? Le 28, jour de la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, le *Foreign Office* commença à recueillir des bruits de mobilisation partielle en Russie : les militaires, disait-on, réclamaient là-bas la mobilisation générale. Le 30, c'est en Allemagne que la mobilisation est imminente : on avait même vu, à Berlin, des affiches de mobilisation. Le 31, le *Foreign Office* est informé par l'ambassade d'Allemagne que la Russie a donné l'ordre de mobilisation générale. L'Autriche a fait de même. Et l'Allemagne a répondu à la mobilisation générale russe en proclamant « l'état de péril de guerre », qui constitue un commencement de mobilisation. Le gouvernement allemand a en même temps envoyé une double sommation : à la Russie de révoquer dans les dix-huit heures l'ordre de mobilisation, à la France de prendre dans les mêmes délais l'engagement de rester neutre. Faute de quoi, à l'est et à l'ouest, ce sera la guerre. Le samedi 1er août, presque à la même heure, l'ordre de mobilisation générale est donné en Allemagne et en France.

Pendant ce temps, la diplomatie britannique ne s'était pas lassée, bien que toujours battant en retraite, de chercher une solution pacifique du différend austro-serbe. On ne peut plus empêcher l'armée autrichienne d'occuper Belgrade?

Que du moins la conquête s'arrête là, et que Belgrade soit occupée seulement à titre de gage, en attendant que la Serbie ait accepté les conditions exigées par l'Autriche, et soit rendue alors à son état d'indépendance primitive. On ne peut plus espérer que l'armée autrichienne se borne à l'occupation de Belgrade? Qu'elle aille donc plus avant, mais en prenant le même engagement de respecter, en dernière instance, la souveraineté de la Serbie. Le gouvernement allemand, pendant ce temps, promet officiellement à l'Angleterre de ne pas toucher au territoire de la France métropolitaine à l'issue d'une guerre victorieuse, de respecter la neutralité hollandaise, et de restituer à la Belgique, après la guerre, son territoire intact, si elle permet à l'armée allemande de le traverser. Si, dans ces conditions, l'Angleterre s'engageait à rester neutre, un « accord général de neutralité » pourrait, après la guerre, être conclu entre les deux pays. Sir Edward Grey refuse de prendre en considération ces promesses. Mais trois jours plus tard Sir Edward se laisse entraîner, éveillant à la dernière heure dans l'esprit de l'empereur allemand et de son chancelier de folles espérances : si l'Allemagne évite seulement d'attaquer la France, l'Angleterre n'interviendra pas. Paul Cambon vient lui rappeler les lettres échangées en novembre 1912, le presse, conformément aux engagements pris à cette date, d'autoriser les états-majors à délibérer ensemble si la paix de l'Europe est sérieusement menacée. Le lendemain, après que le cabinet a discuté la question, sir Edward Grey répond que le ministère, pour l'instant, ne peut se lier par aucun engagement : « Jusqu'à présent nous ne sentons pas, et l'opinion publique ne sent pas, qu'aucune obligation, qu'aucun traité soit en cause. » Le soir même, une lettre de Raymond Poincaré est apportée d'urgence par un courrier diplomatique à l'adresse du souverain. Elle appelle l'Angleterre au secours de la France menacée. Le roi George se borne à répondre, en conclusion d'une lettre longue et courtoise : « Les événements changent si vite qu'il est impossible d'en prévoir les développements futurs. »

Ils changeaient vite, en effet : la démarche faite le matin auprès de Lloyd George par les marchands de la Cité était un premier signe que les partisans de la neutralité à tout prix

commençaient à comprendre qu'ils n'avaient pas derrière eux la nation unanime. Comment les inquiétudes de ceux-là pouvaient-elles ne pas être avivées, quand ils voyaient le ministre de la Guerre rappeler sous les drapeaux la réserve spéciale de l'armée territoriale, et des factionnaires armés faire leur apparition partout où il y avait lieu de protéger soit des ouvrages militaires, soit des travaux d'art sur les voies ferrées; quand, sur les côtes, ils voyaient les villages se vider de leurs pêcheurs, rappelés par l'amirauté en vertu de ce qui ressemblait à une sorte de mobilisation cachée? Le samedi matin, les chefs de l'opposition unioniste, s'étant décidés à ne pas s'absenter pour le *week end*, se réunissaient chez lord Lansdowne et rédigeaient une lettre au premier ministre, lui promettant leur concours dans la crise que le pays allait traverser. Mais, sûr de l'appui de l'opposition, le ministère l'était-il de l'appui de son propre parti? Le vendredi, passant outre à la consigne que sir Edward Grey leur avait donnée et qui, jusque-là, avait été rigoureusement respectée, de ne se livrer, au sujet de la question de paix ou de guerre, à aucune manifestation collective, un certain nombre de parlementaires libéraux avaient organisé, dans les coulisses de la Chambre des Communes, une démonstration neutraliste, d'ailleurs assez piteuse. Le samedi se constituaient deux comités de propagande neutraliste, qui se mirent à l'œuvre et rédigèrent deux manifestes, pour lesquels ils recueillirent, dans l'élite intellectuelle du pacifisme et du libre-échangisme, nombre d'excellentes signatures. Allaient-ils soulever l'opinion de la nation contre le parti de la guerre qui s'organisait chez les conservateurs et les libéraux modérés? Peut-être le crurent-ils, avec cette naïveté qui est propre au propagandiste anglais. Mais, après la double mobilisation de l'Allemagne et de la France, après la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, quel espoir pouvaient-ils conserver? Le soir, Churchill disait au premier ministre et à quelques-uns de ses collègues son intention de donner immédiatement l'ordre de mobilisation de la flotte, et d'en prendre la responsabilité devant le conseil de cabinet qui devait se tenir le lendemain matin, dimanche 2 août. La majorité de ses collègues l'approuva. Les neutralistes, qui avaient eu, si peu de

jours, si peu d'heures auparavant, l'illusion d'être en majorité dans le ministère, annoncèrent l'intention de donner leur démission.

Qui étaient-ils, et combien? John Burns, intraitable, plus gallophobe encore, peut-être, que pacifiste, et aux yeux de qui l'Angleterre se souillait moralement en combattant l'Allemagne aux côtés de la France. Lord Morley, moins passionné, qui n'était pas sans reconnaître que les arguments du parti de la guerre étaient parfois embarrassants, et se défendait de vouloir entraîner à sa suite les plus jeunes de ses collègues; mais, héritier de la pensée de Gladstone, défenseur invétéré de la cause de la paix, c'était pour ce vieillard un point d'honneur de ne pas faire partie d'un cabinet de guerre, où il embarrasserait le ministère plus qu'il ne l'aiderait. Ni l'un ni l'autre n'avait l'autorité nécessaire pour devenir le chef d'une opposition radicale, hostile au cabinet libéral devenu un cabinet de guerre. Pas davantage sir John Simon, qui se ralliait à leur thèse, habile avocat, politicien actif, non de grande envergure. Mais pendant quelques heures les pacifistes crurent avoir trouvé un chef dans la personne de Lloyd George.

On affirme qu'au début de la semaine il avait penché dans le sens de Grey et de Churchill, et avait paru disposé à reprendre l'attitude de ministre guerrier adoptée une fois déjà par lui, trois ans plus tôt, lors de l'affaire d'Agadir. Pouvait-il, cependant, oublier que, dans l'intervalle et jusqu'à la veille de la crise maintenant ouverte par l'ultimatum autrichien, il était devenu l'homme du rapprochement anglo-allemand et de la politique du désarmement? Il est naturel, en conséquence, qu'il ait été, le vendredi, ébranlé par la démarche des hommes d'affaires de la Cité, et se soit fait leur avocat auprès du cabinet : un témoin nous le montre, suivant sur une carte de Belgique le tracé de la vallée de la Meuse, et demandant à ses collègues si vraiment il valait la peine d'entrer dans la guerre sans autre profit que d'empêcher l'armée allemande de suivre ce chemin. Puis il semble que l'incertitude l'ait repris; le samedi il se défendait d'avoir, en présentant à ses collègues les arguments de la Cité, fait acte de solidarité avec eux; et ses colloques répétés avec Winston Churchill inquiétaient

lord Morley. Sa situation morale était ébranlée par l'affaire Marconi; sa grande loi d'assurances sociales avait provoqué d'inévitables mécontentements; son programme de réforme agraire faisait long feu; la crise irlandaise ne pouvait être, pour lui comme pour tout homme politique anglais, qu'une source de déboires. Le début inopiné d'une grande guerre européenne ouvrait des horizons nouveaux où il allait falloir en quelques minutes trouver son orientation. Grave problème pour son âme imaginative et mobile, problème de carrière autant que de conscience. Le dimanche matin, il déclara, comme Burns, Morley et Simon, prendre parti pour la thèse de la neutralité anglaise.

Le soir, quand de nouveau le cabinet se réunit, Burns donna définitivement sa démission. Lord Morley consentit, sur la demande d'Asquith, à réfléchir jusqu'au lundi matin. Le lendemain, il se retira; mais Simon, et, chose plus grave pour les neutralistes, Lloyd George, restèrent membres du cabinet. Il n'y avait donc plus, au sens propre du mot, schisme dans le parti libéral. Il y avait seulement deux démissions au sein du cabinet, deux démissions dont l'importance était morale plutôt que politique, plus deux autres, celles d'Arthur Ponsonby et de Charles Trevelyan, dans les rangs inférieurs du ministère. Les grands journaux du parti libéral continuèrent, un jour encore, à regimber. En fait, le parti tout entier était entraîné par le mouvement qui portait la nation vers la guerre.

Pour comprendre cette décision presque subite prise par des millions d'hommes, le mieux est peut-être de se reporter aux propos échangés le vendredi entre sir Edward Grey et Paul Cambon. « Aucun traité ne nous lie », déclarait Grey, mais il ajoutait que « la suite des événements pourrait modifier la situation », que « la défense de la neutralité belge » pourrait être un mobile déterminant pour entraîner l'Angleterre dans la guerre. Et, presque aussitôt après avoir pris congé de Cambon, il demandait officiellement aux deux gouvernements de Berlin et de Paris l'engagement de ne pas violer la neutralité belge. Paris le prenait aussitôt. Berlin refusait de le prendre. Et voici l'Angleterre moralement autorisée, — juridiquement presque astreinte — à déclarer la guerre à l'Allemagne. Cependant, le samedi, Lichnovsky demandait à Grey

si, dans le cas où l'Allemagne promettrait de ne pas violer la neutralité belge, l'Angleterre s'engagerait à demeurer neutre. Grey répliquait : « Je ne puis dire cela, nos mains sont encore libres. » C'est qu'à ce moment Grey avait revu Paul Cambon, qui revenait à la charge, plus pressant que la veille. « La France, disait-il, d'accord avec l'Angleterre, a transféré toute sa flotte dans la Méditerranée, abandonnant à la flotte anglaise la garde de ses côtes septentrionales. L'Angleterre pourra-t-elle, sans se déshonorer, sans même avouer qu'elle a cessé d'être une grande puissance, permettre que, sous les regards de ses marins immobiles, la flotte allemande pénètre dans la Manche, y fasse la loi, détruise la marine marchande française, bombarde les ports français? » C'est la question que Grey soumit à ses collègues, le dimanche matin; c'est sur cette question qu'il obtint l'adhésion de la majorité, contre l'opposition d'un groupe de dissidents, dont il sembla que Lloyd George allait prendre la tête. Est-ce donc ici la cause directe de l'entrée en guerre? Mais le lendemain, sir Edward était informé que le gouvernement allemand prenait l'engagement d'interdire à ses vaisseaux de guerre de pénétrer dans la Manche : l'Angleterre n'en déclara pas moins la guerre à l'Allemagne. Il faut donc en revenir à dire que le fait par lequel fut déterminé, irrévocablement, l'élan patriotique de la nation, ce fut bien, le dimanche soir, l'ultimatum de l'Allemagne à la Belgique, suivi, le lundi matin, de l'appel du roi des Belges au roi d'Angleterre, pour lui demander son intervention diplomatique. Mais il faut bien entendre en quel sens l'importance de la question belge fut décisive.

En premier lieu, la violation de la neutralité belge par l'armée allemande. Si l'on permettait à l'Allemagne de remporter en France une victoire napoléonienne, c'était, quels que pussent être les engagements diplomatiques pris par le gouvernement de Berlin, la perspective de l'anéantissement de la nation belge : la guerre prenait ainsi, dès le premier jour, en Occident, l'aspect qu'elle avait dans les Balkans et la vallée du Danube, d'une guerre où le principe des nationalités était en jeu. Il y avait cependant une différence entre l'ouest et le sud-est de l'Europe. Ici, la nation que l'Autriche se préparait à anéantir était une nation englobant des éléments insurrec-

tionnels, qui, par la révolution et par l'assassinat, visaient à affranchir les Yougo-Slaves actuellement soumis à la domination germanique et hongroise, en d'autres termes, à changer l'ordre territorial établi. A l'ouest, au contraire, il s'agissait d'une nation innocente de tout rêve d'expansion, de toute intrigue hostile à l'Allemagne et dont l'existence, garantie par des traités internationaux, faisait, plus que l'existence d'aucun autre pays, partie intégrante de l'ordre européen. Aller au secours de la Belgique, c'était donc faire une guerre conservatrice, non révolutionnaire, une guerre pour la défense, tout à la fois, du principe des nationalités, de l'ordre établi et de la foi jurée. Mais si la Belgique n'avait pas été si proche des côtes anglaises, l'Angleterre se serait-elle émue comme elle le fit? Ou, pour mieux dire, aurait-elle jamais songé à se porter garante de sa neutralité? Si les Anglais étaient enclins à considérer l'indépendance de la Belgique comme la pierre angulaire de l'équilibre européen, c'est que l'existence même d'une Belgique indépendante était en quelque sorte le chef-d'œuvre de leur diplomatie. L'Angleterre, quand elle avait créé la Belgique, avait voulu empêcher à jamais que la plus grande puissance continentale — jadis la France, maintenant l'Allemagne — en s'établissant à Anvers, tînt sous la menace de sa flotte l'embouchure de la Tamise. Par la question belge, le problème sud-oriental des nationalités venait s'engrener dans le problème occidental de la paix armée, du conflit naval anglo-allemand. La diplomatie britannique était peut-être moins anxieuse qu'on ne croit de maintenir l'équilibre européen. Ce qu'elle ne voulait pas — et tout le peuple anglais, d'instinct, pensait comme elle — c'est que la première nation militaire d'Europe, devenue aussi la première nation maritime, compromît l'hégémonie navale de l'Angleterre par l'établissement de quelque chose comme un équilibre européen sur les mers.

Le lundi matin, le gouvernement décida de procéder à la mobilisation générale de l'armée après celle de la marine. Lord Haldane offrit de revenir prendre la direction de ces bureaux où il avait tant fait, pendant six ans, pour la réorganisation de l'armée. Le premier ministre, ministre de la Guerre par occasion, fut heureux de céder la place. Lord

Haldane souhaitait-il, comme on l'a dit et comme il reste admissible en dépit de ses dénégations, redevenir ministre en titre? Ne voyait-il pas combien le fameux voyage qu'il avait fait à Berlin en 1912 le rendait suspect à la foule? Était-il même l'homme qu'il fallait pour tirer les bureaux de la guerre de la confusion qui y régnait? Au moment même où on mobilisait, il semble qu'on n'ait pas su d'abord, au ministère, quel usage on ferait des hommes qu'on appelait sous les drapeaux, si on les enverrait tout de suite en France, si on les réserverait pour les besoins de l'Empire, ou bien encore si l'on attendrait, suivant le vieux plan cher à l'amirauté, que la flotte eût remporté une nouvelle victoire de Trafalgar pour organiser une expédition de débarquement sur quelque point de la côte allemande. Une chose était certaine : on allait faire la guerre.

C'est ce que Grey expliqua dans l'après-midi aux Communes. Son discours froid, modéré, exempt d'éloquence, rallia l'adhésion pratiquement unanime de l'Assemblée. Quelques pacifistes épars, dont pas un ne parlait au nom d'un parti ou même d'un groupe, firent entendre leurs protestations. « Pourquoi, demanda Ramsay MacDonald, dire que vous allez au secours de la Belgique, quand, en fait, vous vous engagez dans une grande guerre qui va changer toute la carte de l'Europe? » Ils furent écoutés courtoisement par des auditeurs froidement hostiles. Dans la rue, la foule chantait des hymnes patriotiques; les jeunes gens faisaient queue à la porte des bureaux de recrutement. Le lendemain matin, le premier ministre, sans avoir pris la peine de consulter le cabinet, fort de l'assentiment tacite de la nation tout entière, envoya à sir Edward Goschen un télégramme demandant du gouvernement allemand, avant minuit, la promesse que la neutralité de la Belgique serait respectée. Le gouvernement allemand pouvait-il répondre? Déjà l'invasion de la Belgique avait commencé. La nuit vint, et l'Angleterre entra dans la guerre.

ÉLIE HALÉVY

CROISADE POUR L'ANÉMONE[1]

ÉPÎTRE AU GENTIL

De Jérusalem, ce 4 février 192...

Cher Gentil,

Rien ne me défend de répondre à votre lettre, étant dans la Cité de Dieu, chez mon ami Jésus, comme vous dites. Au contraire, tout m'y porte, car enfin il est souvent question de vous dans les livres que je lis. Vous êtes prévu, dans ces ouvrages qui furent composés ici, et qui connurent, et connaissent encore, un succès de librairie sans précédent, dont l'amplitude et la durée pourraient en imposer même à l'incrédule que vous êtes, puisqu'il est doublé d'un lettré. Je n'éprouve aucune gêne à vous confier que le scandale des Lieux Saints, sur lequel vous comptiez pour guérir ma raison, n'a eu d'autre effet que de me mettre un peu davantage du parti de Dieu, un peu moins de celui des hommes. Il est très vrai que tout le monde rivalise ici avec tout le monde, que personne n'aime les autres, et qu'il y a des questions de préséance à la cour de Celui qui lavait les pieds des pauvres, plus cuisantes qu'à Versailles, et qui mènent à l'assassinat. Il est très vrai que Grecs et Latins se jettent encore des regards de basilic, et que la garde anglaise, qui a remplacé la turque, empêche à grand'peine les rixes entre Arabes et Juifs, quand ce n'est pas entre Latins et Latins, Grecs et encore plus Grecs. Je ne nierai pas qu'à Bethléem, dans la grotte même de la Nativité, on s'est battu, et tout récemment

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 août.

encore. Je vous avoue que j'ai ri, quand mon guide a récité sur le mode monotone ces paroles consternantes : « Ce n'est malheureusement pas la première fois que la sainte Grotte a été ensanglantée. Pas plus tard qu'en 1873, une bande de Grecs armés la saccagèrent et y maltraitèrent cinq franciscains. Alors, le maréchal Mac-Mahon, qui venait d'être élu Président de la République Française, obtint réparation et fit don à la Crèche d'une toile en amiante qui en tapisse actuellement le fond... Attention, madame, il y a un pas! »

Voilà qui révèle, chez le Maréchal-Président, un don de divination remarquable. Il prévoyait d'autres éclaboussures, et, comme on revêt de faïence les murs d'une salle de bains pour les défendre contre les vapeurs de l'eau, il a fait protéger, à tout hasard, les parois du sanctuaire contre les vapeurs du sang. Puis, comme un bon militaire qui sait pouvoir s'adresser à d'autres militaires, fussent-ils du parti adverse, il demanda, et il obtint, qu'un soldat turc monterait la garde jour et nuit devant la Crèche, pour tenir en respect les Chrétiens. Vingt ans plus tard, en 1893, malgré ce factionnaire, et l'alliance franco-russe, les Orthodoxes ayant refusé d'évacuer la Grotte pendant la procession latine, le sacristain voulut insister. Mais un kavass, au service de la Russie, arma son revolver, et tua deux franciscains. C'est une affaire entre mille que je vous raconte, et ce n'est pas fini. Gardez-vous de triompher : il est prévu au programme divin qu'il ne se peut pas que cela finisse. Il n'y aurait plus qu'à retirer l'hostie de l'ostensoir et à mettre la clef sous la porte des églises, si les pécheurs cessaient d'être ce qu'ils sont, des retombants, des endurcis. Tout bien examiné, ce que vous reprochez à Dieu, ce sont les hommes. Et le plus drôle, c'est que vous pensez les aimer, et que vous vous croyez très humain, beaucoup plus que je ne le suis. D'ailleurs, vous dites tolérer ma religion pour ce qu'elle a inspiré de grands peintres, des musiciens, et plusieurs chefs-d'œuvre que vous admirez passionnément. Cela me semble aussi comique que si je vous entendais vanter les fleurs, et nier le printemps. Nous avons souvent parlé d'un tableau de Florence que nous aimons tous deux : l'Annonciation, de Filippo Lippi, son ange terrible et sa Vierge épouvantée. Je vous conduirai donc jusqu'à Nazareth, où habite le sentiment de ce tableau. Cette

petite ville, dont le nom signifie « Rejeton » ou « Fleur », m'a montré d'abord ses amandiers. Des taches lumineuses et tremblantes, d'un rose presque évanoui, marquaient les vergers attenant aux maisons. Chacune possède son amandier en fleurs gardé par des murs. Je me demandais seulement dans lequel de ces jardins clos la scène s'était passée, car tous avaient l'air de contenir un ange. J'ai voulu visiter premièrement, au sud de la ville, une colline que parfume un bois de cyprès entourant une chapelle. C'est Notre-Dame de l'Effroi, « del Tremore », comme on l'appelle ici. Le secret de l'Annonciation de Florence n'était donc pas un secret; c'était un de ces maîtres-sentiments partagés par la chrétienté tout entière, mais qui s'est perdu en chemin. Ce qui m'émeut, moi qui crois tout, et vous émeut aussi, vous qui ne croyez à rien, c'est le geste de la Madone, repoussant la Bonne Nouvelle, le corps replié, rejeté en arrière, ses faibles mains élevées contre l'inévitable, en opposition. L'ange s'est agenouillé, loin d'elle, mais la foudre qu'il apporte est dans les mots. Gabriel, qui se tient devant Dieu, c'est le messager de la Passion, le héraut de la mort. Aussi ajoute-t-il à la salutation énigmatique : « Ne craignez pas, Marie! » Notre-Dame de la Frayeur, jeune fille de Nazareth, ne tremblez plus! Cependant, sachez que vous êtes choisie entre toutes les femmes pour donner la douleur à Celui qui vous la donnera, et qui, sans vous, serait demeuré verbe sans chair, un dieu éternellement heureux. Dans cet événement réduit aux proportions humaines, n'apercevez-vous pas la raison qui vous inspira une espèce de transport religieux devant l'idée représentée à Florence, et formulée ici? Des interprètes modernes, des sots de sacristie, au XVIe siècle, ont inventé une autre histoire pour justifier le nom de cette chapelle. Ils disent que les Nazaréens, irrités contre Jésus parce qu'il était Nazaréen (Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth? disait Nathanaël à Philippe qui lui racontait les miracles de Jésus), le voulurent précipiter d'une montagne voisine de la ville, dans un gouffre. Alors, la Vierge eut grand peur pour son fils bien-aimé, et la chapelle que voilà fut élevée sur le lieu de son tremblement. Ne vous arrêtez pas à cette explication. La vraie cause de son effroi, même si la tradition en était perdue sur place, se

retrouverait à Florence et dans nos cœurs. En ôtant à l'Annonciation son contenu divin, il n'en reste pas moins cette vérité humaine cachée, qui vous bouleverse. Une jeune fille a été choisie pour donner la vie, elle l'apprend, et se met à trembler.

Je préfère vous montrer Nazareth, vue de cette colline, et vous laisser dans l'indécision quant au choix du jardin où je me suis le mieux figuré l'Ave Maria. Mais je vous conduirai sans hésiter à la synagogue, parce que c'est là que Jésus faisait entendre aux gens de sa ville qu'il leur préférait de beaucoup les étrangers et les païens. C'est pourquoi je ne vous exclus jamais des pensées qui me viennent ici.

L'intelligence des Évangiles se résume en somme dans cette préférence constante donnée à ce qui est perdu sur ce qui est gagné, dans cette contradiction continuelle qui chasse l'idée reçue au profit de l'idée à recevoir, admirable charité d'un Dieu pour qui rien n'est inadmissible. En obéissance à sa doctrine, je vous invite à vous promener avec moi dans ces pays qui sont au delà de ce qu'on voit. La faiblesse en soi de votre esprit fort, loin de me rebuter, m'enhardit. Je prierai pour vous avec les mots mêmes du prophète de la persécution d'Antiochus Épiphane : « Gabriel, fais-lui comprendre ces visions ».

Voici que vous parcourez avec moi ce bourg de Galilée, où respira celle qu'on nomme la Rose Mystérieuse. Ne m'avez-vous pas avoué que la perte de leur mystère était, pour un pauvre amoureux des femmes tel que vous, le motif qui vous obligeait à les quitter toutes? Même si vous n'y pouvez croire autrement, ne pensez-vous pas que c'est la plus touchante des inventions de l'esprit, que celle d'une femme qui se pourra toujours aimer? L'image de cette idée qui couronne tant de villes, de phares et de môles, est née entre ces pauvres collines, ici; et je sais que devant Marie toujours vierge les hommes tombent facilement à genoux, parce qu'elle est « comme les étoiles, dans les perpétuelles éternités ». Connaissez-vous seulement ces paroles du rituel qui la définissent : « Je suis la mère du bel Amour, de la Crainte, de la Science, et de la divine Espérance »? Elles charmeront les oreilles du Pythagoricien que vous êtes, car votre agnosticisme est plus près de Marie que vous ne pensez. Un chrétien n'est pas toujours celui qui croit l'être. Parfois c'est tout le contraire

qui arrive, et voilà comment vous, Gentil, pourriez avoir la préférence sur les dévots, à la fin des temps; avec Dieu, on ne sait jamais : tout est possible. Je m'aperçois que je ne vous ai pas le moins du monde décrit les lieux de mon pèlerinage et que sur la foi de mes propos vous seriez porté à croire qu'il n'y a, dans Nazareth, qu'un seul sanctuaire, celui de l'Épouvantement. Il n'en est rien : sachez qu'il s'en trouve plusieurs autres, infiniment plus réputés et importants, où vont les guides et leur troupeau. Si j'étais soucieuse de votre instruction plus que de votre âme, c'est à la basilique régulière de l'Annonciation que je vous eusse conduit et introduit d'abord. Mais à quoi vous servirait-il d'avoir perdu le sentiment de Florence, pour apprendre que ce monument, de construction assez récente, (il date du XVIIIe siècle), n'a rien de remarquable, si ce n'est un autel assez riche, pour ne pas dire trop, en marbres précieux qui occupe le fond de la chapelle de l'Ange, en place d'un amandier. Si vous tenez absolument à être scandalisé — car nul n'est plus délicat qu'un incroyant, en matière de religion — je puis vous dire que Nazareth compte aujourd'hui sept mille habitants, dont deux mille huit cents Grecs orthodoxes, douze cents Latins, neuf cent cinquante Grecs catholiques, quatre cents Maronites, trois cents Protestants et seize cents Musulmans qui s'entre-détestent.

J'ajoute, en citant mes professeurs de Notre Dame de France, que tous ces chiffres sont sujets à de fréquentes modifications. Il n'est pas de ville de Palestine où l'on change de religion plus facilement qu'à Nazareth, non par suite de controverses et de disputes théologiques, mais bien d'intrigues et de jalousies entre fidèles. « Toi qui te fais une gloire d'avoir une loi, *tu déshonores Dieu* », cette forte expression est de saint Paul, écrivant aux Romains. Aussi, la demeure de Marie a-t-elle fui sa ville. A ce propos, je vous dirai le grand secret des Lieux Saints : c'est la lévitation; ils sont ailleurs. La maison de la Vierge se trouve à Lorette, dans les Marches d'Ancône. C'est très sérieusement que je vous le dis. En 1291, après la ruine de Saint-Jean d'Acre, après la bataille perdue de la Fontaine du Cresson et celle de Hatine, qui mit fin au royaume latin, cette maisonnette enchantée fut enlevée par les anges, qui la transportèrent d'abord en Dalmatie, puis

dans les Marches, où, après trois pérégrinations successives, elle s'est fixée près d'Ancône, depuis 1294, parce qu'elle y est adorée. Ces déménagements surnaturels se produisent sur tous les points sensibles du Christianisme, pour peu qu'on y réfléchisse. Les pierres saintes changent de place avec la facilité de la pensée, et sa vitesse. La maison de Lorette n'est pas une exception, c'est au contraire la règle même du jeu divin. Le calvaire a été transporté en tout lieu où des femmes ont beaucoup pleuré, principalement sur les falaises, au bord de la mer. J'en connais un, très authentique, au Cayla, dans le Tarn, que vous pouvez visiter. On y va par ce chemin des bois que prit Maurice de Guérin partant à cheval pour Paris. Sa sœur Eugénie l'accompagna « jusqu'à ce petit calvaire qui se trouve à cinquante mètres de la maison ». Arrivée là, elle lui dit adieu; puis, il s'éloigna, et quand elle l'eut perdu de vue, elle s'en retourna toute triste, et défendit au jardinier qu'on balayât le chemin, pour que la trace des pas du cheval de son frère ne fût point effacée. Le mystère de mon voyage en Terre Sainte est fait de ces chocs en retour et de ces voyages instantanés des lieux morts où je suis jusqu'aux lieux vivants qu'ils ont engendrés, ailleurs, au grand mépris de l'espace et du temps. Je me promène ici comme si j'étais dans la lune, me souvenant de la terre et de tous les beaux sentiments que sa lumière y fait naître. Mais je ne vous laisserai pas quitter avec moi Nazareth, la fleur, pour Jérusalem, le fruit, sans que vous m'ayez avoué reconnaître le miracle de Lorette, et sa vraisemblance infinie.

Au retour, je vous ferai voir cette colonie sioniste dont vous êtes curieux, d'abord politiquement, et puis, parce que vous espérez de mon bon sens, au contact de la folie juive, je ne sais quelle réaction qui me délivrera de ma foi, c'est-à-dire de mon amour. Sachez donc que j'ai visité minutieusement une de ces fermes prophétiques avec Sir Ronald Stores, le Procurateur de Judée, ce qui fait que j'y ai été reçue comme une amie du peuple d'Israël, dont tout le monde sait que la capitale est à Londres, entrepôt général de la Bible et le plus grand marché de l'Univers. Imaginez deux baraques Vilgrain, un dortoir, une cantine de guerre, situées au bord d'un chemin désertique, dans une vallée, le long d'un torrent immobile de cailloux,

entre des collines rocheuses, sur un plateau où les pierres sont plantées par la main de la seule nature aussi régulièrement que les salades dans nos potagers. C'est là que s'élève l'étable modèle de cette colonie laitière, conduite par des herbagers à figures d'instituteurs, et par des herbagères à figures d'institutrices. J'y ai vu soixante vaches resplendissantes ruminant dans leurs râteliers; les unes étaient de Hollande et les autres Suissesses. J'ai demandé sans malice : « D'où vient le foin? » Et plusieurs voix m'ont répondu : « Le foin nous est envoyé par bateau et chemin de fer. » J'ai demandé ensuite : « D'où vient l'eau? » Et j'ai appris que l'eau, elle aussi, venait par chemin de fer, de Jaffa.

Ne riez pas, Gentil, ou du moins que ce soit avec bienveillance. Je trouve qu'il n'y a pas d'hommage plus grand rendu au spirituel par le temporel que cette histoire des commencements d'une ferme juive.

Je ne sais rien, ou presque rien, mais je suis impressionnable. En passant à Balfournia, je me suis souvenue d'une parole que j'entendis prononcer en 1919, à Monsieur Paul Cambon, ambassadeur de France, parlant de l'auteur de la Résolution : « Lord Balfour a un sens astronomique de la politique ». Et c'était admirablement vrai. Tout occupée de mon Dieu, j'avais peu réfléchi, je l'avoue, au problème du Sionisme, lorsqu'un soir, à Londres,dans la maison d'un ami, Mrs. Sidney Webb, en apprenant que j'allais en Palestine, darda sur moi son regard noir de sibylle, et me dit à brûle-pourpoint : « Êtes-vous pour les Juifs ou pour les Arabes? » Je suis pour les anémones, et n'osai pas le lui dire. Comment eussé-je répondu autrement, moi, la pauvre fille impénitente de Montaigne, dès l'instant qu'il s'agit de juger des hommes? Que sais-je? Un million de fois : que sais-je? Et encore une fois, que savons-nous? Pourtant il faut que je vous fasse une opinion sur les sionistes, puisque vous m'en demandez une, avec cette exigence qui n'admet que les réponses catégoriques, un genre condamné, selon moi, à la fausseté éternelle. Je m'en tirerai par un apologue.

Une colonie juive avait reçu d'Amérique tout l'argent nécessaire pour acheter des champs et bâtir un village. Un an après la fondation, un inspecteur fut envoyé de New-York pour faire un rapport. Il s'aperçut que les champs n'étaient

pas cultivés. Les Juifs dirent : « On nous a donné l'argent qu'il fallait pour acheter la terre. Mais nous n'avons pas d'instruments aratoires. » L'inspecteur s'en retourna en Amérique. Un nouvel appel de fonds fut lancé, l'argent afflua et les meilleures charrues, les instruments les plus perfectionnés furent envoyés de Californie dans la nouvelle Galilée. Un an plus tard, l'inspecteur revint. Les champs étaient toujours en friche.

— Ces Arabes sont tellement paresseux! — dirent les Juifs. Croyez ce que vous voudrez de cette histoire, inventée probablement par un Juif, car ils rient d'eux-mêmes très volontiers, aussitôt qu'ils cessent d'en pleurer. Leur singulier passé les a spécialisés dans d'autres métiers que les armes et le labourage. Les meilleurs régiments d'Alexandre étaient des régiments juifs. Mais c'était « avant ». « Après », ils se sont adaptés au milieu comme les animaux, comme les plantes, comme tout ce qui vit, veut vivre, et ne le peut qu'en changeant de nature. Ce retour à la terre du peuple juif, c'est quelque chose comme un commandement donné à toutes les boules de gui du monde de quitter les arbres et de s'enraciner en plein champ. Imaginez des orchidées, des scolopendres, toutes les végétations parasitaires du monde, saisies par la volonté héroïque de s'aller planter comme des choux. Voilà le miracle de la Résolution Balfour.

J'ai vu les Juifs au Mur des Pleurs. Si le Sionisme réussit, il faudra quitter cette habitude. Les pleureurs en velours, en turban à queues de zibeline, qui portent le costume imposé par le roi Casimir de Pologne, je les comprends. Je me dis : ils en sont là, et voilà tout; ce sont des gens du xve siècle. Des personnages coiffés comme ça doivent penser comme ça; leur crise de nerfs publique, obtenue à volonté, me déplaît, mais c'est leur affaire; cela ne me regarde pas. Seulement, quand je vois parmi eux des messieurs habillés à la mode de Old Bond Street, qui se dandinent comme les autres, écument comme les autres, alors, ils me font peur. Sans doute m'ont-ils devinée. L'imperméabilité de notre tête, siège de nos pensées, ne nous est pas garantie. Nous émettons des ondes. Je crois que nos fronts laissent passer nos idées, et le silence ne suffit pas toujours à cacher un sentiment. L'un, parmi ces énervés, le nez collé à la muraille, a dû sentir ma désapprobation. Il

s'est retourné brusquement, interrompant sa transe. Il est venu à moi, menaçant, pour me chasser; je me tenais du côté défendu aux femmes, du côté où pleurent les hommes. Mais il a rencontré en chemin le regard bleu de Stores, dardé sur lui; et n'a plus rien dit. Pauvres gens! Je leur dois des excuses. Ils apprennent à s'émouvoir ostensiblement, comme nous apprenons, nous, à cacher nos émotions dès l'enfance. Il y avait là de petits Juifs à turban, à cafetan, habillés comme leur arrière-grand-père, qu'on avait amenés au Mur des Lamentations tout exprès pour leur apprendre à crier, et qui se désolaient consciencieusement, mais non sans jeter sur nous, à la dérobée, des regards de petits renardeaux pris au piège, d'une méchanceté surprenante. Vous voulez savoir ce que je pense du peuple d'Israël, étant à Jérusalem? Eh bien, voilà, j'y pense chrétiennement. J'aime à me figurer la loi ancienne sous les traits de la Synagogue, au porche de Strasbourg. Vous connaissez cette belle statue d'une jeune femme aveugle, un bandeau sur les yeux, tenant à la main un roseau brisé. Toute la noblesse du moyen âge est dans cette figure, toute la façon de penser lumineuse du XIIIe siècle. J'ai eu le bonheur d'être élevée dans une famille où l'on ne critiquait l'origine de personne. Mes parents ne fréquentaient aucun Juif; je ne crois pas que ce fût par parti pris; il n'y en avait tout simplement aucun, ni dans leur parenté, ni parmi leurs connaissances. Aussi je me souviens, comme d'un événement capital, de l'effet que fit sur moi la première famille juive que je regardai vivre, dans une villa voisine de la nôtre, au bord de la mer. Une petite bonne du pays qui nous servait m'avait instruite de la différence de religion entre nos voisins et nous. Il y avait dans la maison d'à côté un patriarche authentique, un vieux tout blanc, qui avait l'air très doux; il s'appelait Monsieur Jacob. De la fenêtre de notre chambre d'études, je pouvais le voir lisant son journal sous un pommier, tous les matins, et aussi le dimanche, à l'heure de la messe. Je m'attristais sur son destin. Il ne connaissait pas la suite de l'*Histoire Sainte*. Quand je le voyais seul dans son jardin, je souhaitais y entrer par magie, sans que sonnât la sonnette des visiteurs, à la grille d'entrée. Je traversais la pelouse sur la pointe

des pieds, pour le surprendre, et tout lui dire de ce qu'il ignorait. Je ne doutais pas qu'ainsi il se fût laissé convertir. Avec la bizarre manie qu'ont les enfants de donner des surnoms à ceux des personnages réels à qui ils font jouer des rôles dans leurs comédies et leurs tragédies intimes, j'appelais ce vieillard M. Charles Bonaparte, mon idée étant qu'il habiterait les limbes et qu'il allait mourir, comme le père de Napoléon, sans savoir ce qui allait advenir à sa descendance. Un vers de Hugo, sur le Songe de Booz, m'avait guidée dans le choix bizarre du surnom que je donnais en secret à mon patriarche. L'échelle gardée par les anges m'apparaissait appuyée au vieux pommier :

Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu.

J'ajoutais hardiment quelques vers de ce *Booz endormi* à l'incantation dont le vieux Monsieur Jacob était l'objet.

Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingts,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

Le patriarche était veuf et la maison voisine contenait un véritable pensionnat de filles et de petites-filles. Chacune jouait sa partie dans le drame que j'inventais, et devenait une martyre chrétienne avant la fin du dernier acte.

Le théâtre de mon enfance a fermé ses portes. Tous les acteurs sont morts ou sont partis. Mais, il me semble qu'il m'est resté quelque chose dans l'âme de ce qui s'y passait autrefois. L'idée qu'il suffirait de dire aux Juifs ce qui est arrivé, de leur raconter la fin de leur Histoire, pour qu'ils se convertissent, ne m'a pas tout à fait quittée. J'ai des amis très chers avec lesquels il me semble que, si j'en parlais, c'en serait fait; ils sortiraient des limbes. Seulement, voilà : jusqu'à présent, je n'ai jamais pu me décider à traverser la pelouse, de peur que la sonnette de la grille se mette à tinter.

Je ne connais qu'un seul homme qui fasse des conversions miraculeuses, comme j'imaginais, à douze ans, pouvoir en faire : c'est mon Oncle-Abbé. Un jour, il nous raconta, dans le courant de la conversation, qu'il recevait, chaque année, la visite d'un protestant, lequel passait la Manche tout

exprès pour venir se confesser à lui. Quelqu'un lui dit :

— Mais, monsieur l'Abbé, pourquoi n'en faites-vous pas un catholique?

— Oh! non, — répondit-il, de son air le plus naïf, — parce qu'alors je ne confesserais plus un protestant!

C'est ainsi que devait penser le maître des confesseurs; Jésus disait : « *Laissez venir à moi les petits enfants* ». Il ne disait pas : « Forcez-les à venir ». Et les grandes personnes encore moins. Vous me rendrez cette justice que je ne vous ai jamais obligé à la confession. Vous y êtes toujours venu de vous-même. Vous voulez savoir ce que valent, vues d'ici, la députation et votre politique. Il me semble toujours que vous faites *mea culpa* sur la poitrine d'autrui : c'est leur faute, c'est leur faute, c'est leur très grande faute! Vous voulez savoir aussi comment je concilie sur place le christianisme et mon catholicisme? A merveille. Je mène la guerre contre moi-même. Vous connaissez la loi qui régit toutes les entreprises militaires : le pape n'est pas autre chose que le commandement unique. J'adore l'intelligence de mon Église, l'ironie de mon Église. Elle a ceci de surhumain, qu'elle est toujours en avance sur les institutions des hommes et qu'elle réussit immanquablement où ils échouent. J'ai entendu, au plus profond de la guerre, en 1915, les Bénédictins de saint Anselme entonner le plain-chant. Cette grande marée musicale, ce ressac divin, étaient formés par des voix françaises, allemandes, belges, écossaises, italiennes, autrichiennes, qui chantaient à l'unisson, en latin. Derrière une grille légère, qui n'était même pas barbelée, ces hommes avaient la liberté de l'harmonie. Et c'étaient les frères des autres. Vous voulez savoir encore comment j'accepte les données toutes faites,la règle établie! En chimie, vous ne prétendez pas non plus refaire toutes les expériences; vous acceptez une quantité de formules toutes trouvées. Vous vous dites qu'elles sont vérifiables et cela vous suffit. Je me fais la même réponse. Dans le domaine du divin, moi non plus je n'aurais pas le temps, entre ma naissance et ma mort, de recommencer toute l'expérience humaine. C'est mon privilège de l'acquérir d'un seul coup, et ma confiance n'excède pas la vôtre. Vous vous êtes moqué souvent de l'apparente futilité des règles que j'observe; vous me demandez si je crois vrai-

ment que Dieu s'intéresse à ce que je mange, le vendredi. Pauvre Gentil! Je vous réponds qu'il n'y a pas de petites preuves d'amour; toutes sont grandes, et c'est un langage que vous comprenez.

« Un Chrétien n'est fait que pour aimer », a dit saint Paul, cité par Chateaubriand. Je vais vous confier un secret redoutable : Dieu, c'est de l'amour qui dure. S'il faut vous en convaincre, lisez avec moi un passage de ces Mémoires qui donnent « appétit de mourir », mieux que *le Phédon* et que *Timée* : « Il ne manque à l'amour que la durée, pour être à la fois l'Éden avant la chute et l'Hosanna sans fin. Faites que la beauté reste, que la jeunesse demeure, que le cœur ne se puisse lasser, et vous reproduirez le ciel. L'amour est si bien la félicité souveraine qu'il est poursuivi de la chimère d'être toujours. Il ne veut prononcer que des serments irrévocables. Au défaut de ses joies, il cherche à éterniser ses douleurs. Ange tombé, il parle encore le langage qu'il parlait au séjour incorruptible; son espérance est de ne cesser jamais. Dans sa double nature et dans sa double illusion ici-bas, il prétend se perpétuer par d'immortelles pensées et par des générations intarissables ».

Rapprochez cela des paroles de saint Jean : « Celui qui aime vient de Dieu, et connaît Dieu ». C'est votre rédemption que je voudrais vous montrer. Je vous ferai voir, au bord du Jourdain, précisément ce que j'y suis venue voir moi-même : des roseaux agités par le vent. Vous ne serez pas insensible à leur grâce. Une simple piste va de Jéricho, dans la direction du sud-est, jusqu'à la vallée du Baptême. Vous verrez à votre gauche, au sommet de ce qui est moins qu'une colline, à peine une ondulation de terrain, un beau tamaris. Il fleurit, et secoue ses cendres roses au lieu dit du camp de Galgala, où Josué fit placer les douze pierres, ôtées au lit du fleuve. Cette action rustique est imitée par les pâtres de mon pays qui marquent ainsi les lieux où ils dorment. N'oubliez pas que cette eau pâle qui fuit entre les herbes comme un serpent de sable est celle qui permet de ne plus mourir. Apprenez, de mes yeux, qu'à l'endroit du baptême son cours est rapide au point qu'on ne peut s'y baigner qu'avec la plus extrême prudence, à cause d'un fond toujours mouvant, et des tourbillons

qui en naissent. Toute cette hâte est pour finir dans la mer Morte. Au ve siècle, sainte Marie l'Égyptienne, la courtisane miraculeuse, vint expirer au bord du fleuve qui a emporté ses péchés. Je ne cherche pas à vous faire partager autre chose que mon ivresse du matin devant cette eau qui passe, traversée seulement par le cri d'un rollier, l'oiseau bleu de la solitude. Il y a un pont de fer sur le Jourdain; mais je ne l'ai pas même vu; un peu plus loin, il y a un couvent grec, mais je ne l'ai pas visité. Il y a trop de vie dans cette eau pour que je puisse regarder autre chose qu'elle; voyez son flot ensablé; il n'est pas au monde de force motrice comparable à la sienne. Sur ses bords se pressent les esprits de tous les temps qui ont voulu échapper au vieux Styx, au vieux Léthé, à tous les fleuves infernaux de l'implacable antiquité. Voilà le générateur d'énergie surnaturelle qui fait tourner tous les moulins à prières du monde. Pensez à vous-même : un jour, une heure, un matin, loin d'ici, à travers les bruits de la ville, dans les brumes de Paris, la petite cloche d'une église de quartier s'est mise à tinter faiblement et c'était pour votre baptême. Le coup qui l'ébranlait venait de loin, il venait de ce torrent d'Arabie. Car je n'oublie pas que vous fûtes baptisé, tout Gentil que vous êtes. Vous étiez alors si petit, que vous prétendez, maintenant, n'être plus le même. Je prétends, au contraire, que le mystère compte, que vous êtes un de ces grands immunisés du christianisme, dont l'âme a été rachetée sans le savoir. J'ai parfois regretté que la règle fût tombée en désuétude de baptiser les gens à l'âge où ils peuvent participer par l'entendement à la joie de cette immersion qui dispense de mourir. A ces Romains fatigués de la décadence, comme cette eau fraîche, coulant sur eux, devait paraître délicieuse! Imaginez le bonheur d'un Clovis, cette brute, quand il se sentit devenir tout à coup un homme nouveau, plein de pitié et de sentiments délicats. Mais vous, qui lisez Freud, voyez combien l'Église le devance en jourdanisant les nouveau-nés, sans plus attendre que la raison leur vienne. On ne saurait commencer trop tôt à chasser les démons.

Le soleil matinal, passant à travers l'échancrure d'un nuage, m'a montré les cieux ouverts au-dessus du Jourdain. Le vent

soufflait sur les eaux de rémission, sur les saules et les buissons épineux de la rive. J'étais seule, et n'osais tourner la tête. L'air est souvent, dans ce pays, comme une présence. De pierre en pierre, à la façon des bergers de chez nous, j'ai avancé de quelques pas dans le courant. J'ai creusé ma main en forme de coquille, et plaçant la gauche sur la droite, j'ai recueilli un peu d'eau, pour m'en inonder le front. Un souffle l'a séché tandis que je remontais vers le sentier battu. Le sentiment d'être accompagnée ne me quitte pas ici, dès l'instantoù je suis seule. J'avais envie d'adresser la parole à ce souffle, de lui dire, aussi directement et tendrement que le roi Richard, parlant, comme par-dessus son épaule, à quelqu'un de plus grand que lui : « Beau Sire Dieu, je te prie que tu ne souffres... » Vous avez raison d'appeler cela une amitié. Le sens de la familiarité divine, qui a si fort inspiré le Moyen Age et l'Italie renaissante, (Vierge au chardonneret, Vierge à la pomme, Vierge à la chaise), a été perdu, je le crois, par l'éducation donnée aux enfants depuis le XVIIe siècle; elle les force et les guinde dans la céleste présence, et par un faux respect, tue, d'ennui, leur amour. Comment ai-je échappé vivante dans ma foi, à certains exemples, à certains sermons, à certaines habitudes cérémonieuses? Je vous le demande. Maintenant, il faut courir avec moi le long des plages inhumaines de la mer Morte pour y ramasser une poignée de ce sel qui ne s'affadit pas. Tous les poètes, voyageurs de Terre Sainte, se sont laissé tenter par l'analyse chimique de ces eaux fatales. Jusqu'à Chateaubriand, qui parle, dans l'*Itinéraire*, de sodium, de magnésium, de potassium, de calcium, de bromures et de chlorures, ce qui est un parler de cuistre, comme eût dit madame du Châtelet. Je pense à cette salure dont l'âcreté agissait avec tant de puissance sur l'esprit d'un petit Parisien de la classe de 1900, Marcel Proust, qui fit remonter de l'abîme, pour les soumettre à son analyse, les deux villes maudites de Sodome et Gomorrhe.

Sachez que les Monts de Moab sont la grande parure de la mer Asphaltique. Ils semblent suspendus au ciel comme des draperies, imitant les vagues de la mer, avec une grâce toute féminine. Le jour leur donne sa couleur, et la nuit la leur garde; ils sont bleus comme certains papillons qui vivent sur les fleurs de lin. L'eau pesante qu'ils encerclent s'évapore et

ne s'écoule jamais. Le soleil boit, sans pouvoir l'épuiser, à cette coupe empoisonnée. Un bateau à vapeur fait un service presque régulier entre l'embouchure du Jourdain et la région de Kérak, portant aux Bédouins les fruits de la Terre Promise, et recevant, en échange, le blé des plateaux de Moab. Le batelier se donne le titre de Capitaine de la mer Morte. Je suis montée à son bord, curieuse de naviguer sur des flots si denses qu'ils refusent d'engloutir ceux qui s'y jettent. J'abordai ainsi à la rive où le château de Renaud de Châtillon tient tête au désert. Vous serez ému quand je vous montrerai l'immensité des ruines françaises. Comprenez bien qu'en Terre Sainte, cette terre natale universelle, vous vous sentirez chez vous; Kérak est un lieu d'origine dans le genre du vôtre, dominé par un château fou d'orgueil qui harangue la solitude.

A « Petra Deserti » j'ai fait oraison pour vous, qui prétendez être païen, et j'ai ri. J'ai demandé la conversion de la France voltairienne, mais pas très sérieusement. Je respecte, comme vous le savez, toutes les incroyances. Mais comment pourrais-je me persuader de la vôtre, quand je vous compare aux autres nations. Vous rendez-vous un compte exact de votre position privilégiée, en regard du ciel? La mystique est chose très française. C'est proprement en cela que vous êtes les plus forts, que vous triomphez, sans vous en douter, apparemment, sur le reste de l'Europe. La France produit des saintes au XIXe et au XXe siècle, alors que les pays, ses voisins, sont bien incapables d'en faire autant. Et Rome est là, pour enregistrer le fait. Quelle fécondité chez sa fille aînée! Lourdes, et puis, Lisieux... J'ai rencontré pendant mon voyage de Suez un journaliste, votre compatriote. Il était laïc et Normand; il revenait de Palestine; nous avons causé. Un épicurien, esclave de sa raison, et qui se croit affranchi. Mais il m'avoua, je ne sais comment, après une demi-heure à peine de plaisanteries faciles sur les bons pères, les bonnes sœurs, et les Anglais, qu'il était de Lisieux, qu'il y avait passé son enfance, que sa famille était intimement liée avec celle de la petite Bienheureuse, qu'il avait joué autrefois au volant avec la nouvelle sainte Thérèse, et qu'elle était un peu sa parente. Je vis bien qu'il s'en flattait. Vous avez tous, en France,

quelque part, en province, une petite cousine, qui ressemble à Jeanne, à Bernadette, ou à Thérèse. Allez! vous êtes de drôles de Gentils!

Il me faut maintenant vous avouer que ce Renaud de Châtillon, par sa « guerroyance », amena la fin du royaume latin; mais je veux vous sortir de sa châtellenie pour que vous visitiez, un peu plus loin, la Massada de Titus, une citadelle romaine que j'ai hantée par un beau temps. J'ai trouvé là un petit lézard aplati sur un de ces antiques boulets de pierre que les balistes du général Bassus ont lancés contre ce fort romain. La citadelle est partie; les boulets sont restés. Mon lézard, vaincu par les premiers rayons de midi, avait l'air d'une chose privée de sentiment. Mais, en y regardant d'un peu plus près, je vis qu'il faisait le mort à force de bien vivre. Par instants, il entr'ouvrait sa paupière d'argent sur son œil d'or, où l'extase le disputait à la malice; il jouait son rôle dans la création. Nous n'excluons pas du tout ce lézard de la rédemption universelle; je le mettrais volontiers au bas de la page du Jugement Dernier, comme une signature vivante. Après Massada, j'ai fait une course de quelques heures pour entendre un nom qui m'est doux : Enggaddi. Sentez-vous l'odeur de la vigne fleurissante? Mais il n'y a pas de vigne. Je le sais bien! Néanmoins la hauteur existe, le coteau et les pierres, qui font le bon vin. Il n'y a pas de source. Mais elle est dans le nom. Enggaddi signifie : « Source du Chevreau ». C'est ici que David a fui la haine de Saül, cette haine de qui aime trop. En ce temps-là, c'était la cité dévolue à la tribu de Juda, une ville agréable, avec son baume et ses palmiers. Je vous dis qu'il n'en reste rien. Rien qu'un nom, qui parfume et qui enivre. Beaucoup plus loin, mais toujours en vue de la mer Morte, j'ai visité l'église dédiée au Théociste, le Dieu Constructeur. L'idée est grecque, après avoir été égyptienne.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, si ce n'est un aéroplane. Encore, a-t-il été prédit par Ezéchiel. Les prophètes furent des inventeurs de câbles, par où le grand courant devait passer. Il y a les bonnes et les mauvaises prises, ceux qui interceptent le courant, et ceux qui se font électrocuter. Je suis rentrée à Jérusalem en passant par le couvent de Saint-Sabas, dans la

vallée du Cédron, en face de la Laure des anachorètes, où mourut saint Jean le Silenciaire. Les moines grecs de ce couvent sont des charmeurs d'oiseaux. Ils ont apprivoisé des légions de colombes bleutées, ce qui n'est que trop facile, mais ils vivent aussi en société avec des merles, ce qui est vraiment miraculeux. L'oiseau noir du printemps, le joueur de fifre du bois, botté de jaune, qui court dans la rosée, ne permet pas qu'on l'approche, dans nos pays sans ermites. C'est un sorcier. Il détient un secret qu'il annonce toujours et ne dit jamais. Il transforme en solitude tous les lieux qu'il hante, même les plus habités. Il vit chez les hommes et ne peut les souffrir. Dès le mois de mars, il prélude dans les jardins intérieurs de Paris. Il visite jusqu'aux plus étroits, ceux qui ne possèdent que quelques mètres de gazon, un buisson creux, et l'arbre acheté chez le décorateur de théâtre. Ses trois notes retentissent dans les parcs publics, à l'aube, à midi, au crépuscule. On l'entend aux Tuileries, on l'entend au Luxembourg, mais quand le dompteur de moineaux l'appelle, il ne vient pas. Il fuit entre les branches basses, évitant les bras des statues, hôte sauvage de la ville, qui rend à cette vallée de la Seine, soudain redevenue solitaire, son charme primitif de bois marécageux. Enfant, j'ai voulu gagner la confiance d'un certain merle; il habitait en cénobite notre jardin. Son appel persistant, doux et triste, me semblait une invitation perpétuelle à l'amitié. Je voulais y répondre et ne savais comment. Cet anachorète avait le don des métamorphoses. Je l'apercevais quelquefois sous l'apparence d'un rat furtif, traversant une allée. Une servante de la campagne, qui avait compris mon immense crédulité, me persuada facilement qu'il suffirait de poser un grain de sel sur la queue de ce merle pour l'apprivoiser. Si j'y réussissais, c'était chose conclue : il entrerait dans la maison, mangerait de ma main et deviendrait mon ami. Cela s'était déjà vu dans son pays; c'était même arrivé plusieurs fois. Une tentative faite à l'office pour me procurer du sel, et mon espoir confié à un autre domestique, m'apprirent qu'on s'était moqué de moi. J'en éprouvai une peine singulière, que je cachai avec soin à la personne qui me l'avait infligée. Je ne me plaignis qu'à mon père, ajoutant à ma plainte ce mot d'enfant qu'il m'a

souvent répété depuis : « A moi, il faut me dire la vérité, parce que je crois tout. » J'ai dû venir jusqu'à Saint-Sabas, en Judée, sur les confins de la mer Morte, pour me convaincre, après bien des années, qu'il eût mieux valu ne pas me décourager, et qu'il existe un moyen véritable d'humaniser les merles ou de merliser les humains. Ces moines grecs connaissent le secret, mais ne me l'ont pas révélé. L'important, c'est qu'il existe.

De la porte du monastère de Saint-Sabas, un sentier escalade les crêtes, en spectacle à la mer Morte. Je vous le ferai prendre, pour vous conduire au couvent de saint Théodose, le plus riche qui soit en ossements. Dans sa crypte enténébrée s'entassent les débris d'une quantité incroyable de martyrs. Les Russes ont tiré de ce monastère plusieurs corps de cénobites pour en exploiter les vertus, entre autres celui de Saint Jean Damascène, qu'ils ont transporté à Moscou. Quand on pense à la longueur du parcours de la vallée du Cédron, à celle de la Moskowa, aux obstacles, à la lenteur nécessaire du cortège, on est émerveillé de l'amour que peut inspirer cette chose qui n'a de nom dans aucune langue. L'attachement au corps me paraît un des caractères constants de la religion des Russes. On voit ce qu'ils ont fait du cadavre de Lénine d'une part, d'autre part de celui de sa victime, la Grande-Duchesse Serge, en religion sœur Marie, déjà belle comme une image, fusillée contre un mur, à Moscou, en 1918, et dont le corps a parcouru toute la Sibérie, toute la Chine, s'est arrêté à Pékin, et de là est venu à petites journées, porté par des inconnus qui l'aimaient, jusqu'à Jérusalem, où il repose aujourd'hui, en vénération. Je crois que les Russes sont des nécrobies; et ils ne sont pas les seuls. Cela donne à penser que le corps humain, réduit à néant, dégage une grande force de vie. On le voit aussi à l'Arc de Triomphe, berceau de votre nouvelle religion, qui a tout emprunté à l'ancienne, la flamme, la relique, et le souvenir. Je n'ai jamais passé à l'Étoile un jour de visite officielle, sans penser à la parole de l'Évangéliste : « *Là où est le corps, là aussi s'assembleront les aigles* ». De la vallée du Cédron, je vous ferai venir à Jérusalem par Hébron, qui est aussi une nécropole, la plus ancienne de toutes. Là, sont ensevelis dans la caverne de Macpela, Jacob, Sara,

Rébecca, Lia, toutes nos vieilles connaissances de l'Histoire Sainte, et Abraham lui-même, qu'on appelle sur place l'Ami tout court, « El Kalil », pour cette raison sublime qu'il était l'ami de Dieu. Hébron est une ville de l'Ancien Testament. Abner y fut assassiné par les ordres de Joab. Le crépuscule tombait quand j'y passai; une voix pointue de petite fille qui suit les cours récitait au vent du soir :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Unité de passé pour tous les humains civilisés; voilà ce que donne la Palestine. Je vous accorde qu'on s'y est beaucoup tué. Vous me dites que c'est un pays de morts violentes. Il n'est que de lire le guide pour s'apercevoir à chaque étape qu'entre les décollés, comme saint Jean-Baptiste, les lapidés, les brûlés, les écorchés vifs et les fendus en deux, il ne reste que peu de place pour la mort naturelle. Mais je ne la crois guère plus jolie. Ne m'accorderez-vous pas que le martyre est une loi générale, encore bien plus humaine que divine, en voyant l'empressement que mettent à le subir tant d'hommes d'aujourd'hui, qui veulent gagner le ciel avec leurs machines. Le nombre des martyrs dépasserait bientôt celui des palmes, s'il n'en naissait de jeunes, chaque année, au cœur des vieux palmiers.

J'ai ramassé pour vous un caillou blanc sur le Mont Thabor. Avoir la même souvenance, c'est être du même pays. Le nom de cette montagne, qui est aussi celui d'une courageuse petite rue de Paris, toute noire et commerçante, crée un lieu de ralliement pour vous et pour moi, comme tel vers de Racine ou de Corneille. Il faut aller à Dieu personnellement. C'est une grande chance pour moi que d'y être allée dès l'aurore et d'avoir fondé sur la mémoire mon christianisme, cette religion étant, à la lettre, et très rigoureusement, celle du souvenir. Car enfin, les évangélistes se souviennent, les apôtres se souviennent, et la messe n'est qu'un mémento. Toute la chrétienté n'a qu'à se bien souvenir de ce qui s'est fait ici. Souvenez-vous, Marie... Et comment oublierais-je? Sur la Montagne du Thabor a eu lieu ce qu'on nomme dans mon pays : « le Changement de Visage », un miracle auquel j'ai cru de très bonne heure. Je vous dirai comment le mystère de la Transfigu-

ration me fut révélé par un petit chien. C'est une aventure divine dont vous ne pouvez douter : elle m'est arrivée, et je vous la raconte. L'enfant de sept ans que j'étais alors s'en revenait, sous la conduite d'une gouvernante *ad interim*, miss Grey, d'une promenade sans joie dans les rues d'une grande ville. On était à la fin de l'hiver, et il avait plu. Un petit chien nous suivait à distance respectueuse. Il avait tout d'un chien sans maître, le derrière peureux et le regard trop tendre; il était crotté jusqu'aux yeux. On eût dit un paillasson sur lequel les gens au passage s'étaient tous essuyé les pieds. Vous l'avouerai-je? Sa malpropreté m'attira. Je n'éprouvais pas alors pour la misère et la saleté cette répugnance naturelle qu'on devait attendre de moi. Bien plus, mes goûts m'y portaient plutôt. Ce toutou sale, ce pis-crotté, m'inspira une grande amitié et sans doute le lui laissai-je voir, car il supporta sans se décourager les quelques rebuffades, suivies de coups de parapluie purement démonstratifs, que miss Grey lui adressa par convenance, pour l'éloigner de nous, dans le cas où il n'eût pas été un chien perdu, mais simplement un chien sans principes. Il s'obstina si bien dans sa confiance, et moi dans la mienne, que ma terrible gouvernante se laissa fléchir, de sorte qu'étant sorties deux pour la promenade, nous rentrâmes trois, et par l'escalier de service. Peu après, miss Grey disparut dans le cabinet de toilette, en emmenant le pis-crotté.

Ce n'était pas chose facile que de m'étonner quand j'avais sept ans; je ne doutais de rien. Je croyais que Peau d'Ane, de gardienne de dindons qu'elle était, pouvait se transformer en princesse de la lune, en reine du soleil; je connaissais l'aventure de ce prince qui, ayant chargé sur son dos, pour passer le gué, une vieille affreuse, s'aperçut, au milieu de la rivière, en la voyant lui rire dans l'eau, qu'il portait une jeune princesse. Pourtant, j'allais n'en pas croire mes yeux quand miss Grey m'appela dans le cabinet de toilette. Je vis d'abord un tub plein d'eau couleur de pain d'épices, des serviettes, du savon noir, la vieille éponge, et ma gouvernante, une brosse à la main, en adoration. Mon ami le pis-crotté avait disparu. A sa place, il y avait un enfant de lumière, un buisson de soie blanche, éblouissant, et qui frisait. Je m'approchai, je me mis à genoux, puis, à quatre pattes. L'étranger remua

la queue et me lécha le visage : je ne le reconnaissais pas, mais il m'avait reconnue.

Chaque dimanche soir, après dîner, miss Grey avait coutume de lire à haute voix un passage du Nouveau Testament :

« *Ses vêtements devinrent resplendissants et blancs comme la neige, tels que nul foulon sur la terre ne pourrait en faire d'aussi blancs...* »

J'avais compris la Transfiguration. Le retour sur soi-même, le retour à l'enfance, recommandés par le Sauveur à ceux qui veulent entrer comme chez eux dans son royaume, m'ont permis de reconnaître, au sommet du Thabor, non pas les ruines qui s'y trouvent, mais les trois tentes, Moïse, Elie et la grande lumière blanche, guidée que j'étais par un chien perdu.

PRINCESSE BIBESCO

LES ARMÉES ALLIÉES DE L'EST

A une époque où le grave problème de la sécurité prime toutes les discussions internationales comme point de départ pour les possibilités éventuelles de limitation, ou même de réduction des armements des grandes puissances militaires, il paraît très intéressant de se rendre compte de ce que représentent les forces de résistance, disons mieux, les forces de défense de certains pays qui sont intimement liés, non seulement par des sentiments séculaires, mais par des relations politiques concrètes, avec la France.

Dans une série d'articles de presse et d'études dans les revues politiques spéciales, parus dans la seconde moitié de l'année écoulée, la question de la défense nationale française a été traitée d'une manière très détaillée. Dans les pages suivantes nous nous proposons de grouper une série d'informations générales sur l'armée et les possibilités de défense de la Pologne, en y ajoutant quelques notions sur les armées des autres pays formant, au centre de l'Europe, un bloc de défenseurs de l'ordre établi par les traités et sanctionnant la victoire de la justice et de la raison sur la force brutale et de la liberté sur la tyrannie.

De tous les États alliés de la France du Centre-Est de l'Europe, la Pologne est le plus vaste et le plus puissant. Tâchons donc de nous rendre compte de ce que représente la force militaire de la Pologne, de ce que cette République alliée pourrait donner pour sa propre défense, et quelle

importance elle pourrait avoir comme alliée au cas où la France elle-même se verrait attaquée.

Bien entendu, une réponse complète à ces questions ne peut être donnée dans le cadre d'un simple article d'information, pourtant, dans la mesure du possible, nous tâcherons d'exposer d'une manière succincte un certain nombre de données concernant les forces armées de la Pologne.

***

Les possessions de l'ancienne Pologne, d'avant les partages, s'étendaient de la mer Baltique à la mer Noire, occupant une situation intermédiaire entre les pays accidentés et de configuration variée de l'Europe Occidentale et les plaines immenses de la Russie, se confondant avec les régions plus ou moins désertiques de l'Asie. C'est pourquoi la Pologne a été si souvent exposée à deux pressions conjuguées : l'une venant de l'Est — la poussée barbare contre laquelle la Pologne fut toujours un rempart de la civilisation, — l'autre, la poussée germanique s'exerçant vers l'Est et tendant à établir sa suprématie sur l'Orient européen. La Pologne dut donc de tout temps être un État puissant. Dès que ses forces faiblissaient, elle risquait de se voir subjuguée par ses voisins. Elle dut donc avoir une armée importante et brave, surtout si l'on considère que ses frontières occidentale et orientale n'étaient couvertes que par l'intrépidité et le courage de ses défenseurs, la nature ne l'ayant dotée, ni à l'Ouest, ni à l'Est, d'un obstacle naturel pouvant arrêter les invasions. Les Polonais furent donc dès l'aube de leur histoire une nation de soldats. C'est ce qui provoqua cette pullulation de petite noblesse, plus nombreuse que dans tous les autres pays d'Europe, dont la seule occupation au cours de longs siècles (jusqu'au début du XVIIIe), fut le métier des armes, et la seule raison d'être, la défense de la Patrie.

A certaines époques la Pologne aurait pu devenir une puissance maritime assez importante. A partir du XVe jusqu'au XVIIe siècle, les pavillons polonais et dantzikois, qui n'en faisaient qu'un, apparurent à maintes reprises victorieux

sur les eaux de la Baltique. Pourtant, c'est surtout vers le développement de l'armée de terre que tendirent les plus grands efforts des Rois et des Gouvernements de la République, et dans ce domaine, c'est la cavalerie qui atteignit la plus haute perfection. C'était d'ailleurs naturel, vu la configuration du pays et les méthodes de lutte des voisins de la Pologne, surtout des voisins orientaux.

Exposer l'histoire de l'armée polonaise, ce serait refaire en grande partie toute l'histoire de la Pologne; ses forces militaires dans le passé se développèrent, grandirent et déclinèrent parallèllement au cours de la vie politique du pays.

Nous ne nous arrêterons donc pas à décrire les gloires et les fastes militaires de l'ancienne République et des luttes pour l'indépendance. Le récit le plus succinct des innombrables campagnes où s'illustrèrent les armées polonaises ne pouvant trouver place dans le cadre de cette étude, nous la commencerons tout de suite par un bref aperçu des événements qui présidèrent à la formation de l'armée polonaise de nos jours.

En 1863, quand la dernière insurrection polonaise eut été définitivement écrasée par les armées du Tsar, la nation polonaise fut complètement désarmée. A partir de cette date jusqu'en 1914, il n'y eut aucune armée polonaise; l'organisation de ses formations militaires futures dut passer dans le domaine de la conspiration.

Quand en 1905, après la défaite subie en Mandchourie, l'Empire russe se vit ébranlé dans ses bases, un grand patriote, Joseph Pilsudski, entreprit la lutte à nouveau. Traqué par les Russes, il se retira en Galicie, où l'Empire des Habsbourg laissait quelques libertés aux Polonais, et là, avec l'aide de Casimir Sosnkowski, il organisa à partir de 1908 « l'Union de la lutte active » et les détachements « de Tireurs », dont le but était de préparer la jeunesse polonaise au service militaire. Cette activité se déploya fort heureusement, et les organisations susmentionnées pénétrèrent d'une manière secrète dans toutes les parties de la Pologne. Le jour de la déclaration de la guerre austro-hongroise, le futur maréchal Pilsudski, à la tête de ses détachements « de Tireurs », passa

la frontière russe pour lever la bannière de l'insurrection. Un soulèvement général ne put être immédiatement organisé; par contre les formations polonaises se multiplièrent. La première, la deuxième et enfin la troisième brigade des légions luttèrent contre la Russie, en s'illustrant par leur bravoure et leur intrépidité à toute épreuve. Leurs forces atteignirent 30 000 hommes. L'Allemagne voyait d'un mauvais œil le développement des détachements polonais. Cependant, la guerre ayant pris une tournure de plus en plus difficile, l'État-Major allemand regardait avec convoitise les 1 400 000 hommes mobilisables restés en Pologne russe. C'est pourquoi les forces d'occupation tolérèrent pendant un certain temps les formations des légions, en espérant gagner à leur cause un important réservoir humain. Le 5 novembre 1916 les Empires centraux proclamaient l'indépendance de la Pologne. Mais la nation ne se laissa pas prendre aux apparences. Les volontaires ne se présentèrent pas aux bureaux de recrutement et toute la propagande d'embauchage finit par un fiasco. En même temps, le brigadier Pilsudski et ses légionnaires ayant refusé de prêter serment à la fraternité d'armes avec les Allemands, ces détachements furent dissous et les soldats internés. Quant au brigadier Pilsudski, qui s'était entièrement consacré à la création d'une nouvelle organisation militaire polonaise secrète, connue sous la dénomination de P. O. W. (Polska Organizacja Wojskowa), il fut emprisonné à Magdebourg (automne 1917). Une partie des détachements polonais qui n'avaient pas été liquidés jusqu'alors passèrent, sous le commandement du général Haller, le 15 février 1918, en signe de protestation contre le traité de Brest-Litovsk, le front russe, où d'autres formations polonaises étaient en train de s'organiser.

Les tendances visant à la création d'unités militaires polonaises non seulement se manifestèrent dans la création des légions du maréchal Pilsudski, mais se propagèrent aussi parmi les Polonais ayant été forcés de servir dans l'armée russe. Dès le début des hostilités, en 1914, une légion polonaise auprès de l'armée russe fut créée sous le nom de « Légion de Pulawy ». Au même moment s'organisait le premier détachement de volontaires polonais en France, appelé ensuite le « bataillon de Bayonne ». Après la Révolution russe, tous

les éléments polonais qui se trouvaient dans les rangs de l'armée s'unirent en des formations militaires nationales. C'est de cette manière que fut créé le 1er corps d'armée polonais du front russe, commandé par le général Dowbor-Musnicki (12 régiments d'infanterie, 4 régiments de lanciers et 3 brigades d'artillerie avec tous les services techniques nécessaires). Ce corps d'armée se fortifia dans le camp retranché de Bobruysk et lutta avec succès contre les bolcheviks. Au mois de mai 1918, trompé par les assurances du commandement allemand qui promettait de le mettre à la disposition du Gouvernement Provisoire polonais à Varsovie (Conseil de Régence), ce corps fut désarmé et dissous.

Un second corps d'armée sur le front russe se formait en Ukraine. C'est avec ce corps d'armée que le général Haller fit sa jonction, après avoir traversé les lignes autrichiennes, avec sa brigade. Après la bataille de Kaniow (contre les Allemands, alors maîtres de l'Ukraine), les détachements qui formaient ce corps durent se séparer et la plupart, en passant par le Murman, se rendirent en France. En même temps, le général Zeligowski avait formé dans le Kouban la 4e division polonaise, composée d'éléments ayant appartenu aux différents corps susmentionnés. Le général Zeligowski sut se maintenir jusqu'à 1919 et, les armes à la main, il se fraya un passage pour amener sa division intacte en Pologne. La 5e division se forma en Sibérie. Après la défaite de Koltchak, cette division dut se retirer sur Vladiwostock et là, en 1920, elle fut embarquée et rentra en Pologne.

En France, au mois de mai 1917, on avait autorisé la création d'une armée nationale polonaise, formée d'éléments polonais venus des différents pays du monde, même de l'Amérique, pour s'enrôler dans l'armée française. Au printemps 1918, le général Haller arrive en France avec les débris du second corps d'armée polonais du front russe et prend le commandement de l'armée polonaise en France, qui bientôt forma 4 divisions complètes, organisées et équipées, et qui, après la signature de l'armistice, devait rentrer en Pologne et prendre part aux luttes sur le front oriental et contre les bolcheviks.

Sans compter ceux qui ont porté, dans les différentes for-

mations militaires sus-mentionnées, l'uniforme polonais, des masses énormes de Polonais ont combattu dans les différentes armées belligérantes. La Russie en avait mobilisé 1 195 765, l'Autriche 1 401 507, l'Allemagne 779 508. En tout plus de 3 millions d'habitants de la Pologne actuelle ont combattu pendant la guerre. De ce nombre il y eut 400 000 tués et 1 million environ de blessés.

Le 31 octobre 1918 le P. O. W. avait commencé le désarmement des formations autrichiennes en Pologne. Cette opération fut menée à bien en quelques jours et les formations du P. O. W. se transformèrent en détachements réguliers, qui, quelques jours plus tard, prirent une part active à la liquidation définitive de l'occupation allemande sur le territoire du royaume de Pologne. Le 10 novembre 1918 le brigadier Pilsudski rentre à Varvovie et prend le commandement des forces armées. Nous n'insisterons ni sur les luttes que la Pologne dut mener pour libérer son territoire, aussi bien contre les Allemands en Posnanie et en Haute-Silésie, qu'en Galicie et dans les parties orientales du pays. Ce sont des événements tellement récents, tellement connus, qu'il est superflu de s'y arrêter. D'autre part, l'histoire des luttes pour la libération de la Pologne est tellement riche en faits importants qu'il serait impossible d'aborder ce sujet dans les cadres restreints de cet article. Nous nous arrêterons seulement un moment pour dire que, triomphant de difficultés qui paraissaient presque insurmontables, la Pologne attaquée de cinq côtés à la fois avait, au mois de février 1919, déjà 70 bataillons, 49 escadrons, 39 batteries, 30 avions et 258 000 hommes, tous volontaires, sous les drapeaux. Ce n'est que petit à petit que l'on put introduire une organisation complète réglant le recrutement, et en général le service militaire obligatoire. Le premier recrutement eut lieu en janvier 1919, et c'est le 7 mars 1919 que le premier Sejm adopta la première loi à cet effet, appelant sous les drapeaux six classes : de 1896 à 1901. Après l'arrivée de l'armée Haller en Pologne et une nouvelle réorganisation vers la fin de l'année 1919, l'armée polonaise comptait déjà 241 bataillons, 99 escadrons, 189 batteries et 88 avions, avec un effectif de 590 000 hommes. C'est avec ces effectifs que le maréchal

Pilsudski entra en campagne pour préserver la Pologne de l'invasion bolchevique. Après six mois de luttes cette campagne amena la victoire retentissante de l'armée polonaise qui préserva la Pologne du joug de la tyrannie et du despotisme soviétiques. Pendant toute la durée de cette campagne l'armée se développait constamment et augmentait le nombre de ses effectifs, particulièrement grâce à une affluence extraordinaire de volontaires répartis dans tous les corps de l'armée et formant aussi une unité spéciale, un corps de volontaires commandé par le général Haller. Vers la fin des hostilités on comptait 990 000 hommes en campagne. Au total, on peut avancer qu'au cours de la guerre de 1920, 1 400 000 hommes ont été appelés sous les drapeaux. Il y eut 47 615 tués et 113 510 blessés.

La campagne de 1920 avait fourni une preuve éclatante du courage, de l'endurance et des vertus militaires qui distinguent le soldat polonais. Aux prises avec un ennemi au moins trois fois supérieur en nombre, l'armée polonaise dut à son chef, à son haut commandement et au courage du soldat de traverser une dure période de revers, qui, grâce à la formidable contre-attaque sur la Vistule, se termina par une victoire éclatante.

Ce n'est qu'en 1921 que l'on put tranquillement reprendre l'organisation du temps de paix des forces militaires de la République. La Pologne reçut une aide efficace dans ce domaine de la part de la France. Aussi bien en 1919 qu'en 1920 la France envoya en Pologne des missions militaires dirigées par d'éminents chefs, comme le général Henrys, et composées d'officiers de tous grades, qui collaborèrent à la réorganisation de l'armée et apportèrent leurs connaissances techniques et l'expérience acquise au cours de la guerre mondiale à l'instruction de l'armée polonaise.

La mission du général Weygand, en 1920, eut un retentissement et une signification particulièrement importants et symbolisa l'union de la France et de la Pologne au moment du danger. Après la guerre, la mission militaire française s'adonna avec ferveur aux travaux d'organisation de l'armée du temps de paix. Voici les bases de l'organisation actuelle de l'armée polonaise.

Le service militaire est obligatoire pour tout citoyen à partir de vingt et un ans. Le service actif est de deux ans; on reste dans la réserve jusqu'à quarante ans pour les hommes de troupe et cinquante ans pour les officiers, et enfin, dans la territoriale jusqu'à cinquante ans pour les hommes de troupe et soixante ans pour les officiers. Dans la marine de guerre le service actif a une durée de deux ans et trois mois. En outre, de dix-sept à cinquante ans, la population des deux sexes est tenue à des services qui peuvent lui être demandés en vue de la défense nationale. Le contingent annuel, ainsi que le chiffre général des effectifs devant se trouver sous les drapeaux, sont fixés tous les ans par voie législative. Le Président de la République est le chef suprême des forces armées, mais il ne peut commander l'armée en temps de guerre. En temps de paix il exerce son commandement par l'intermédiaire du ministre des Affaires militaires. Il est Président du Comité de la Défense de l'État, composé du Président du Conseil, des ministres des Affaires militaires, des Affaires étrangères, des Finances, de l'Intérieur, ainsi que de l'inspecteur général des forces armées. En temps de paix, c'est le ministre des Affaires militaires qui dirige effectivement toute l'administration militaire et qui assume le commandement de l'armée. Ce ministre est responsable devant le Parlement. Deux vice-ministres lui sont adjoints.

L'inspecteur général des forces armées est le chef désigné pour commander en qualité de généralissime l'armée en temps de guerre. L'inspecteur général des forces armées a sous son contrôle la préparation et l'instruction de l'armée, et il exerce son autorité avec l'assistance : 1° de l'inspectorat général des forces armées, 2° de l'État-Major général.

L'inspectorat général s'occupe de tout ce qui concerne le contrôle et l'inspection de la préparation militaire, et il collabore avec le Comité de la Défense de l'État.

L'État-Major général est l'organe qui, sous la direction de l'inspecteur général des forces armées, prépare les plans de mobilisation, de concentration, de transport et d'approvisionnement, et en général tous plans et projets en prévision d'une campagne.

Tout le territoire de l'État est réparti en 10 arrondisse-

ments de corps d'armée ayant à leur tête un commandant, qui, sous l'autorité du ministre des Affaires militaires, veille à tout ce qui touche l'administration militaire.

En temps de paix l'armée formée de 30 divisions d'infanterie, de 2 divisions de cavalerie et de 9 brigades indépendantes de cavalerie.

La division d'infanterie en temps de paix est composée de 3 régiments d'infanterie et d'un régiment d'artillerie; des bataillons de chasseurs sont adjoints à certaines divisions. En temps de guerre chaque division se voit adjoindre des formations de cavalerie, de sapeurs, des détachements de liaison et des détachements auxiliaires. La division de cavalerie est composée, en temps de paix, de 3 brigades, de 2 groupes d'artillerie à cheval, d'un escadron de pionniers et d'un escadron d'autos blindés.

Une brigade indépendante de cavalerie en temps de paix est composée de 2, 3 ou même 4 régiments de cavalerie, d'un groupe d'artillerie à cheval, d'un escadron de pionniers et d'un escadron d'autos blindés.

Toute l'infanterie est répartie entre 86 régiments d'infanterie, 6 régiments de chasseurs « podhalanski » (troupes de montagne), un bataillon de manœuvre, 2 bataillons de chasseurs et un régiment de chars d'assaut.

La cavalerie se compose de 3 régiments de chevau-légers, de 27 régiments de lanciers et de 10 régiments de chasseurs à cheval.

Les régiments, aussi bien d'infanterie que de cavalerie, sont tous pourvus de différents détachements techniques et de détachements de mitrailleuses.

L'artillerie est composée de : 30 régiments d'artillerie de campagne, un régiment d'artillerie de montagne, un régiment d'artillerie de manœuvre, un régiment d'artillerie à grande puissance, 10 régiments d'artillerie lourde, 14 groupes d'artillerie à cheval, une compagnie d'artillerie à pied, un régiment d'artillerie de défense contre avions, 8 groupes indépendants d'artillerie de défense aérienne, un groupe de repérage et un groupe de trains blindés.

Le régiment d'artillerie se compose de 3 groupes de 2 ou 3 batteries chacun. Toutes les formations de l'artillerie

sont réparties dans les dix groupements affectés à chacun des commandements de corps d'armée.

L'aéronautique est représentée par 6 régiments d'aéronautique et 2 bataillons de ballons. Le régiment se compose de 3 groupes à 2 ou 3 escadres ayant chacune 8 à 10 avions.

Les troupes du génie se composent de : 8 bataillons de sapeurs, un bataillon de pontonniers, un bataillon d'électrotechniciens, un bataillon de tracteurs, 2 bataillons de ponts de chemins de fer, 2 régiments de liaison, 3 bataillons de télégraphistes et un bataillon radiotélégraphique.

En outre, il y a 10 groupes de gendarmerie.

Une formation spéciale de caractère militaire est constituée par le corps de défense des frontières, fonctionnant aussi comme force de police douanière. Il se compose de 6 brigades et d'un groupe de gendarmerie. En cas de guerre les douaniers et la police sont également mobilisables.

L'aviation s'est développée en Pologne avec une rapidité et une intensité extraordinaires. L'aviation civile ou commerciale a acquis une situation brillante et tous les centres importants du pays, Dantzig, Poznan, Katowice, Cracovie, Lwow et Wilno sont reliés à Varsovie par un réseau aérien qui fonctionne normalement et qui s'agrandit tous les jours. Le Polonais prend facilement la voie des airs pour ses déplacements, et comme l'aviation civile en Pologne fut créée avec un certain retard par rapport aux pays de l'Europe Occidentale, elle a pu tout de suite appliquer les méthodes les plus perfectionnées en évitant les tâtonnements inhérents au début de chaque exploitation, et assurer à ses fervents le plus de confort possible.

La guerre a révélé un nombre de pilotes et de techniciens tout à fait remarquables. L'aviation militaire polonaise se forma donc sans aucune difficulté. C'est le matériel qui manquait presque totalement au début. On fit de gros achats dans différents pays, surtout en France, et dès que cela fut possible, on organisa l'industrie aéronautique. Les efforts du Gouvernement furent secondés activement par la nation entière et surtout par la « Ligue de la défense aérienne et chimique », comptant à peu près 300 000 membres et qui contribua largement au développement de l'aviation, de

la science et de l'industrie aéronautiques, en Pologne. C'est grâce à cette Ligue que fut fondé l'Institut aérodynamique de Varsovie, qui est parfaitement aménagé. Des aéroports ont été construits dans les principales villes de Pologne, spécialement dans les villes se trouvant sur le tracé du grand réseau aérien.

Actuellement, l'industrie polonaise aéronautique se compose de trois groupes : 1° usines d'avions; 2° usines de moteurs d'aviation; 3° usines de matériel auxiliaire. Ces usines sont réparties dans différentes villes, notamment à Varsovie, Lublin, Poznan, Biala Podlaska et dans le district de Dombrowa. Toutes ces usines sont réunies en une « Union des industriels polonais d'aéronautique » ayant son siège social à Varsovie, et leur production arrive aujourd'hui à couvrir presque complètement les demandes de l'aviation, aussi bien militaire que civile. Toutes les usines polonaises, en dehors de la construction d'avions de modèles étrangers établis grâce à des licences spéciales, produisent des avions de leurs propres modèles, dont plusieurs ont donné d'excellents résultats.

L'aviation militaire est sous les ordres d'un département spécial de l'aviation auprès du ministère des Affaires militaires. Ce département est dirigé aujourd'hui par un éminent aviateur, le colonel Rayski (qui a effectué en 1924 un raid Varsovie-Casablanca-Varsovie en 6 jours). Citons ici en passant le nom d'un aviateur militaire polonais des plus connus : le capitaine Orlinski, qui accomplit le raid Varsovie-Pékin et retour à travers la Sibérie. Un des héros de l'aviation polonaise fut le commandant Idzikowski qui, parti de Paris, trouva la mort en tentant la traversée de l'Atlantique en compagnie du commandant Kubala.

Depuis que la Pologne est rentrée en possession d'une partie, si minime soit-elle, de son littoral baltique, elle ne s'arrête devant aucun sacrifice pour redevenir un État maritime. A son débouché de Dantzig la Pologne a voulu ajouter un second port purement polonais, et c'est ainsi qu'un petit village comptant, il y a encore quelques années, une centaine d'habitants à peine, est devenu actuellement un des ports importants de la Baltique. Le développement du port de Gdynia mérite de retenir l'attention.

Pour la défense de son littoral la Pologne a voulu se créer une marine de guerre. Dans les cadres d'un budget assez restreint, quoique équilibré, il aurait été bien difficile à la Pologne de créer de grandes unités maritimes fort coûteuses; c'est donc surtout vers les unités de tonnage relativement moins important qu'ont été orientées les constructions de sa marine de guerre. La plupart de ces unités navales ont été construites sur des chantiers français. Actuellement, la Pologne possède 2 contre-torpilleurs de 1 550 tonnes, filant 30-40 nœuds, 5 torpilleurs de 325 à 380 tonnes, un groupe de sous-marins de 1 250 tonnes, enfin un groupe de canonnières et un certain nombre de bâtiments auxiliaires et de transport. Mentionnons en outre une division aéronautique et des bateaux-écoles pour la formation des officiers et sous-officiers; une flottille fluviale composée de moniteurs, d'hydroglisseurs et d'autres unités de moindre importance.

Le développement de l'instruction militaire a fait de grands progrès au cours des douze dernières années. Nous citerons ici l'Institut militaire historique, des instituts techniques spéciaux : de géographie, d'armement, de l'aéronautique, du génie, de l'intendance, du service sanitaire et l'Institut de défense contre les gaz asphyxiants. Il y a aussi un centre d'études médico-aéronautiques. Varsovie possède une grande bibliothèque centrale militaire et 16 périodiques militaires sont publiés dans le pays.

Sous le protectorat du ministère des Affaires militaires l'Office d'État de l'éducation physique et de préparation militaire développe une activité intense en vue d'améliorer l'état physique et la force de résistance de la nation entière, et spécialement de la jeunesse. Cet Office s'occupe aussi de maintenir en haleine des cadres de réserve, surtout en ce qui concerne les officiers. L'activité de cet Office, qui fonctionne sur tout le territoire de l'État par l'intermédiaire de ses groupements adjoints à tous les commandements de corps d'armée, a eu pour résultat d'assembler dans ses cadres une grande quantité de jeunes gens, d'origine aussi bien ouvrière qu'intellectuelle. Les sociétés sportives groupant les officiers et sous-officiers de réserve et les associations des réservistes et anciens militaires ainsi que les fédérations des unions de défenseurs de

la Patrie, les associations de tir, sont efficacement encouragées par le Gouvernement et très populaires dans toutes les classes sociales.

Outre les organisations ayant pour but la préparation au service militaire, il existe en Pologne des ligues auxiliaires spéciales ayant des ramifications dans les campagnes, même les plus éloignées des grands centres urbains : ce sont les ligues de la Croix-Rouge, de la Croix-Blanche, la Ligue de la défense aérienne, la Ligue de défense contre les gaz asphyxiants, la Ligue maritime, etc.

L'armée active en temps de paix est composée actuellement de 17 000 officiers et 235 000 sous-officiers et soldats. La marine a à son actif 286 officiers et 2 810 sous-officiers et marins. La Pologne occupe donc sous le rapport de l'importance des effectifs de son armée la quatrième place en Europe après la Russie, la France et l'Italie. En ce qui concerne les possibilités que possède la Pologne en période de mobilisation, on peut se baser sur l'expérience de la guerre mondiale. Si l'on prend comme point de départ et comme base de comparaison la quantité d'hommes que l'Allemagne a mobilisés pendant la guerre (jusqu'à 39 p. 100 de sa population masculine), la Pologne pourrait, le cas échéant, théoriquement mettre sur pied un peu plus de 6 millions de combattants[1]. Et comme la population croît en Pologne dans des proportions très grandes, ce chiffre pourrait être dépassé d'ici quelques années.

Le soldat polonais a donné des preuves de sa résistance, de sa frugalité, de sa persévérance et de sa bravoure. Au cours de la guerre contre les bolcheviks, l'infanterie faisait

1. Ce calcul est, je le pense bien, approximatif; pourtant dans la stabilité et le perfectionnement tous les jours plus grand, du fonctionnement de l'administration, qui caractérisent la situation en Pologne, ces chiffres correspondent à des réalités. Ce n'est pas le cas pour toutes les puissances européennes. Par exemple, théoriquement, la Russie des Soviets aurait pu mobiliser 20 millions d'hommes. Il est presque impossible de faire, dans les conditions d'existence actuelles de la Russie soviétique, un calcul même approximatif du nombre de combattants qu'effectivement elle pourrait mettre sur pied. Les milieux de l'armée rouge parlent de 6 millions en 1933, mais il est absolument sûr que ce chiffre doit être ramené au tiers et qu'au fond l'armée soviétique, apte au combat sur un front déterminé, ne pourrait être supérieure à 1 250 000 hommes, pourvus, il est vrai, d'un matériel largement suffisant.

des marches de 40 à 60 kilomètres par jour dans des conditions difficiles, en ne perdant rien de sa capacité de combat. La cavalerie polonaise a été de tout temps réputée pour son élan, son brio, et les Polonais ont toujours été d'excellents cavaliers.

Il serait intéressant d'ajouter à cet aperçu, nécessairement incomplet, quelques informations biographiques sur les chefs qui sont à la tête de l'armée polonaise.

Le premier maréchal de Pologne, Joseph Pilsudski, est né en 1867 à Zulow près de Wilno. Depuis sa jeunesse il s'était consacré entièrement à la lutte pour la libération de la Patrie. Il conspira, fut incarcéré par les autorités russes, déporté en Sibérie, ensuite — comme nous venons de le voir plus haut — il consacra tous ses efforts à la création des organisations militaires et enfin de l'armée polonaise. Chef de l'État dès les premiers jours de l'indépendance, et en même temps généralissime, le maréchal Pilsudski conduisit les armées polonaises à la victoire de 1920, et depuis il resta toujours le chef moral et effectif de l'armée. Sa personnalité et son histoire sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les relater ici. Actuellement, depuis le mois de mai 1926, le maréchal assume les fonctions de ministre des Affaires militaires et d'inspecteur général des forces armées. Le général de division Casimir Sosnkowski, inspecteur d'armée, fut de tout temps le collaborateur le plus proche et le plus intime du maréchal Pilsudski dès la période d'avant-guerre. Tout d'abord à l'époque où l'organisation militaire polonaise se préparait en petite Pologne. Ensuite, il fut chef de l'État-Major du commandement des Unions de tir, et après sa formation, commandant de la première brigade des légions. Il fut emprisonné avec le maréchal Pilsudski par les Allemands et détenu à Magdebourg jusqu'en novembre 1918. Arrivé à Varsovie avec son chef en novembre 1918, il fut nommé commandant de l'arrondissement militaire de Varsovie, et ensuite ministre des Affaires militaires. En 1920 il a sous ses ordres l'armée de réserve; aux mois de mai et de juin de cette même année, il lutte avec succès contre l'offensive bolchevique sur le front Nord. Ensuite, jusqu'en 1925, il est de nouveau au ministère des Affaires militaires, inspecteur

de l'armée à Torun, délégué à la Société des Nations, commandant de l'arrondissement militaire de Poznan. En 1926 il est nommé inspecteur d'armée.

Le général de division Rydz-Smigly Édouard, inspecteur d'armée, a commencé sa carrière militaire dans les sociétés de tir et dans les légions du maréchal Pilsudski. Il commanda d'abord un bataillon, ensuite le premier régiment des légions, et, comme adjoint, une brigade. En 1918, il commande l'arrondissement militaire de Lublin, ensuite de Varsovie, puis il est nommé chef d'un groupe d'opérations de la région de Kovel. En 1918, il se voit confier les opérations qui amenèrent la libération de Wilno des mains des bolcheviks, et il fut nommé chef du groupe d'opérations polono-letton. En 1920, il commande la 3e armée en Ukraine, armée qui conquit Kiev. Ensuite il passe au commandement de la 2e armée et termine la campagne à ce poste.

Le général de division Thadée Piskor assume les fonctions de chef d'État-Major général. Lui aussi a fait la campagne des légions; il fut interné par les Allemands au camp de concentration de Benjaminow jusqu'à la fin des hostilités. Dans la guerre polono-bolchevique il a rempli différentes missions à l'État-Major et assumé le commandement de différentes unités militaires. Il est chef de l'État-Major général depuis 1926.

Nous venons de retracer dans ses grandes lignes l'organisation de l'armée effectivement combattante. Maintenant, jetons un regard sur le côté matériel de la question : armement, approvisionnement en munitions et matériel militaire.

De grands efforts ont été faits pour créer en Pologne une industrie correspondant aux nécessités défensives du pays. Cette industrie n'existait pas avant la guerre. Aujourd'hui, il reste encore beaucoup à faire, mais les résultats atteints sont pourtant très importants. En tout cas l'approvisionnement de l'armée en temps de paix est déjà totalement assuré par la production nationale. Les efforts persévérants de dix années d'un labeur assidu ont eu pour résultat de doter le pays d'un important matériel fabriqué en Pologne : fusils, mitrailleuses légères et lourdes, armes blanches, mortiers et

canons d'accompagnement, munitions pour fusils et artillerie, grenades à main, casques d'acier, poudres et explosifs, masques contre les gaz, avions, moteurs pour l'aviation, ballons captifs, camions automobiles, radio-stations de campagne, jumelles de campagne, etc. Il y a eu des difficultés à organiser la production du matériel d'optique, mais elles ont été surmontées.

La richesse immense du sous-sol en charbon, pétrole et minerais assure à la Pologne des possibilités de développement industriel qui devraient permettre au pays de suffire entièrement par lui-même aux besoins de la défense nationale.

Les principales usines travaillant pour la défense nationale se trouvent à Varsovie, à Radom et dans les autres centres industriels.

La métallurgie polonaise en constant développement pourra, dans un avenir sans doute rapproché, élever le potentiel de puissance militaire à un niveau correspondant aux nécessités de la défense nationale.

Nous avons passé brièvement en revue tout ce qui compose une armée : les chefs, les troupes et le matériel. Si, en ce qui concerne spécialement le matériel, on peut souhaiter une exécution plus rapide des projets envisagés, pour les autres éléments nous croyons pouvoir affirmer qu'ils sont absolument à la hauteur de la tâche qui leur incombe : assurer la sécurité de la Pologne et, en faisant respecter ses droits, garantir la tranquillité et la stabilité de cette partie de l'Europe. La Pologne n'a jamais été militariste, et cela fut même, à une époque particulièrement trouble et compliquée de l'histoire, un grand malheur pour l'Europe. Si l'amour de la paix et le sentiment du respect des droits d'autrui sont restés intacts en Pologne, la nation polonaise ne pêchera plus, on peut en être sûr, par un excès de confiance comme celui qui l'a menée, il y a cent quarante ans, à une catastrophe nationale. Ce pays qui, à côté de la France, est toujours à Genève le plus ardent promoteur des idées de paix et de collaboration internationales, a tous les moyens de maintenir cette paix et de se défendre, si par malheur il se voyait attaqué. Consciente

de sa propre force et ardemment pacifique, la Pologne est redevenue aujourd'hui un des éléments les plus importants de la stabilité européenne. Pour la France elle est une collaboratrice précieuse, une alliée forte et persévérante.

Dans cette Europe centro-orientale qui vient de se reformer suivant les grands principes du droit des nations, la France a encore d'autres amis. A côté de la Pologne nous voyons la Roumanie, liée elle aussi par une alliance avec la Pologne; nous voyons la Tchécoslovaquie qui, dans sa situation privilégiée, au centre même de l'Europe, développe une large activité. Avec la Pologne, ces deux États représentent des éléments précieux de paix et d'ordre européens.

Quel est l'apport que la Roumanie et la Tchécoslovaquie peuvent donner à ce principe de stabilité qui, un jour ou l'autre, sera peut-être uniquement établi sur des règles juridiques — espérons-le au moins — mais qui actuellement encore doit, pour triompher, s'appuyer sur les forces organisées de ses défenseurs?

L'armée roumaine se compose de : 66 régiments d'infanterie (à 3 bataillons et une compagnie de mitrailleuses), 12 bataillons de chasseurs de montagne, un régiment de chars de combat, 21 régiments de cavalerie, 51 régiments d'artillerie de montagne, 7 régiments de sapeurs, 2 bataillons de sapeurs de montagne, 2 régiments de chemins de fer, 1 régiment de télégraphistes, 1 bataillon d'automobiles, plusieurs compagnies d'aviation et environ 200 aéroplanes. Ces troupes sont réparties en 21 divisions d'infanterie, 3 brigades de troupes de montagne et 2 divisions de cavalerie formant 7 corps d'armée. Les effectifs en temps de paix se montent à 200 000 hommes (population à peu près de 19 millions).

Pour la Tchécoslovaquie, nous avons 4 corps d'armée englobant 12 divisions d'infanterie, 2 brigades de montagne, 3 brigades de cavalerie, 10 bataillons de douaniers. La division se compose de 2 brigades à 2 régiments d'infanterie, 3 bataillons, un escadron, un régiment d'artillerie de campagne, un régiment d'artillerie lourde, un régiment d'artillerie de montagne, une section d'aviation, de troupes techniques et de train.

La brigade de cavalerie se compose de 3 régiments de cavalerie, 2 sections de cyclistes, 2 groupes d'artillerie à cheval, 2 groupes de chars cuirassés. Le régiment de cavalerie possède 32 mitrailleuses légères et 16 mitrailleuses lourdes. L'artillerie a environ 200 batteries légères et 120 batteries lourdes. Les effectifs en temps de paix se montent à 120 000 hommes (population 14 millions).

Comme il n'est pas difficile de s'en rendre compte, ce sont là des forces importantes.

Il est de mode, depuis quelque temps, de grossir les forces de ceux qui, en Europe, désireraient un bouleversement général des positions acquises. Par une propagande de terreur défaitiste, on veut faire croire que l'état de choses actuel ne peut être maintenu, et que seules des concessions importantes, que seuls des abandons et des changements profonds de la situation internationale actuelle peuvent faire éviter une nouvelle conflagration générale. Cette tactique est bien simple : en épouvantant on espère affaiblir. En demandant avant tout le désarmement des pacifiques on ne veut qu'égaliser les chances dans une guerre que les forces révisionnistes envisageraient d'entreprendre le jour où elles auraient quelque espoir de succès. En déclarant que si les pacifiques et les satisfaits ne désarment pas, c'est la guerre, les mécontents espèrent obtenir de la peur et de la veulerie ce qu'ils n'ont pu obtenir par la force. Ceux qui répandent ces bruits de guerre savent bien qu'elle est impossible aujourd'hui et se rendent bien compte que dans l'état présent des forces les agresseurs n'iraient que vers une défaite certaine. Alors, que faire? Ne pas désarmer? Perdre tout espoir de voir se retrécir les budgets si lourds pour la défense nationale? Pas du tout! Tout au contraire! Il faut se dire que le désarmement est un but à atteindre, mais il faut faire comprendre que l'on ne cédera ni à l'intimidation ni au chantage.

On désarmera, et on désarmera avec joie et empressement, le jour où les dirigeants des pays défenseurs de la paix et de la stabilité auront la conviction nettement établie que la sécurité de leur patrie repose sur des bases indestructibles et

que rien ne menace leur intégrité territoriale, leur entière indépendance nationale. Mais avant tout, qu'aucune voix ne s'élève plus pour revendiquer le bien d'autrui et pour déclarer insupportable une situation générale créée par l'histoire, le droit et l'équité, et qui est et restera, sur la foi des traités consentis et signés, la base inébranlable de la structure internationale de l'Europe.

★ ★ ★

L'AMI DES PAUVRES

I

Jean-Pierre Dumesnil bâilla, une, puis deux, puis trois fois. Certes, il ne risquait pas de s'endormir, avec le bruit de locomotive que faisait le jazz de quarante musiciens, mais un morne ennui montait de la scène où s'agitaient en cadence cent femmes nues, de la salle où deux mille spectateurs s'écarquillaient les yeux. Et tout à l'heure il faudrait rendre compte, pour *Paris-Matin*, de ce défilé accablant de chansons, de danses et de sketches. Jean-Pierre Dumesnil tira sa montre de sa poche : 10 h. 45 ; le programme du Colisée, minuté comme un indicateur de chemins de fer, annonçait :

11 *heures* : *les Pêcheurs de Perles.*

— Je vois ça d'ici, — grogna le journaliste, — vingt coquilles de trois mètres et vingt femmes, passées au blanc gras, en boule dans la nacre.

11 *h.* 5 : *le Fakir Orientus, lecture et transmission de pensée.*

— Connu. Devine l'âge du monsieur et le prénom de la dame, récite l'annuaire des téléphones, etc...

11 *h.* 20 : *Danse du miroir. Elly and Elly.*

11 *h.* 25 : *Lord Jim??? Mystère musical.*

— Un ventriloque! ou bien un bonhomme qui chantera tout seul le quatuor de *Rigoletto.*

11 *h.* 35 : *les Etoiles d'Hollywood.*

11 *h.* 50 : *Final.*

— On finira sans moi, je m'en vais.

Dumesnil écrasa le pied gauche de son voisin de droite, se cogna le genou contre un strapontin à demi baissé, échappa aux sourires des habituées du promenoir, donna quarante sous au vestiaire et sortit :

— Taxi, monsieur? — interrogea un chasseur aux lèvres peintes.

— Non, je vais à pied.

— Une voiture, patron, — proposa derrière lui une voix cassée, éteinte, enrouée.

Le journaliste tourna la tête. Un ouvreur de portières, melon cabossé, pardessus pisseux, dont un gros livre faisait bâiller la poche droite. Des joues creuses mal rasées, des yeux enfoncés, brillants. Soudain le pauvre diable eut une expression de surprise :

— Pas possible, — murmura-t-il, — pas possible! — Et, d'un ton humble, il continua : — Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Dumesnil?

Être reconnu et ne pas reconnaître. Il semble qu'on soit devant un juge masqué. On cherche dans sa mémoire à recomposer les traits d'un visage perdu. Ce regard? Non, c'était celui de Robert Mas qui est mort à la guerre; la voix ressemble à celle de François Legrand, mais François gagne un million par an à la coulisse. Se défaisant et se regroupant dans un ordre nouveau, les traits du miséreux se brouillaient de plus en plus, lorsque les yeux du journaliste s'arrêtèrent sur le livre bleu qui sortait de la poche déchirée, il lut : ... *Bruhl... Inférieures.*

— Lévy-Bruhl! Sociétés Inférieures! — s'écria-t-il, — c'est donc toi, Pasquier?

— C'est moi, et toujours philosophe. Vous êtes gentil de tutoyer un ouvreur de portières.

Une femme, des passants s'arrêtaient sur le trottoir.

— Viens avec moi, — brusqua Dumesnil en poussant le pauvre diable dans un taxi ouvert.

— Où ça? — grogna le chauffeur, avec cette insolence que l'on ne tolère qu'à Paris.

— Mettez-nous chez Gaston, aux Halles.

***

La salle était pleine. Derrière sa machine à rendre la monnaie la caissière eut pour Dumesnil un sourire à fossettes.

— Vous trouverez une table dans le petit salon.

Ils s'assirent, le garçon apporta un sous-main.

— Voilà toujours le sous-main, monsieur Dumesnil. Qu'est-ce que je vous sers?

Le journaliste questionna du regard son compagnon.

— Choucroute? Ça va? Deux choucroutes garnies et de la bière brune.

Le garçon parti, il continua :

— Mon pauvre, pardon, mon vieux Pasquier, je vais te demander un petit quart d'heure, le temps de faire un papier sur la revue du Colisée; les spectacles, ce n'est pas mon rayon, mais le copain qui a la rubrique achève son voyage de noces. Il épouse une figurante de chez Mayol, elle a dix-huit ans, lui cinquante-six, moyenne trente-sept. Le coup est régulier. Mange, ne t'occupe pas de moi, quand j'aurai fini l'article je le ferai porter, le journal est à deux pas, rue Montmartre, et nous causerons.

Il se mit à écrire, prononçant tout haut ses fins de phrases : « Un jazz-band aux insupportables halètements de machine... indigence profonde de ce spectacle luxueux où le temps calculé à dix secondes près interdit toute fantaisie... ces divertissements en série font regretter le cirque et Guignol... »

— C'est vrai ce que tu écris là, — dit Pasquier, la bouche pleine. — Oh, je t'ai tutoyé! Je vous demande pardon.

— Tu as bien fait, mais ne m'interromps pas.

— C'est que ta choucroute va être froide.

— Mange-la, j'en demanderai une autre portion.

Dumesnil acheva son article comme l'autre achevait sa choucroute, plusieurs clients étaient partis, ils restaient seuls dans le petit salon.

— Explique-moi maintenant, comment toi, prix de dissertation au concours général, licencié en philosophie, tu fais un pareil métier.

Pasquier eut un geste résigné.

— Tu sais mes théories sur la fatalité. La destinée est une équation à plusieurs inconnues, la solution ne dépend que de la donnée. Mon équation égale zéro. Je suis un zéro, une épave. Il faudrait être idiot pour lutter.

— Mais cependant, avant d'en arriver là!

— En descendant un escalier, tu te prends les pieds dans le tapis. Où t'arrêteras-tu? En bas. C'est ma vie, maintenant je ne risque pas de tomber davantage.

— Avec ton instruction, tu pourrais faire un métier.

— J'en ai essayé cinquante, d'abord professeur dans une boîte à bachot, ensuite pion dans un lycée. Tant que j'ai paru assez jeune, je passais l'écrit du baccalauréat dans deux séries en juillet et deux en octobre, à la place des cancres fortunés à qui je donnais des leçons, j'ai bien failli me faire pincer; j'ai été chansonnier à Montmartre, j'ai fait du journalisme financier, j'ai été marié, puis cocu, puis veuf, j'ai publié un essai sur Spinoza, on en a vendu quinze exemplaires. L'an dernier j'ai voulu me flanquer dans la Seine : sous le Pont Neuf, j'ai trouvé un vieux chiffonnier qui a partagé avec moi son litre de vin rouge. Le lendemain j'y suis revenu, les agents m'ont envoyé au poste. Tout ça c'étaient des bêtises. Un béguin pour une plongeuse du petit bar en face de Saint-Eustache. D'ailleurs c'est mon quartier ici, je travaille à décharger les voitures maraîchères tous les matins. Ah! Ces mots « avoir le béguin! » Infect. Ce qui me dégoûte, c'est de de pas avoir de linge propre et d'employer ces expressions de ramasseur de mégots.

— Veux-tu du café? — proposa Dumesnil.

— Avec plaisir, un filtre et un calvados. Amusantes d'ailleurs les Halles, quand on les connaît bien. Il y a les types de la campagne, qui arrivent avec leurs voitures pleines de choux, et de belles filles que tu vois perchées sur les romaines et les laitues; l'autre semaine, je m'étais amusé à en pincer une sans penser à mal, le père qui était derrière m'a allongé un coup de fouet! Le plus drôle, c'est les demoiselles de l'Armée du Salut qui donnent des bons de soupe et de couchage, mais tu te rends compte — ah, tiens, encore une expression idiote — leur maison est au diable, porte d'Orléans; j'ai vu dans l'*Intran* comment c'est arrangé, ils vous donnent à manger

mais ils vous font chanter des cantiques et boire du thé! Tiens, par ici il y a un autre truc du même genre, *l'Ami des Pauvres*, ils font distribuer des prospectus par un vieux monsieur décoré. J'en ai peut-être un dans ma poche ou dans mon portefeuille, non, je ne le retrouve pas. Je l'avais pourtant mis de côté, ce prospectus. Et puis, ce que tu dois t'en fiche!

— Non, j'aurais peut-être fait cent lignes là-dessus, en cette saison, on n'a pas grand'chose comme actualités.

— Nous pourrions faire le tour des pavillons, on aurait des chances de rencontrer le vieux, il porte un tube et un manteau à pélerine, comme les cochers d'il y a vingt ans.

Le journaliste acquiesça : — Laisse-moi d'abord relire mon papier. Nous irons ensemble à l'imprimerie.

Pasquier buvait à petits coups le calvados qu'il réchauffait entre ses paumes. « Toute la Normandie, toute la Normandie. » Au comptoir, un jet de vapeur sifflante fusait du percolateur. Le bruit des verres rincés faisait un coassement de grenouilles. Le même bruit dans le bar de Saint-Eustache. La plongeuse Irma y travaillait encore. Fameux ce calvados! Quant à Irma, qui sait, après tout, avec un complet neuf de chez Esders et des chaussettes propres, en lui payant le cinéma...

Ils sortirent du café, une fine pluie d'octobre tombait. Pasquier releva son col, il revit sur la manche de son pardessus les taches de bougie, la longue déchirure reprisée au gros fil avec des points en croix et il conclut sans amertume :

— Purée, purée à perpétuité. Quel chic copain, ce Dumesnil, de se montrer en compagnie d'un miteux comme moi!

Ils traversèrent la rue, la bouche du métro leur vomit son haleine molle au visage, Pasquier toucha le coude du journaliste et lui montra du doigt le pavillon de la marée.

— Regarde là-bas, je parie que c'est notre particulier!

Grand, maigre, noir, un homme marchait devant eux et l'ombre falote de son carrick et de son gibus s'allongeait sur la chaussée luisante. Posément, il avançait; chaque fois qu'il voyait sur le trottoir un tas dormant de guenilles, il se baissait et déposait deux ou trois carrés de papier près de la tête du miséreux, puis se relevait et, un peu plus loin, recommençait son manège.

— Ce n'est pas la peine de lui courir après, — déclara Pasquier, et, lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur du premier dormeur, il se pencha doucement et ramassa un des prospectus qu'il tendit à Dumesnil.

— Voilà, patron, s'il t'en faut plusieurs, on les aura sans réveiller les copains.

Dumesnil lut :

L'Ami des Pauvres
Vous attend et vous sauve.
Allez n° 83 rue Coquillère, au premier à droite.
De 14 heures à 16 heures.
Vous ne le regretterez pas!
Des milliers de pauvres y sont allés avant vous.
Aucun ne l'a regretté.
La pauvreté, fléau des sociétés modernes,
Ne peut plus être éteinte par la charité,
Mais par la Science.
Vous êtes libre, rien ne vous y oblige,
Mais vous irez chez l'Ami des Pauvres.

Renseignements : rue Coquillère, n° 83, au premier à droite, de 14 heures à 16 heures.

L'Ami des Pauvres tue la Pauvreté.

Quand il eut achevé sa lecture, le journaliste réfléchit un instant. Mauvais plaisant? Évidemment non, puisque l'homme distribuait chaque nuit ses prospectus. Maniaque ou fou? Peut-être, ce costume bizarre à lui seul permettait de le croire. Dumesnil regretta de ne point avoir vu sa figure. Il pressa le pas, trop tard : l'inconnu tourna vers le square des Innocents et disparut dans l'obscurité. Pasquier toussota :

— Si tu crois, patron, qu'on puisse en tirer quelque chose, je passerai rue Coquillère. Au cas où ça en vaudrait la peine, je téléphonerais à *Paris-Matin*.

Une lourde cloche sonna deux coups. « C'est bien le seul endroit de Paris, pensa Dumesnil, où l'on puisse entendre sonner l'heure ». Et tout haut : — Je suis en retard pour mon papier, je file jusqu'à l'imprimerie, rue du Croissant, va voir demain cette histoire, et tu me tiendras au courant, appelle-moi au canard vers six heures.

Et, serrant la main de Pasquier, il lui laissa dans la paume un billet de cent francs plié menu.

II

Un chic type, ce vieux Dumesnil, au bahut, quand je lui faisais passer mes versions, je n'aurais jamais cru qu'il se débrouille comme ça dans la vie. Toujours dernier ou avant-dernier en ce temps, quand il ne copiait pas. Et maintenant, il doit gagner des quarante sous la ligne, il a bien fallu qu'il apprenne l'orthographe! Il y a peut-être quelqu'un au journal qui ne fait que ça, corriger les fautes. Je lui demanderai s'il ne pourrait pas me trouver une place dans ce genre. C'est égal, quel mufle je fais! Dumesnil m'a emmené au café, il m'a payé une choucroute, deux choucroutes, offert à boire, et je pense à son orthographe! Il m'a donné cent francs par-dessus le marché. Ça me va de faire le malin parce que j'étais premier de la classe, et lui dernier. Pour ce que j'en ai profité! Fruit sec, envieux, raté, je suis complet. Il faut cependant que j'aille rue Coquillère; si Dumesnil fait un reportage sur cet Ami des Pauvres il me donnera sûrement quelque chose. Cinq cents balles seulement, et j'irais bien faubourg Montmartre chez ce chemisier qui a ses vitrines pleines de pancartes : « Apprenez à connaître la maison, après, vous désirerez être un homme élégant. » Je désire être un homme élégant. J'achèterai trois chemises en *Tissu équatorial* pour l'été, trois chemises en *Flanelle vanisée exclusivité* pour l'hiver, et à nous deux, la belle Irma. C'est à quatorze heures sur le prospectus, je vais prendre un jus chez Irma.

Le petit bar sentait le gaz, l'anis et la réglisse, mais les habitués, debout devant le comptoir, les pieds dans la sciure, n'ignoraient point que pour donner un café à six sous, on n'emploie pas beaucoup de moka. Irma lavait les épaisses tasses usées comme des galets et chantait d'une voix de gorge :

Malgré tes serments, tes promesses,
Malgré tes baisers, tes caresses,
Tu partis un jour sans un mot d'amour...

Pasquier s'approcha, et, la prenant sournoisement par la taille, lui dit :

— Irma, je paye une prune à l'eau-de-vie, et dimanche je t'emmènerai à Meudon, manger la friture et écouter le rossignol.

— Non, écoutez-moi ce piqué! Monsieur se trompe d'étage. Il ne s'est pas regardé dans la glace. Et le rossignol en octobre!

D'un air calme, Pasquier répondit.

— Ça va bien, nous trouverons mieux et nous changerons de bistro.

A deux heures sonnantes, il arriva devant le 83 de la rue Coquillère. Porte cochère, à droite un crémier, à gauche un marchand de porcelaines. L'escalier tournait dans une cage étroite, une fenêtre aux vitres sales éclairait à peine le palier, sur le mur de la cour, en face, une fausse croisée était peinte en noir, comme un emplâtre sur un œil. Il faut noter tout ça pour Dumesnil. Plaque d'émail bleu sur la porte :

L'AMI DES PAUVRES
14 heures à 16 heures
sauf dimanches et fêtes.
Entrez sans frapper.

Une salle chauffée par un poêle de fonte, odeur de commissariat de police. Quatre ou cinq vieux sur des bancs. Assise derrière une balustrade de bois blanc, une sèche fille à lorgnons fait signe à Pasquier d'approcher.

— Votre nom?

— Pasquier, Antoine.

— Français?

— Oui.

— Quel âge?

— Cinquante-sept ans.

— Pas de maladie?

— Non.

— Bien, on verra, pas de condamnation?

— Non.

— On vérifiera. Aucune situation? Aucun revenu?

— Aucun.

— Depuis quand ne travaillez-vous plus régulièrement?

— Depuis la guerre.

— Vous ne mendiez pas?

— Non mademoiselle.

— Madame, s'il vous plaît. En principe, accepteriez-vous d'aller dans notre maison de retraite?

— Je voudrais savoir...

— J'ai dit en principe. Certains de nos visiteurs, dès qu'on leur parle de quitter Paris, s'en vont. Ceux-là s'éliminent d'eux-mêmes; nous éliminons, nous, les malades, les condamnés de droit commun, et les chômeurs occasionnels. Iriez-vous à la campagne?

— Oui, pourquoi pas? C'est un joli pays, au moins, il y a de la pêche?

— Allez vous asseoir, on vous appellera à votre tour.

Une petite porte s'ouvrit, un pauvre bougre en sortit.

— Ah, la poisse, ils ne me veulent pas! Tuberculose ouverte, qu'ils disent.

— Au suivant! appela une infirmière en blouse blanche.

— Vas-y, si tu veux, offrit à Pasquier son voisin, on a le temps, nous.

Pasquier se levant entendit de nouveau l'aigre voix de la surveillante.

— Tenez, votre fiche, je n'aime pas ces changements de tour.

En un quart d'heure, Pasquier passa sous la douche, sur la bascule, devant l'écran des rayons X et le docteur lui fit une prise de sang.

— Ça va, vous pouvez vous rhabiller. Revenez dans huit jours, on vous prendra probablement.

Comme il tournait le bouton de la porte, la surveillante le rappela.

— Tenez, voici quatorze bons de soupe pour le restaurant hygiénique de la rue Saint-Martin. Vous reviendrez ici mardi prochain, à neuf heures du matin. Vous sonnerez.

Le soir, Pasquier téléphona à Dumesnil. L'autre bougonnait :

— L'Ami des Pauvres, quoi? Ah, oui, ce fou avec ses prospectus! Ils veulent t'envoyer à la campagne. Eh bien vas-y! Un reportage? Ah, mon vieux, tu m'en parleras dans quelques

jours, prends des notes, si c'est amusant, j'en tirerai deux ou trois papiers. Je pars demain matin pour Londres voir les élections aux Communes. C'est entendu, à mon retour tu m'enverras ça au journal. Adieu.

— Je l'embête, c'est clair, — pensa Pasquier. — Il a autre chose à faire que de s'occuper d'un crasseux comme moi. Allons prendre un verre chez Irma.

Irma chantait comme à l'ordinaire. Pasquier feignit de ne pas la voir.

— Un zanzi, patron?

Le bistro perdait tout ce qu'il voulait.

— Parbleu, — bouffonnait Pasquier, — les dés c'est un jeu scientifique. J'ai étudié le calcul des probabilités, moi. Si Irma était un peu plus dessalée je l'emmènerais à Monaco. La loi des grands nombres...

Le patron agitait son cornet.

— Le dernier coup; si je perds, tant pis pour ma revanche, il faut que je fasse ma caisse.

Un chauffeur riait : « Il a peur qu'on lui fasse sauter la banque. »

Irma s'était rapprochée.

— Les voilà bien les femmes! — déclama Pasquier. — Le succès les fascine, toujours accueillantes aux triomphateurs. Et, attirant la tête d'Irma par-dessus le zinc du comptoir, il l'embrassa non sans recevoir deux gifles retentissantes.

Il se retrouva dehors. Les autobus passaient à grand bruit, poursuivis, rejoints et dépassés par leur ombre à chaque bec de gaz. Pasquier monta dans le premier qu'il vit s'arrêter.

— Jardin des Plantes. C'est rigolo, qu'est-ce que j'irai faire au Jardin des Plantes? Je pourrai toujours dîner chez Ducottet, ça vaudra mieux que leur restaurant hygiénique. Encore une boîte à nouilles et à eau minérale sans doute.

— Passons les places, — fit le contrôleur.

Pasquier se fouilla. Pas de monnaie.

— Pouvez-vous me changer cent francs? — demanda-t-il.

— Bien sûr, — dit le contrôleur qui plongea la main dans sa sacoche et fit couler les pièces entre ses doigts.

Pasquier sentit une sueur froide dans son dos, il ne retrouvait plus son portefeuille. En vain, il explorait toutes ses

poches : manteau, veston, gilet, pantalon. Le portefeuille avec le billet de banque n'y était plus. Perdu, volé. Il bredouilla une excuse.

— Ça n'a pas le rond et ça demande de la monnaie de cent francs, — hurla le contrôleur. — Allons, en bas, ou je te botte le train!

Pasquier descendit sans attendre l'arrêt, glissa et tomba lourdement sur l'asphalte. Deux pèlerines courtes approchaient.

— Bon, — pensa-t-il, — voilà les flics. Ils vont croire que je suis saoul, filons ou gare au bloc.

Il s'en alla, boitant bas, jusqu'à la rue Saint-Martin, mais il arriva au moment précis où les garçons du restaurant hygiénique achevaient de baisser les rideaux de fer. Ce n'était pas la première fois qu'il se passerait de dîner, mais il s'était cru riche toute la journée, et la déception était trop forte.

— Sacré farceur d'Ami des Pauvres, c'est là-bas sûrement qu'on m'a refait de mes cent balles. Le type qui m'a cédé son tour, parbleu, et qui n'était plus là quand je suis sorti. Si je le repince, celui-là!

Il redescendit aux Halles. Les poireaux et les salades sentaient plus fort sous la pluie. Il passa devant la vitrine embuée de Gaston et le souvenir de la choucroute lui pinça le cœur. Haussant philosophiquement les épaules il conclut :

— Ça sera comme si j'avais rêvé depuis hier soir.

Comme il arrivait au coin de Saint-Eustache il aperçut l'homme au gibus et au carrick qui s'en allait le long du pavillon des fleurs. Traversant la rue, il le suivit. Chaque fois que l'inconnu se baissait pour distribuer des prospectus, la pluie dégoulinait des bords de son gibus. Pasquier le dépassa, et faisant demi-tour, l'aborda brusquement :

— Dites donc, c'est vous l'Ami des Pauvres?

L'autre continuait d'avancer, sans répondre. Pasquier se rangea pour le laisser passer et prit malgré lui le prospectus qu'il lui tendait d'un geste inévitable.

III

Le mardi, à neuf heures du matin, Pasquier tirait la sonnette au numéro 83 de la rue Coquillère, et, le même soir, à

six heures, il attendait, muni d'une feuille rose, devant le guichet 14 à la gare d'Austerlitz. Arrivés avant lui, quatre autres miséreux se serrèrent pour lui faire une place sur leur banc, puis la surveillante de la rue Coquillère apparut, suivie d'un infirmier qui portait un grand panier.

— Vous n'êtes que cinq, dit-elle, je comptais sur six; donnez-moi vos feuilles.

Elle vérifia les noms à l'aide d'une liste : « Legros, Goupil, où est Goupil, je ne le vois pas? Pasquier, Petitjean, Favre, Hubert, tout le monde est là, il ne manque plus que Goupil. Tant pis pour lui, je vais prendre le billet collectif pour cinq.

— Ne vous fâchez pas, mademoiselle, — grasseya une voix, — présent Goupil, Isidore, j'étais allé embrasser ma bonne amie.

La sèche surveillante haussa les épaules, fit timbrer quelques papiers au guichet et les donna à Pasquier.

— Vous avez l'air plus instruit qu'eux, voici le billet et les indications pour le voyage. C'est très simple. Changer à Limoges, 3 h. 14, descendre à Sauvagnac, 6 h. 21, on vous attendra à la gare. Et vous, les autres, n'allez pas vous perdre en route, c'est Pasquier qui a les billets. Voyageurs sans billet, 100 francs d'amende, un mois de prison. Vous toucherez un repas froid chacun, nous allons passer sur le quai.

Ils montèrent dans un compartiment de troisième tout neuf, qui sentait le pétrole et le ripolin. L'infirmier rangea les provisions dans le filet. A 7 h. 10 le train démarra; penché par la portière, Goupil envoyait des baisers à la surveillante.

— Adieu, Paname, — murmura l'un d'eux, — on ne te reverra plus!

— Tais-toi donc, oiseau de malheur! — cria un autre.

— J'ai soif, moi, — déclara tout de suite Goupil, — voyons ce vin blanc qu'ils nous ont donné.

Il atteignit une bouteille et but une large rasade au goulot, mais il pensa étouffer.

— Les salauds, — hurla-t-il, — c'est pas du pinard. C'est de la tisane!

De lampadaire en lampadaire, d'aiguille en aiguille, l'express, gagnant de la vitesse, sortit de Paris; on dépassait les trains de banlieue; à Juvisy, la Seine miroita un instant

le long de la voie; les petites gares se succédaient, signalées par le tintement strident de leur sonnerie électrique. Les miséreux ne parlaient pas, l'un d'eux interrompit enfin le silence.

— Savigny-sur-Orge, c'est là que je suis né. Je m'appelle Petitjean.

— Ah, — s'intéressa poliment Pasquier.

— Oui, Petitjean Gaston, ma mère faisait des ménages, mon père cognait, quand il rentrait saoul le soir. Je n'ai jamais été pour la boisson, moi. Un petit verre par-ci, par-là, je ne dis pas non, c'est bon pour l'estomac, mais se mettre dans des états pareils, quelle saleté! Ça n'était pas un mauvais homme, mais quand il avait bu, il ne se connaissait plus.

Peu à peu la conversation devint générale, mais Pasquier n'écoutait plus, réfléchissant.

— Quelle différence devait exister entre moi et ces pauvres types il y a seulement vingt ans! Et maintenant je suis devenu tellement pareil à eux qu'ils riraient si je leur disais quels métiers j'ai faits. Quelle tête ils feraient en m'entendant parler de Descartes. Et pourtant, je pourrais parler de Descartes : *Cogito*, je pense, donc je suis. Au fait ça n'est plus très sûr, est-ce que je pense? Peut-être cinq minutes, tous les deux ou trois jours. Ça ne s'appelle pas *être*, ça. Encore deux ou trois ans de cette vie et je ne penserai plus du tout. La personnalité se défait comme elle se fait.

— Si on cassait la croûte, — proposa Goupil, — déjà huit heures passées, j'ai vu une horloge.

— Pas besoin d'horloge, — trancha Hubert, — j'ai ma montre, moi! Il est huit heures dix. Cette montre-là, elle n'est pas en or, ni en argent, bien sûr, je l'ai gagnée en 1912, à une loterie, j'avais pris trois numéros à deux sous, elle marche depuis, c'est une affaire, ça. Le verre est fendu.

Ils mangèrent. Quand ils eurent fini, Legros s'essuya la bouche avec sa manche, et questionna :

— C'est pas tout ça. Faudrait voir où on va. C'est-y loin ce patelin? Tu dois le savoir, Pasquier, puisque tu as tous les papiers.

— Nous allons à Sauvagnac. Arrivée 6 h. 21. Il paraît qu'on nous attendra à la gare. Je n'en sais pas plus long que toi.

— Mais là-bas, qu'est-ce qu'on fichera?

— Je ne peux pas te dire, moi, — répondit Pasquier, — c'est sans doute une maison de retraite.

— Un sanatorium, qu'ils disaient.

— Mais non, puisqu'ils ne veulent pas de malades.

— Je vous le répète, — affirma Legros, — on ne reverra plus Paris.

— Eh, descends donc, — conseilla Goupil, — je vais tirer la sonnette d'alarme.

— Ne fais pas le malin, — répartit Legros, — on te mettrait dedans. Après tout, c'est un truc si tu veux revoir...

— Ah, la paix, — gronda Favre, — si vous aviez une auto, et un hôtel particulier à Paris, je comprendrais que ça vous tracasse. Mais nous, on s'en balance, on est des pouilleux, alors, pas vrai, c'est égal qu'on crève à Paris ou là-bas... comment as-tu dit?

— Sauvagnac, — répéta Pasquier, — c'est la gare. Nous changerons à Limoges, à 3 h. 14.

— Et si on roupille? — s'inquiéta une voix.

— Ne vous en faites pas, moi, Hubert, je vous réveillerai, j'ai ma montre.

— Tu n'as pas peur qu'on te la chipe? — railla Goupil.

— Essaie un peu, feignant!

— Feignant toi-même!

Hubert était réellement fâché, ils échangèrent quelques injures, mais d'un bout à l'autre du wagon et sans faire un mouvement pour se rejoindre, puis, ils se calmèrent. Legros s'endormit le premier et ronfla. A Vierzon, l'arrêt fut brusque et le réveilla.

— On est arrivés?

Pasquier regardait par la fenêtre. La lune s'était levée sur les bois de Sologne, une vapeur blanche flottait au ras du sol, les troncs des bouleaux luisaient comme si on les eût passés à la craie, puis commencèrent les montagnes et les tunnels où le train s'enfonçait avec un fracas énorme de vapeur, de bielles et de roues.

— Trois heures, — dit Hubert, en lui poussant le coude. — Va falloir se préparer.

Bientôt les freins crissèrent. De grosses lampes à arc étaient

suspendues dans le ciel, le train siffla, ralentit, trouva son chemin parmi les signaux rouges, verts et violets et s'arrêta enfin, le long d'un quai désert, en dehors de la marquise. Il pleuvait. Les six hommes descendirent et se hâtèrent vers un abri.

— Comptez-vous quatre! — lança Goupil.

— Faudrait pas se geler ici, — murmurait un autre, — combien qu'on a à attendre?

A la lueur d'un réverbère, Pasquier consulta ses papiers :

— Limoges, arrivée 3 h. 14, départ 4 h. 10, à peine une heure, on va se débrouiller pour trouver le train.

— Qui est ce qui paie un jus? — demandait Favre.

Un employé qui passait dit avec un accent déjà toulousain :

— La buvette est fermée, pauvre!

— Pardon, — questionna Pasquier, — le train pour Sauvagnac, je vous prie?

— C'est la ligne d'Ussel, pardi, voie onze. Départ 4 h. 10, le train est formé.

Déjà Goupil braillait :

— Allons-y les copains, par file à gauche!

Ils se mirent en marche, le long d'un train de marchandises, des bœufs collaient leur museau contre la claire-voie des wagons, et meuglaient.

— Ça sent bon l'écurie, — reniflait Petitjean.

— Va donc, bouseux! — injuria Goupil, mais l'autre haussa les épaules sans répondre. Ils traversèrent plusieurs voies et arrivèrent enfin sur le septième quai. Enfermés dans des cages de bois blanc, des coqs chantaient. Un train omnibus était là, comme oublié depuis très longtemps. Pasquier installa tout son monde dans un vieux wagon, dont les compartiments n'étaient séparés qu'à mi-hauteur. Pour toute lumière, deux demi-globes de verre où tremblait une flamme fumeuse. Les six voyageurs s'allongèrent chacun sur une banquette. Il faisait froid. Au bout d'un quart d'heure, un employé vint mettre de grosses bouillottes de fer étamé. Puis le chef de train passa.

— Les voyageurs pour Mérignat, Versac, Davignac, Pradines, Meyrac, Bonnac, Azat, Sauvagnac, Bugeat, Ussel, en voiture, s'il vous plaît!

La machine siffla, le train fit gémir tous ses attelages, on était parti.

— Rien à dire, — constata Hubert, en regardant sa montre. — Départ à l'heure tapante. C'est pas comme sur l'État.

— On te voit venir, — grogna Goupil, — sale réactionnaire!

Les lumières devinrent plus rares, on passa un pont, puis un tunnel, et le wagon fut plein de fumée. Favre toussa.

— Ma parole, un petit marc ne serait pas de refus.

Une bouillotte, mal fermée, avait fui et une flaque d'eau roulait d'une portière à l'autre.

— C'est-y pas malheureux, — protestait Legros, — quel matériel...

Mais on le fit taire. Tous les cinq ou six kilomètres, le train s'arrêtait. Contre le mur de la gare, une grêle sonnerie électrique tintait dans la nuit, comme la cloche d'une brebis égarée. Le chef de train criait un nom en *ac* qui semblait toujours le même à Pasquier.

— Préviens-moi, — demanda-t-il à Hubert, — quand il sera six heures, sans ça nous sommes fichus de manquer Sauvagnac.

Il ne pleuvait plus; à travers la nuit devenue moins épaisse, on devinait des rochers gris, des forêts profondes, des eaux luisantes. La voie montait sans doute, car la machine haletait péniblement. Il y eut encore trois ou quatre haltes. Hubert se leva et rapprocha sa montre de la lampe :

— Six heures dix, — annonça-t-il.

Goupil était sur pied et imitait la trompette du réveil.

— Quel tas d'idiots nous étions à la caserne, — constata Legros. On gueulait, on attendait la classe, eh bien, je n'ai jamais été plus heureux que de ce temps-là!

La locomotive siffla, puis stoppa; Pasquier, se penchant à la portière, lut sur la muraille blanche *Sauvagnac*. Ils descendirent.

Un homme vêtu d'un manteau de cuir fumait une cigarette sous la pendule. Il s'avança vers Pasquier.

— C'est vous, — questionna-t-il, — les six voyageurs de Paris?

— Mais-z-oui, — fit très aimablement Goupil.

— Eh bien, allons-y, les chemins sont pleins de boue, on en aura bien pour deux heures.

Dans la cour, une vieille camionnette boulangère attendait, une couverture kaki sur le radiateur. Le jour se levait, sur un arbre dépouillé un moineau se mit à pépier, du creux de la vallée pleine de brouillards et de fumée l'angélus du matin monta.

Le chauffeur tourna la manivelle cinq ou six fois en jurant, envoya promener Goupil qui lui offrait de l'aider, jeta sa cigarette, ôta son manteau, tourna de nouveau la manivelle. Le moteur éternua à deux ou trois reprises, et enfin démarra.

— Installez-vous là dedans, — dit le conducteur, — les bancs ne sont pas très rembourrés, mais ça vaut mieux que d'aller à pied.

La route luisante et mouillée descendait jusqu'au village. Il y avait des flaques d'eau grise et rose. Au sommet de chaque arbre, le vent balançait un nid de pie. A l'angle de l'église, il fallut s'arrêter pour laisser passer un troupeau de moutons. La camionnette tourna à gauche devant une vieille croix, et une longue montée commença à travers une forêt de châtaigniers. Une cascade apparut un instant entre les arbres; trois ou quatre petits enfants en sabots allaient à l'école; plus loin, des bûcherons travaillaient dans une clairière; puis la route sortit des bois et un causse immense s'ouvrit, balayé par le vent, parsemé de tas de pierres sèches et de touffes de genévriers. En haut d'une butte, un berger enveloppé dans sa limousine grise se dressait, appuyé du menton et des deux mains sur un haut bâton, son chien noir courait d'une brebis à l'autre. La vue s'étendait de plus en plus et l'œil se perdait dans un chevauchement confus de croupes montagneuses; on ne voyait pas un village, pas une ferme.

— Déjà une heure qu'on roule, — constata Hubert.

A un carrefour, à la sortie d'un pauvre hameau, l'auto prit, à droite, un chemin plus étroit qui longeait une rivière.

— Ce doit être fameux pour la truite, — opina Petitjean.

Près d'un moulin abandonné, ils traversèrent l'eau sur un vieux pont couvert de lierre; sur l'autre rive, la forêt recom-

mença plus épaisse et assombrie par des sapins. Le conducteur se retourna et cria :

— Ça va là dedans? Personne n'est gelé? On approche.

— Comment s'appelle l'endroit où vous nous menez? — demanda Pasquier.

— Le moulin, tout à l'heure, c'était le moulin de Mortefond; ici, la forêt du Fayat; la rivière s'appelle la Lizonne; nous serons à Saint-Gilles dans cinq minutes.

— Qu'est-ce que c'est, Saint-Gilles?

— Saint-Gilles-ès-Forêts. Le village, l'ancienne abbaye et le pays autour, tout nous appartient.

— Tout vous appartient?

Le chauffeur se mit à rire :

— Pas à moi, bien sûr, mais au patron, le docteur Clifton, l'Ami des Pauvres.

Une muraille apparut, haute et dure. Le conducteur descendit, tira la sonnette, un portier en dolman bleu ouvrit la grille; quelques instants après, la camionnette s'arrêtait dans une grande cour. Un gardien qui portait deux galons sur sa manche s'avança sur le perron, et demanda au chauffeur :

— Les six clients sont là, François? Faites-les descendre. Le docteur attend pour la visite, il est déjà huit heures vingt.

IV

L'abbaye de Saint-Gilles-ès-Forêts fut fondée par Charlemagne, si l'on en croit la légende et le Guide Joanne. En tout cas, son nom revient fréquemment dans les chartes à partir du XIIe siècle; assiégée à plusieurs reprises pendant les guerres de religion, les réformés la brûlèrent en partie en 1568. Siège d'une puissante communauté de cisterciens, elle fut abandonnée à la Révolution et vendue comme bien national à un M. Guillery qui la paya 16 000 francs en assignats. Le nouveau propriétaire y vécut vingt ans, laissant tomber les toits et se chauffant avec les livres de la bibliothèque. En 1823, le général comte de Clairval acheta Saint-Gilles et commença à restaurer les bâtiments; il mourut en 1845, ne laissant qu'une fille, mariée en Angleterre. Jusque vers 1880, l'abbaye fut gardée par un vieux soldat de Solférino, amputé d'un bras,

à qui le notaire de Tarnac faisait parvenir tous les six mois une petite pension. A sa mort, l'invalide ne fut pas remplacé et les immenses bâtiments restèrent à l'abandon. En même temps, l'importance du village de Saint-Gilles diminuait de plus en plus : la faillite d'une usine de tissages, au milieu du siècle dernier, fit partir une centaine d'ouvriers, la maladie du châtaignier, vers 1865, amena un exode des agriculteurs, l'ouverture des mines de plomb argentifère de la Grand'Combe acheva de dépeupler Saint-Gilles, qui, de cinq cents habitants en 1800, n'en conservait plus que soixante en 1900. C'est alors que vint s'établir dans le pays le Dr Clifton, qui descendait, assure-t-on, de la fille du comte de Clairval mariée en Angleterre, et qui, en tout cas, avait hérité de l'abbaye. Possesseur d'une immense fortune, M. Clifton acheta en deux ou trois ans toutes les maisons de Saint-Gilles, et tout le territoire de la commune, payant, quand il le fallait, une masure ou un champ quatre fois leur valeur. Il releva ensuite les ruines de l'abbaye et ajouta de vastes constructions aux anciens bâtiments. En 1908 s'ouvrit la maison de retraite de Saint-Gilles-ès-Forêts, qui hébergea d'abord trois cents, puis quatre cents vieillards. Le Dr Clifton devint vraiment le maître du pays; tous les habitants du village étaient à la fois ses locataires et ses employés. L'économe de la maison de retraite fut élu maire de la commune et le médecin-chef conseiller général du canton. Aux dernières élections législatives, sur 478 inscrits, Saint-Gilles donnait 457 voix au député sortant, 11 voix à un candidat d'opposition, et trois à un vieillard hospitalisé que ses camarades surnommaient Gambetta.

Le plan général de la maison du Dr Clifton affectait la forme d'une croix; les quatre branches de la croix étaient rigoureusement symétriques, et affectée chacune à une division de 100 hospitalisés répartis en deux sections de 50. Il n'y avait aucune communication entre les différentes sections. Chacune d'elles disposait d'une cour-jardin, d'un réfectoire et d'une salle de lecture et de récréation.

L'emploi du temps était fixé avec une rigueur toute militaire : lever à 6 h. 30 l'été, à 7 heures l'hiver, repas à 11 heures et à 6 h. 30, coucher à 9 heures. Les pensionnaires, qu'on ne saurait appeler des vieillards, puisque les plus âgés ne dépas-

saient guère soixante ans, n'étaient astreints à aucun travail. Quelques-uns fabriquaient des brosses, des tapis, des objets de vannerie, ceux-là touchaient des suppléments de tabac et de vin; deux ou trois lisaient les livres de la bibliothèque; quatre ou cinq faisaient un peu de jardinage; les autres, c'est-à-dire plus des trois quarts, restaient dans un désœuvrement total et passaient la journée à d'interminables discussions ou à de longues parties des jeux autorisés : le loto, les dominos, le jacquet en hiver, le tonneau et les quilles lorsqu'il faisait beau. Le quart de vin quotidien ou le paquet hebdomadaire de tabac servaient d'enjeu, il y avait rarement des disputes, jamais de coups. Chaque section était conduite une fois par semaine en promenade dans le parc, morceau de forêt de cent cinquante hectares, clos d'une haute muraille. Les gardiens, pour la plupart anciens sous-officiers coloniaux, étaient très stricts sur la consigne, mais personne ne se plaignait d'actes de brutalité de leur part. La nourriture était abondante et assez bonne. Les hospitalisés avaient la faculté d'écrire en remettant leurs lettres ouvertes au vaguemestre, mais, n'ayant ni famille ni amis, ils n'écrivaient pas et ne recevaient aucune correspondance.

***

Pasquier et ses cinq compagnons de route attendirent dix minutes dans un vestibule, puis ils passèrent dans une pièce où ils se déshabillèrent; on leur fit jeter leurs vêtements et leur linge dans une trappe d'où montait une odeur piquante de formol; ils défilèrent ensuite sous la douche, surveillés par deux infirmiers, et subirent un long examen médical. Petitjean, que le médecin soupçonnait d'avoir la gale, fut mis en observation, les autres furent répartis dans les quatre divisions, dont chacune avait une tenue de couleur différente : gris, bleu marine, brun, vert. Pasquier fut affecté à la division Est, uniforme brun, deuxième section. Un surveillant le conduisit à sa chambre.

— Vous n'y serez pas mal, exposition nord, mais jolie vue sur la montagne. Reposez-vous, si vous êtes fatigué du voyage;

quand on sonnera pour la soupe à onze heures, votre chef de section vous prendra.

Pasquier, demeuré seul, inspecta la chambre. Pas tout à fait cinq pas sur sept, cela pouvait donner trois mètres de large et quatre de long, un lit de fer, à couverture grise, une petite table, deux chaises paillées, une armoire ripolinée, les murs peints à l'huile en vert clair, dans le coin près de la fenêtre, le radiateur du chauffage central. Sur la porte, le règlement, affiché dans un cadre noir. Pasquier en lut distraitement les prescriptions : « Défense de cracher par terre. Extinction des lumières à 9 h. 30. Les lits doivent être défaits entièrement au lever et refaits à dix heures. Le linge sale est ramassé le samedi, le linge propre rendu le mercredi, etc. »

Pasquier bâilla et s'étendit sur le lit, un scrupule le fit lever aussitôt et il relut le règlement. « Article 14 : Il est défendu de s'asseoir ou de s'étendre sur les lits sans avoir retiré ses chaussures. » Il commença à grommeler : « C'est pire qu'à la caserne! » Puis il réfléchit : « Après tout, ils ont raison, sans ça la maison deviendrait vite une porcherie. » Il s'allongea, déchaussé, sur le lit et s'endormit si bien qu'à onze heures il n'entendit pas le surveillant chef de section frapper à sa porte et qu'il fallut le secouer pour le réveiller.

— Allons, — dit le surveillant, — vous avez enlevé vos souliers, ça va bien; c'est le moment d'aller à la soupe maintenant, voici le second coup qui sonne.

Pasquier entendit une cloche, il se leva, laça ses souliers et suivit le gardien. Au réfectoire, les autres étaient déjà installés, dix à chaque table, les coudes sur la toile cirée. La soupe aux choux, fumant dans les assiettes, sentait bon. Le surveillant désigna à Pasquier une place vide.

— Voici votre place, voisin de droite, Dufresnel Achille, voisin de gauche, Joffre Pierre, il ne se fâche pas quand on l'appelle mon Général.

Pasquier s'assit sur le large banc et dit :

— Bon appétit, messieurs.

Les autres, la bouche pleine, répondirent vaguement. Quand il eut fini sa soupe, Dufresnel essuya ses moustaches, qu'il avait longues, et dit :

— Ce n'est pas pour me flatter, je suis votre ancien à tous.

Ça fera deux ans la semaine prochaine que je suis ici. Ce nouveau est bien le cinquantième que je vois arriver!

— Tu te vantes toujours, le père Baptiste était à Saint-Gilles avant toi. Il a tiré ses trois ans au mois de septembre.

— Possible, mais il n'est pas le plus ancien de la section. Il a compté à la division Nord, puis à la division Ouest, ça fait six mois seulement qu'il est ici, je suis votre ancien à tous et je devrais me servir premier de tous les plats.

— Tu finirais peut-être par engraisser, — plaisanta Joffre.

Dufresnel était maigre comme un hareng. Pasquier se mit à rire avec les autres et s'enhardit à demander :

— Alors, on change souvent de section?

— Ça dépend, — répondit Joffre, — ici, il peut y en avoir la moitié qui ont déjà été dans d'autres divisions ou dans d'autres sections, on les appelle les voltigeurs, l'autre moitié n'a jamais bougé, ce sont les escargots.

— Je suis le doyen des escargots, — affirma Dufresnel en frappant de son poing osseux sur la table.

On servit du bouilli en sauce et des pommes de terre. Il y eut une dispute à la table voisine, le dernier à servir n'avait pas eu sa part. Le surveillant-chef approcha, inspectant les assiettes.

— Ça, — dit tout bas Dufresnel, — c'est encore Chavignard qui aura mis un morceau de viande dans sa poche. Voilà un mois qu'il est ici, il a encore peur de n'avoir rien à manger le lendemain!

Le surveillant eut vite fait de découvrir le coupable. Il le fit sortir de table.

— Montez immédiatement dans votre chambre. C'est la deuxième fois que je vous y prends, la troisième, je proposerai au chef de division de vous mettre trois jours au pain et à l'eau.

Chavignard sortit, accompagné d'un gardien. Il y eut un grand silence.

— Moi, — dit quelqu'un à haute voix, — je suis pour la liberté, mais manger la part des copains, j'appelle ça du vol.

— Parfaitement! — renchérit un autre. — On n'a pas d'argent : les habits, les chemises, les caleçons, rien n'est à nous puisque c'est pareil pour tous, alors ce qui nous appartient, c'est ce qu'on mange. Donc, c'est un vol qu'il a fait. Tant pis pour lui si on le met au clou.

— Tu te méfieras de ces deux types-là, — conseilla Dufresnel à Pasquier, — c'est des cafards, ils répètent tout ce qu'ils entendent aux surveillants. Le blond filasse s'appelle Laffitte, l'autre, le gros, c'est Germain.

— Moi je le plains, ce Chavignard, — déclara Joffre, — ce n'est pas sa faute s'il a toujours faim, le pauvre bougre.

Mais Pasquier n'écoutait plus. La pensée de Dumesnil lui revint à l'esprit. Oui, il aurait peut-être à noter des choses intéressantes ici.

— Est-ce qu'on peut écrire des lettres? — demanda-t-il.

— Je crois que oui, — dit son voisin d'en face. — Mais tu sais, faut avoir quelqu'un pour écrire, des parents, des enfants, une maîtresse. Nous, on est seuls, alors tu te rends compte. On n'est pas mal ici, on tue le temps. C'est dommage qu'on ne puisse pas jouer aux cartes ou sortir un peu, aller boire un verre au café, voir une femme bien balancée à son comptoir. Dans les premiers temps, c'est pas drôle, mais il faut s'y faire, il y a des dominos, le jacquet; les nouveaux arrivés te disent comment ils ont laissé Paris; on cause, on discute; et puis on est tranquille pour le lit et la croûte. A notre âge ça compte, ça. Tu t'habitueras. Et de temps en temps tu pourras pêcher à la ligne dans la Lizonne. J'y ai pris une truite de trois livres, moi qui te parle, je te montrerai, cet été...

— Ta, ta, ta, — interrompit Dufresnel, — d'ici l'été!

— Oui, — fit Joffre, en écho, d'ici l'été...

V

Le temps passait, si égal et monotone que Pasquier, retrouvant d'instinct le même geste qu'en pension et à la caserne, effaçait les jours, un par un, sur son petit calendrier. Cela faisait un mois depuis son arrivée à Saint-Gilles; au bout d'une semaine, il n'avait plus rien à apprendre sur aucun de ses camarades. Tout les faisait paraître semblables : même âge, autour de soixante ans, et même condition, sans famille, sans métier, sans maladie. Le costume brun de la section accentuait encore l'uniformité; pourtant Pasquier les reconnaissait presque sans les voir, l'un à sa démarche traînante, l'autre à sa petite toux comique. Dufour rasait les murs des

couloirs et ne pouvait pas traverser seul une cour, Berteil fauchait l'air de son bras droit, Chavignard buttait tous les quatre pas contre un obstacle invisible. Sous la crapuleuse écorce de l'accent parisien, Pasquier retrouvait les inflexions des dialectes provinciaux, et, en écoutant parler ces misérables que Paris avait roulés et brassés comme des épaves, il imaginait les gars solides et farauds qui, trente ans plus tôt, étaient arrivés par la gare Saint-Lazare ou par Austerlitz, l'un, des prairies normandes, l'autre des bruyères du Limousin. Voilà ce que Paris avait fait de ces hommes : joli travail en vérité!

Au fur et à mesure que Pasquier réfléchissait, l'idée du Dr Clifton, l'Ami des Pauvres, lui paraissait moins absurde. Certes, les formalités du début étaient ridicules, depuis la distribution des prospectus et les visites, jusqu'à l'arrivée à Saint-Gilles, mais ensuite, comment nier le résultat? Sur les cinquante hommes de sa section, aucun ne regrettait ce Paris dont ils parlaient sans cesse. A vivre ainsi sans le souci du gîte et de la nourriture, tous ces pauvres diables, qui la veille faisaient figure de solitaires ou de révoltés, devenaient très vite un troupeau paisible, peut-être même heureux. La fable du Loup et du Chien, se disait Pasquier. Mais Pasquier lui-même ne subissait pas cette influence. Il se surprenait à réfléchir à des questions auxquelles il n'avait plus pensé depuis dix ans. Ce que c'est que de manger à sa faim! De nouveau il se sentait différent de ses camarades, libéré comme eux de la misère, il ne trouvait pas comme eux, dans le confort matériel suffisant de Saint-Gilles, le calme d'un but atteint, la tranquillité d'une retraite; il y voyait au contraire un point de départ pour une existence nouvelle. Que le temps allait lui sembler long bientôt! Faibles ressources contre l'ennui, le jardinage, le jeu du tonneau et la collection des Pères de l'Église, dont les *in-folio* garnissaient tout le bas de l'ancienne bibliothèque des moines!

Pasquier s'était lié d'amitié avec ses deux voisins de table du premier jour : Joffre était d'une jolie force au jacquet, Dufresnel réussissait admirablement les ouvrages de paille tressée; pas très bavards ni l'un ni l'autre, ils approuvaient généralement ce que disait Pasquier.

— Vous ne vous ennuyez jamais ici? — leur demandait-il.

Joffre haussait les épaules, gonflait les joues et envoyait au plafond en anneaux réguliers la fumée de sa cigarette, Dufresnel répondait invariablement :

— Ma foi, qu'on crève ici ou ailleurs, c'est tout un!

Un jour que Pasquier répétait sa question pendant une partie de jacquet, Dufresnel lui répondit brusquement :

— Bah, laisse donc! Tu ne moisiras probablement pas ici!

— Tais-toi, — bougonna Joffre, qui agitait son cornet à dés, — voici un coup qui mérite réflexion.

Mais Dufresnel continuait :

— Ça m'étonne, toi qui es assez malin, que tu n'aies pas réfléchi à ça. Voici deux ans que je suis à la section, tu le sais, je n'ai malheureusement pas tenu le compte exact des arrivées et des départs, mais j'ai sûrement vu ici plus de cent figures différentes. Ça fait cinquante arrivants en deux ans.

— Et alors? — demanda étourdiment Pasquier.

— Cinquante arrivants, ça signifie autant de sortants...

Dufresnel se tut. Le gardien-chef entrait dans la salle de récréation, une feuille de papier à la main, et appelait :

— Dufresnel, Achille; Berteil, Léon!

Dufresnel se leva et répondit : Présent! A l'autre coin de la salle, Berteil répondit aussi.

Le gardien reprit :

— Tenez votre paquetage prêt dans une demi-heure, c'est pour un changement de section.

Dufresnel se rassit; Pasquier fut frappé de l'affreuse pâleur de son visage.

— Eh, le doyen, — plaisanta-t-il, — tu as l'air d'un pendu qu'on décroche.

Mais Joffre lui bourra les côtes d'un grand coup de poing :

— Tais-toi, ça vaudra mieux, c'est à croire que les plus intelligents sont les plus bêtes, ma parole!

***

Le lendemain, au repas de midi, deux nouveaux entrèrent au réfectoire, le premier fit un salut bouffon et Pasquier reconnut Goupil.

Le farceur s'assit à côté de lui à la place laissée vide par le

départ de Dufresnel et commença à dévider un long récit :

— Vous ne me connaissez pas encore, les copains, mais Pasquier me connaît, lui; on est arrivés dans le même panier à salade. J'étais à la première section du Midi. Passez l'hiver dans le Midi, parfaitement! J'ai demandé qu'on m'envoie à l'Est, voici l'été qui s'amène, pas vrai?

Comme il neigeait dehors, il y eut quelques rires.

— Ah, les voilà dégelés, — triomphait Goupil. — Vous m'avez l'air un peu bonnets de nuit à la deuxième division de l'Est. Au Midi, c'était plus gai.

— On est embêtés, — lui expliqua Pasquier, — parce que le type que tu remplaces, un nommé Dufresnel, était notre ami à tous.

— Faut pas se frapper, quoi! Si on l'a envoyé à ma place, à la première du Midi, il sera rudement bien; les voyages, ça forme la jeunesse!

A ce moment-là, Joffre se pencha vers lui et prononça ce simple mot :

— Imbécile! — avec un tel calme que Goupil Isidore n'ouvrit plus la bouche jusqu'à la fin du repas que pour manger et pour boire.

***

Pasquier allait et venait dans le jardin, réfléchissant à la dernière conversation qu'il avait eue avec Dufresnel et que l'arrivée du gardien-chef avait interrompue. Au coin de la treille, il s'arrêta, frappé d'une brusque évidence.

— C'est pourtant clair. Fallait-il que je sois bête! Cinquante arrivées à la section, donc cinquante départs en deux ans. Ceux qui ont simplement changé de division ne comptent pas, il faudrait d'abord savoir combien de nouveaux sont entrés directement dans notre section. Dufresnel devait en connaître le nombre, je vais demander à Joffre s'il le lui a jamais dit.

Il rentra dans la salle de récréation, mais il dut attendre la fin d'une partie de dames, que Joffre gagna, puis la revanche, qu'il gagna aussi. Quand ce fut fini, Pasquier le prit à part et l'interrogea.

— Tu ne pourrais pas me dire, par hasard, sur les cinquante

types qui sont ici, combien ne sont pas passés par d'autres sections?

Joffre le regarda dans les yeux :

— Ah! Toi aussi, ça te travaille! Fallait demander ça à Dufresnel, il t'aurait expliqué le coup en détail, mais je peux toujours te répéter le chiffre qu'il m'a dit : il est entré ici en deux ans une trentaine de nouveaux. Quand tu auras réfléchi là-dessus, tu viendras m'en parler, mais pas pendant ma partie de dames, si possible. Les dames, c'est sacré!

— Attends, — fit Pasquier, — voyons si j'ai deviné la suite du raisonnement de Dufresnel; puisque trente nouveaux sont arrivés chez nous en deux ans, en supposant que ce soit pareil dans les autres sections...

— Dufresnel disait que ça devait être à peu près pareil dans toutes.

— Bon! Dans ce cas, ça signifie qu'en deux ans il est entré à Saint-Gilles environ 250 nouveaux, et qu'un nombre égal d'anciens sont sortis.

— Sortis, ça, nous n'avons jamais pu le savoir. Dufresnel répétait que 250 nouveaux, ça représente 250 places vides. Comment se fait le vide? Ce n'est pas moi qui te le dirai.

— Peut-être qu'on expédie les sortants à Paris?

— Je n'en sais rien, en tout cas, aucun n'a jamais envoyé de ses nouvelles. Un jour que je réclamais, le gardien-chef m'a dit que je devais m'estimer heureux d'être assuré d'avoir à boire et à manger jusqu'à ma mort. Maintenant, les surveillants n'ont pas l'air beaucoup plus renseignés que nous. A tout à l'heure, mon vieux. Il y a une grande partie de dames qui m'attend. C'est comme au régiment ici, il ne faut pas chercher à comprendre.

Joffre s'éloignait déjà, mais il revint sur ses pas, comme quelqu'un qui se ravise.

— Et puis, si j'ai un conseil à te donner, tu ferais mieux de ne pas penser à ça et surtout de ne pas en parler à d'autres qu'à moi. Au revoir.

Plus facile à donner qu'à suivre, ce conseil! Toute la nuit, Pasquier retourna dans sa cervelle les chiffres qu'il tenait de Joffre; vers le matin, un raisonnement très simple s'imposait à lui :

— Ici, nous ne sommes pas des malades qu'on soigne et qui s'en vont une fois guéris. Ce n'est pas un hôpital. Ce n'est pas non plus une prison. On ne nous force pas à travailler, on ne nous apprend aucun métier, on ne fait pas amasser de pécule à ceux qui s'occupent, donc ce n'est pas pour nous relâcher ensuite sur le pavé que ce toqué de Clifton nous a fait entrer ici. Par conséquent nous devons y rester jusqu'à notre mort, et il n'y a que la mort qui puisse faire de la place pour les nouveaux. Mais en deux ans, trente morts sur cinquante, est-ce possible? De ce train-là, à quinze chaque année, toute la section serait expédiée en moins de quatre ans, c'est fantastique, le plus vieux de nous n'a pas soixante-cinq ans, il faudrait voir une table de mortalité. Autrefois, quand j'étais au lycée, j'en avais une à la fin du bouquin des logarithmes, mais je ne risque pas de trouver ça dans la bibliothèque des moines! Joffre a raison, essayons de ne plus y penser. Pascal l'a dit : « Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face. » Je ferme les yeux, je dors.

A ce moment la cloche du réveil commença de sonner.

VI

Quelques jours plus tard, Pasquier feuilletait un vieil *Almanach Hachette*, passant distraitement d'un article sur la greffe des rosiers à un abrégé de l'histoire d'Égypte, lorsqu'il tomba sur un titre : *Table de mortalité simplifiée établie d'après les tables de la population de France* (*Recensement de* 1906). Il lut les tableaux, épelant les chiffres à mi-voix comme un écolier.

— Sur mille enfants du sexe masculin il reste :

à 1 an.	836	survivants.
à 10 ans.	759	—

suivant les colonnes du doigt, il continua sa lecture :

à 30 ans	676	survivants.
à 40 —	616	—
à 50 —	538	—

— Nous approchons :

à 54 ans . . . . . 500 survivants.

— Cela devient intéressant, — observa-t-il, — nous voici dans nos âges.

à 55 ans	490	survivants.
à 56 —	479	—
à 57 —	468	—
à 58 —	456	—
à 59 —	444	—
à 60 —	431	—
à 61 —	418	—

— Je note ces chiffres. Après, ça descend plus vite; 178 survivants à soixante-quinze ans et 87 seulement à quatre-vingts ans. Pas besoin d'aller si loin, puisque à Saint-Gilles nous sommes à peu près tous compris entre cinquante-cinq et soixante-deux ans. Donc, sur mille naissances, il reste 500 survivants à cinquante-quatre ans, juste dix fois l'effectif d'une de nos sections. Sur ces 500, je vois 11 décès de cinquante-cinq à cinquante-six ans, le même nombre de 56 à 57, 12 décès de 57 à 58, autant de 58 à 59, et 13 de 59 à 60. En somme, on peut dire que sur 500 hommes de cinquante-cinq à soixante ans, il en meurt 12 par an. Ici, sur les 50 hommes d'une section il en disparaît une quinzaine chaque année; s'ils sont morts cela fait plus de dix fois la mortalité normale!

Il referma l'almanach.

— Dix fois la mortalité normale? Ce n'est pas croyable! Certes, tout le monde a souffert de la misère ici, on a mangé souvent de la vache enragée, et souvent rien mangé du tout, mais ça n'explique pas un pareil chiffre. Jamais de la vie, surtout étant donné qu'ils ne prennent ni infirmes, ni malades. Il faut à tout prix tirer la chose au clair.

Il descendit au jardin, Joffre s'y promenait, fumant une grosse cigarette mal roulée, et se plaignant du tabac :

— Cette semaine, il ne vaut rien, plein de bûches et sec comme un coup de pied au...

— Prends du mien, il n'est pas mauvais. J'ai à te parler.

— Je te vois venir, — fit Joffre, résigné, — vas-y tout de même.

— Réponds-moi franchement. A ton avis, chaque nouveau qui entre ici remplace un ancien qui est, qui est quoi, voilà la question?

Joffre battit le briquet, alluma sa nouvelle cigarette, cracha dans le gravier et dit :

— Un ancien qui est mort.

— Mais comment le sais-tu?

Joffre se fâcha :

— Tu me demandes mon opinion, je te la donne. Si tu préfères croire qu'on s'en va d'ici pour devenir archevêque ou Président de la République, tu es libre, mais je t'ai déjà conseillé de me ficher la paix avec ce genre de conversation. Puisqu'il faut te le dire, je ne tiens pas à me faire repérer!

Rageur, il tourna les talons, laissant Pasquier seul dans le jardin où une pluie fine commençait à tomber. Pasquier resta un long moment immobile, lorsqu'il s'entendit héler :

— Alors, tu es amoureux, tu es embrasé, que tu ne sentes pas dégouliner la flotte?

Pasquier leva la tête et aperçut Goupil, à son tour il lui cria :

— Imbécile!

***

Le printemps, aigre et mouillé, passa, ensuite, ce fut un été pesant, un ciel plein de gros nuages blancs, ballonnés comme des ventres de poissons morts. De temps en temps, un orage éclatait avec des tourbillons de poussière, de brusques déchirements de foudre, et des fracas d'arbres abattus; parfois, dans le vent, la cloche de Saint-Gilles sonnait toute seule. Puis les jours commencèrent à raccourcir et les feuilles des arbres tombèrent, les premières venues tombant les premières, et bientôt celles des chênes et des bouleaux restèrent seules sur les branches, et ce fut novembre. Pasquier n'avait pas changé de section, il avait vu s'en aller l'un après l'autre beaucoup de ses camarades. En un an il en était parti vingt-six, sur leurs remplaçants, quatorze étaient nouveaux venus à Saint-Gilles. C'était toujours le même rythme, si différent

de la loi normale du hasard qu'il fallait renoncer à toute explication naturelle. A chacun des permutants arrivant d'une autre division, Pasquier posait la même question.

— A la section d'où tu viens, tu n'as pas connu un nommé Dufresnel?

Mais chaque fois, la réponse était la même. Ainsi Dufresnel, qui avait quitté depuis huit mois maintenant la division Est, deuxième section, n'était ni à l'Est-première, ni au Nord, ni au Midi, ni à la seconde de l'Ouest. Restait la première section de cette division Ouest. Aucun permutant n'en était encore venu. A la fin d'octobre il y eut plusieurs arrivées et Pasquier vit un matin Hubert, son compagnon de voyage de Paris à Saint-Gilles.

— D'où viens-tu? — lui demanda-t-il.

— Division Ouest, première section.

Pasquier eut une brusque détente. Enfin, il allait peut-être savoir la vérité, et anxieusement, il acheva sa question.

— Tu n'as pas connu un nommé Dufresnel, Dufresnel Achille, un grand maigre?

— Pas de Dufresnel, — répondit l'autre, — j'en suis sûr, j'ai bonne mémoire; si je l'avais vu, je te le dirais, je peux te réciter tous les noms. A propos, ma montre, tu sais, je n'ai pas eu de chance, je l'ai laissée tomber, elle s'est cassée.

Après le dîner, Pasquier prit Joffre dans un coin de la salle de jeux et lui dit :

— Depuis que Dufresnel est parti, j'ai demandé à tous ceux qui arrivaient à notre section s'ils ne l'avaient pas vu. Il en est venu des sept autres sections. Je les ai tous interrogés, le tour est fini : Dufresnel n'est dans aucune, je le sais maintenant.

Joffre le regarda d'un air morne.

— Tu le sais! Moi je m'en doutais bien et lui aussi s'en doutait, le soir où on l'a averti pour qu'il fasse son paquetage.

Il haussa ses épaules lourdes et acheva :

— On meurt tout de même trop vite ici! C'est dommage, nous serions bien, sans ça.

Pasquier se leva. Joffre le fit rasseoir.

— Un jacquet, veux-tu?

Pasquier lança des dés, puis Joffre, les pions glissaient

d'une case à l'autre, Pasquier ne suivait guère le jeu. N'étaient-ils pas semblables à ces pions qu'on retirerait à la fin de la partie, au hasard des points amenés par des dés? N'y avait-il pas, quelque part à Saint-Gilles, un mystérieux joueur qui réglait comme une partie de jacquet le passage des hospitalisés d'une section à l'autre, puis leur sortie vers l'inconnu?

— Qu'est ce que tu attends avec ton cornet — bougonna Joffre, — à toi de jouer!

A ce moment, la porte s'ouvrit, le gardien-chef entra, une feuille à la main, comme le soir du départ de Dufresnel.

— Je sens que c'est mon tour, cette fois-ci, — murmura Joffre.

Avant même l'appel de son nom, il se leva.

— Oui, — dit le gardien, étonné, — c'est pour vous, Joffre Pierre, changement de section, mais vous n'achevez pas votre partie?

— Non, — répondit Joffre, et, se penchant vers Pasquier, il lui dit : — Ils m'ont gardé vingt mois, maintenant c'est fini, tu ne resteras pas beaucoup plus longtemps. Il y a trop de pauvres bougres à Paris qui attendent leur tour. Adieu, Pasquier, et crois-moi, garde pour toi ce que tu sais.

Et Pasquier, regardant la muraille blanche, crut y voir passer l'ombre du vieux monsieur au carrick et au gibus qui, chaque nuit, autour des halles, distribuait ses prospectus « l'Ami des Pauvres tue la Pauvreté ».

JEAN MISTLER

(*A suivre.*)

LES CULTURES DE TISSUS EN DEHORS DE L'ORGANISME

Dans un précédent article (l'*Évolution des sciences de la vie*, janvier 1929), je me suis efforcé de montrer pourquoi le biologiste devait de plus en plus avoir recours aux sciences dites exactes, chimie, physique et physico-chimie, pour l'étude des phénomènes de la vie. J'ai essayé d'expliquer les raisons pour lesquelles la chimie organique pure ne pouvait à elle seule élucider ces problèmes, et j'ai esquissé les avantages des méthodes de la chimie-physique, et d'autres, très différentes, telles que la méthode de culture des tissus en dehors de l'organisme, que le Dr Alexis Carrel a créée et portée à un haut point de perfection. A l'heure actuelle, on peut dire que cette dernière est une des seules méthodes biologiques générales qui puisse se comparer aux méthodes des sciences exactes, car elle se prête à la mesure. Or, on ne connaît vraiment un phénomène qu'à condition de le savoir mesurer, et c'est vers cet idéal lointain que tendent toutes les science encore dans l'enfance : la biologie, la médecine.

Pour bien faire comprendre le progrès que représente la méthode de culture des tissus *in vitro*, il est nécessaire de donner un court aperçu de la façon dont la matière vivante, les tissus et leurs éléments constitutifs, les cellules, étaient étudiés jusqu'à présent : cette étude constitue une science, la *Cytologie*, qui est parvenue à un degré avancé de développement, mais en négligeant un des facteurs les plus importants du

problème, à savoir les *fonctions des cellules*, c'est-à-dire leur raison d'être; la cytologie s'est en effet bornée à l'examen morphologique, au microscope, des cellules mortes. C'est une méthode statique, par opposition à la culture des tissus qui est essentiellement cinétique et dynamique. La cytologie, qui décrit avec un grand luxe de détails l'aspect des éléments internes des cellules, après que celles-ci ont été tuées par divers réactifs, et colorées au moyen de substances spéciales, est incapable d'expliquer les phénomènes pathologiques les plus communs, tels que la cicatrisation d'une plaie ou la croissance d'une tumeur.

Dans un récent article, le Dr Carrel développait ces idées de façon remarquable et frappante. « La structure des tissus, disait-il, et leurs fonctions sont deux aspects d'une même chose, et ne peuvent être considérées séparément. Chaque détail structural possède son expression fonctionnelle. Ce sont les facultés physiologiques des éléments anatomiques des animaux supérieurs qui permettent à ceux-ci de vivre. De même, l'existence d'une communauté de fourmis dépend des aptitudes physiologiques des individus qui la composent. Lorsque l'on considère les cellules uniquement comme éléments structuraux, on les prive de toutes les propriétés qui les rendent capables de s'organiser en un ensemble doué d'existence : au sein d'un organisme, elles sont associées suivant certaines lois, et la sociologie cellulaire est la conséquence des propriétés spécifiques de chaque type de cellules. Parmi ces propriétés, les unes se manifestent dans les conditions normales de la vie, tandis que les autres demeurent cachées, et n'entrent en jeu que si certaines modifications se produisent dans le milieu intérieur, par exemple quand des agents pathogéniques se développent dans le corps. La signification d'un état structural donné dépend de la connaissance de l'état physiologique correspondant : structure et fonction doivent être étudiées simultanément.

» De plus, les tissus évoluent dans le temps. Un tissu est une société composée d'organismes complexes qui ne réagissent pas de façon instantanée aux variations du milieu environnant auxquelles il s'opposera peut-être pendant longtemps avant de s'adapter aux conditions nouvelles par

des transformations superficielles ou profondes. Ne l'étudier qu'à un moment déterminé n'a guère de sens : son évolution dans le temps est aussi importante que son existence dans l'espace. »

En d'autres termes, et si l'on veut bien me pardonner une comparaison triviale, ce n'est pas en observant et en disséquant les cadavres de la Morgue que l'on peut espérer arriver à comprendre la vie économique de la ville de Paris.

Pour nous résumer, la conception des cellules et des tissus, que Carrel a substituée à la conception classique, est celle d'un système : cellules-milieu environnant, dont les caractéristiques structurales, fonctionnelles, physiques, physico-chimiques et chimiques sont considérées dans le temps aussi bien que dans l'espace.

Il est bien évident que pour reconstruire la cytologie conformément à cet idéal, une transformation radicale de la méthode s'imposait : et c'est à cette tâche que le Dr Carrel s'est attelé depuis 1912, pour en être récompensé par un éclatant succès.

La méthode qu'il a mise au point porte le nom de « Culture des tissus *in vitro* ». Elle permet de conserver vivants, en dehors de l'organisme, des fragments de tissus, découpés de préférence sur un embryon, tel que l'embryon de poulet, qui prolifèrent activement dans un milieu approprié et possèdent la propriété de vivre indéfiniment. La descendance d'un petit morceau de cœur de poulet extrait de l'œuf en 1912, est encore vivante aujourd'hui au bout de dix-neuf ans, et ne manifeste aucun signe de vieillissement, c'est-à-dire que son activité de croissance est la même qu'aux premiers jours. Il n'y a, à l'heure actuelle, aucune raison pour qu'elle meure jamais, à moins d'accident. Il est superflu d'ajouter que le poulet dont elle est issue, s'il eût vécu sa vie normale, serait mort depuis longtemps, dix ans constituant à peu près l'extrême limite de sa vie.

Avant les travaux du Dr Carrel, différents chercheurs, et principalement Harrison, s'étaient efforcés de maintenir ainsi des morceaux de chair vivants en dehors de l'organisme. Mais aucun d'eux ne réussit à prolonger la vie de ces tissus au-delà d'un nombre de jours limités, faute de leur fournir

la nourriture convenable. Ce qu'ils obtenaient n'était donc qu'une survie momentanée, et non pas une existence, sinon normale, tout au moins très active. Et c'est en cela que consiste le mérite du Dr Carrel qui, le premier, réussit à empêcher la mort de survenir. Or, c'est précisément le point fondamental de la méthode : les tissus explantés, conservés dans des vases spéciaux, avec des précautions d'asepsie considérables, car un seul microbe suffit pour infecter la culture et la tuer, peuvent être assimilés à des animaux de laboratoire immortels. Il est donc possible d'expérimenter indéfiniment sur la même famille de cellules provenant de la même souche, d'où plus grande précision, par suite de l'élimination des causes d'erreur innombrables provenant des caractéristiques individuelles d'animaux de souches différentes. Mais ce n'est pas le seul avantage qu'on retire de la méthode.

Pour conserver ces tissus, il faut les couper en deux parties, généralement toutes les quarante-huit heures. En deux jours, en effet, les cultures de « fibroblastes », ou cellules du tissu conjonctif, très répandues dans tous les organismes, doublent de volume. (Dans certains cas on laisse les cultures croître pendant deux ou trois semaines — elles atteignent alors parfois une taille de l'ordre de un centimètre carré.) En la divisant ainsi, on permet à la culture de se nourrir par sa surface (puisqu'elle ne possède pas de système circulatoire), et d'éliminer les produits toxiques résultant de la sélection qu'elle opère dans les substances nutritives qu'on lui fournit; un lavage dans une solution spéciale facilite cette élimination. On se trouve donc à la tête de deux cultures rigoureusement identiques au point de vue biologique, au lieu d'une. Et par conséquent, pour chaque expérience, et pour chaque stade d'une expérience, on dispose d'un « témoin ». Or, pour toutes les expériences de biologie, il importe de posséder un ou plusieurs « témoins », sur lesquels on ne pratique aucune expérience, et qui permettent, par comparaison, d'apprécier les résultats obtenus sur l'animal expérimental. Mais on ne trouve jamais deux animaux absolument identiques, d'où causes d'erreur, tandis que les deux parties d'une même culture sont évidemment aussi identiques que possible.

Ce n'est pas tout. Pour étudier les caractères et les pro-

priétés d'une certaine espèce de microbes, il est nécessaire de disposer de cultures pures, c'est-à-dire dépourvues de tous organismes étrangers. Il est bien évident, en effet, que si l'on travaille sur un mélange de microbes divers, on ne pourra jamais attribuer à chacun la part qui lui revient dans les lésions ou les accidents que la culture détermine chez un animal. On ne pourra pas préparer de vaccin ou de sérum curatif ou préventif contre *un seul* de ces organismes. De même pour les cultures de tissus : il est nécessaire d'obtenir des cultures pures si l'on veut étudier les caractères cytologiques et physiologiques d'une certaine espèce de cellules. Or, Carrel d'abord, puis, sous son inspiration directe, Fischer, Ebeling et d'autres, sont parvenus à isoler des souches pures, fibroblastes, cartilage, épithélium, cellules cancéreuses, qui, pour la plupart, sont capables de vivre indéfiniment *in vitro*, et conservent tous leurs caractères spécifiques. Cette découverte ne fut pas acceptée sans lutte par certains biologistes qui, en France particulièrement, prétendirent la chose impossible, simplement parce que leur technique imparfaite ne leur avait pas permis de réussir. Aujourd'hui, ces faits sont classiques et ne sont plus discutés par personne.

Nous avons prononcé le mot « technique », et nous allons en dire quelques mots. Une technique, comme chacun sait, est l'ensemble des procédés matériels mis en œuvre pour obtenir un certain résultat expérimental. Les techniques de la culture des tissus suffisent à remplir un gros livre : nous ne nous y étendrons donc pas. Le principe en est simple : découper un fragment de tissu, l'incorporer à un milieu capable à la fois de lui servir de soutien (coagulum) et de l'alimenter, éliminer tous les deux jours par un lavage les produits d'excrétion, « repiquer » c'est-à-dire transplanter la culture dans un nouveau milieu. Les tissus sont naturellement maintenus à la température normale de l'animal d'où ils sont issus.

La réalisation est moins simple. En effet, ainsi que je l'ai dit plus haut, c'est le Dr Carrel qui découvrit le milieu nutritif nécessaire et suffisant pour assurer une vie indéfinie aux tissus: ce milieu, c'est le « jus d'embryon », et qu'on fabrique en broyant un embryon de poulet âgé de huit jours, et en mélangeant la purée ainsi obtenue avec une solution saline complexe.

Le résultat, centrifugé et décanté, est le « jus d'embryon » que nul n'a pu, jusqu'ici, remplacer par un milieu synthétique. Mais que de précautions à prendre dans la préparation de ce « jus »! Précautions infinies d'asepsie, surtout, plus grandes que pour n'importe quelle opération chirurgicale; et précautions chimiques et physico-chimiques si l'on peut dire, dans la fabrication des solutions salines (solutions de Ringer et de Tyrode) qui doivent être composées de substances rigoureusement pures et dont le degré d'alcalinité (mesuré par leur concentration en ions hydrogène exprimée par le symbole pH) doit être contrôlé électriquement ou colorimétriquement.

Voilà pour le « jus ». Mais il y a le « support », la goutte coagulée dans laquelle, ou à la surface de laquelle, suivant le cas, se placera la culture elle-même, grande d'un ou deux millimètres carrés environ. Cette goutte est une goutte de plasma de poule. On sait que le sang se compose de plasma (liquide) et de globules rouges et blancs. Le sang est recueilli par une opération effectuée sous anesthésie sur un poulet jeune et sain, et l'on sépare le plasma des globules par centrifugation dans des vases préalablement paraffinés (pour empêcher une coagulation précoce) et, naturellement, stériles.

Quand tous ces éléments sont réunis, il n'y a plus qu'à prendre un œuf couvé, par exemple, âgé d'une dizaine de jours, à retirer l'embryon (aseptiquement bien entendu), à disséquer le cœur ou toute autre partie de l'animal, à découper un certain nombre de petits fragments et à les incorporer, sur une mince lame de mica que l'on renversera ensuite sur une épaisse lame de verre creusée, à une goutte de plasma mélangée d'une goutte de « jus d'embryon ». La lamelle de mica est scellée à la paraffine, et le tout porté à l'étuve à 38 degrés. Quarante-huit heures plus tard, les fragments sont retirés, coupés, lavés dans la solution de Tyrode et « repiqués », c'est-à-dire incorporés à une nouvelle goutte nutritive coagulée. Et ainsi de suite... Il arrive souvent que les petits morceaux de cœur, qui sont maintenant entourés d'une auréole de cellules nouvelles, continuent à battre pendant deux ou trois semaines : on les voit se contracter périodiquement quarante à cinquante fois par minute, et rien n'est plus impressionnant que d'observer ainsi, hors de l'organisme, les

effets de ce prodigieux mécanisme, encore si mystérieux.

On ne peut pas dire que la culture des tissus soit simple, ni facile, si l'on a l'ambition de maintenir des souches pures en bon état pendant longtemps. Rien n'est plus facile que de les maintenir pendant deux ou trois semaines. Les difficultés viennent ensuite, et il faut une longue expérience pour prolonger leur existence au delà de deux à trois mois : il faut être un bon médecin de cultures, et savoir diagnostiquer d'un coup d'œil telle dégénérescence graisseuse ou telle modification de la forme des cellules qui indiquent que leur santé est altérée. Le traitement à appliquer diffère suivant le cas, et là les règles n'existent plus : c'est à l'expérience et on peut presque dire au sens clinique de l'expérimentateur, qu'il faut s'en rapporter. Ceci explique pourquoi il n'y a que très peu de laboratoires, peut-être trois ou quatre, où l'on possède de vieilles souches de cultures pures. L'organisation matérielle d'un tel laboratoire n'est pas très compliquée, mais les difficultés proviennent surtout des soins rigoureux qui doivent être apportés aux moindres détails de la technique et de la stérilisation.

Le développement de cette nouvelle science dépend entièrement de la possibilité de maintenir à l'état de culture pure les types cellulaires principaux. Le premier, Carrel a montré que la chose était possible, et l'étude de ces cultures nous a enseigné que chaque type cellulaire se caractérise non seulement par son aspect morphologique, mais aussi par un ensemble de propriétés physiologiques spéciales restées inconnues jusqu'à présent, parce qu'elles se dissimulent dans la complexité extrême des phénomènes dont, au sein de l'organisme, les tissus sont le théâtre. Quand on étudie des cellules extirpées à un animal vivant, ou provenant de la culture impure de tissus (mélange de cellules de différentes espèces), par les anciennes techniques, comme le font Lewis, Burrows, Loeb, Champy, Drew, Borrel, etc., il est impossible de connaître l'état physiologique des cellules, et, par suite, la signification de ce qu'on observe. Ce n'est qu'à l'aide de colonies composées d'un seul type cellulaire, placées dans des flacons contenant un milieu de composition connue et manifestant une forme mesurable d'activité que l'on peut établir une relation

entre les états morphologiques (observés au microscope) et fonctionnel des cellules.

« La tâche de la cytologie nouvelle, écrit Carrel, est de découvrir les propriétés physiologiques qui caractérisent chaque type cellulaire. Il est impossible d'aborder l'étude de ces propriétés par une autre méthode que celle des cultures pures. Elle seule permet de modifier avec précision les conditions de la vie des colonies et de mettre en lumière les potentialités des cellules qui restent le plus souvent cachées pendant leur vie normale. En bactériologie, on ne se contente pas d'étudier la forme et la réaction des microbes à l'égard de certaines matières colorantes, mais on examine aussi l'aspect de leurs colonies, leur effet sur le milieu de culture, les poisons qu'elles sécrètent, leur susceptibilité aux différents antiseptiques, les substances nutritives qu'elles réclament, etc. Il en est de même des cellules des tissus. Nous pouvons aujourd'hui identifier ces cellules, non seulement par leur structure et les réactions tinctoriales de leurs organes, mais par l'apparence de leurs colonies, leur mode de relations, l'allure de leur locomotion grâce aux films cinématographiques, leur effet sur le coagulum du milieu, leur taux de croissance, la nature et la concentration des substances qui sont toxiques pour elles, la nature des substances qui produisent leur multiplication, etc. La cytologie nouvelle permet non seulement d'identifier les cellules, mais de prédire leur conduite dans des conditions déterminées. Elle dévoile les propriétés spécifiques de chaque type cellulaire. Grâce à elle, le mécanisme des phénomènes complexes qui se passent dans les tissus normaux ou pathologiques peut être soumis à l'analyse expérimentale. Sa fécondité sera nécessairement beaucoup plus grande que celle de la cytologie classique. »

Les cultures de tissus ont déjà permis d'augmenter considérablement nos connaissances en ce qui concerne la physiologie cellulaire, et nous ne sommes encore qu'au début de cette étude. Il est indiscutable que cette méthode sera extrêmement fructueuse entre les mains de la nouvelle génération de biologistes.

Outre les problèmes fondamentaux, classiques, qu'elle permet d'attaquer, elle révélera — et elle a déjà révélé —

des problèmes nouveaux que nous aurions peut-être toujours ignorés sans elle. Je vais en donner un exemple très suggestif.

J'ai dit plus haut que les fragments de tissu musculaire découpés dans un cœur d'embryon de poulet continuaient fréquemment à battre dans la culture. Si l'on place à une faible distance l'un de l'autre, mais ne se touchant pas, deux de ces parcelles palpitantes provenant du même cœur, on observe en général que leur rythme n'est pas le même, l'un battant quatre-vingts fois par minute, je suppose, et l'autre cinquante fois. S'il arrive — rarement — que leurs pulsations soient identiques, elles sont décalées l'une par rapport à l'autre. Mais ces fragments prolifèrent, et s'entourent peu à peu d'une couronne de cellules neuves qui pénètrent le milieu en une mince couche vivante et translucide. Un moment arrive où les fines membranes issues des deux fragments viennent en contact : et l'on constate alors que le rythme, jusque-là différent, des pulsations devient identique. Le synchronisme est rétabli, les deux morceaux battent ensemble. Ainsi, bien que l'oiseau soit mort depuis longtemps, bien que ces petits cubes de muscle séparés de son cœur ne soient pourvus ni de circulation sanguine, ni de système nerveux relié à un réseau central, ils persistent à effectuer le travail pour lequel ils avaient été créés en se contractant périodiquement, non pas au hasard, et de façon indépendante, s'ils sont en contact, mais ensemble et de façon coordonnée.

Ai-je besoin de dire qu'il n'existe pas le début d'une explication de ce phénomène si curieux?

Autre exemple : une seule cellule *isolée* ne donne pas de progéniture. Elle meurt sans se scinder en deux, bien qu'elle se trouve, en apparence, identiquement dans les mêmes conditions que la culture saine dont on l'a séparée, et qui, elle, prolifère rapidement. Pour qu'il y ait croissance, multiplication cellulaire, il faut la présence d'un certain nombre de cellules ensemble. Tout se passe, en somme, comme si certaines substances sécrétées par les cellules étaient nécessaires à la croissance de leurs congénères. Quelles sont ces substances? Quel est ce mécanisme? Mystère.

Nous avons insisté, tout à l'heure, sur la nécessité de l'emploi des cultures pures, composées d'un seul type de

cellules. C'est là le point capital, et aussi le point délicat de la méthode, dont bien des laboratoires, enthousiasmés dès le début par les possibilités qu'ils pressentaient, n'ont pas d'emblée saisi toute l'importance. Certains d'entre eux, l'ayant comprise, ont rapidement été découragés par les soins méticuleux, la patience, le personnel et l'outillage requis pour mener à bien les expériences. Dans notre laboratoire de l'Institut Pasteur trois personnes sont occupées du matin au soir, toute l'année, à isoler et à maintenir les souches, et c'est là un minimum. A l'Institut Rockfeller, le Dr Carrel emploie une quinzaine d'assistants et de laborantines dans ce but.

Les expériences ne peuvent s'effectuer que sur des cultures ayant au moins trois mois d'existence. A ce moment, elles constituent des unités relativement homogènes : on peut alors les soumettre à des régimes variés afin d'étudier soit leurs modifications morphologiques, soit leurs réactions physiologiques, soit les changements dans la façon dont elles se meuvent dans le milieu.

Nous allons donner quelques exemples de modifications morphologiques et physiologiques. Elles peuvent être réversibles : changements de forme et de dimensions des cellules ou de leurs organes, ou irréversibles : transformation d'un type cellulaire en un autre. Certaines cellules ne se développent qu'en groupes en formant des tissus (fibroblastes, épithélium, etc.) et d'autres au contraire sont indépendantes et envahissent le milieu de culture comme des enfants lâchés dans le préau d'une école : les leucocytes (globules blancs), et une de leurs variétés, les macrophages, sont dans ce cas. On rencontre ces dernières un peu partout dans l'organisme, dans le sang, la lymphe, la moelle, le tissu conjonctif; elles sont douées du pouvoir phagocytaire (c'est-à-dire qu'elles enveloppent, puis digèrent des particules solides, des microbes entre autres). Placés dans du plasma, les macrophages se transforment en grandes cellules entourées d'une membrane ondulante. L'addition de certaines substances (amino-peptones, diastases provenant d'organes) entraîne la disparition de cette membrane et la transformation de ces cellules mobiles en cellules fixes : mais ces changements sont réversibles;

en quelques jours, dans un milieu approprié, les membranes ondulantes reparaissent. Tandis qu'une culture de macrophages à laquelle on ajoute de l'extrait de sarcome de Rous (cancer spontané des poules) voit ses cellules *se transformer en fibroblastes*. D'autre part, des fibroblastes traités par du plasma hépariné (l'héparine est une substance qui empêche le plasma de coaguler) peuvent devenir des macrophages, et ces changements sont *irréversibles* : les fibroblastes acquièrent toutes les propriétés physiologiques des macrophages et les conservent.

Lorsqu'on fait jeûner une culture, elle ne cesse pas complètement de pousser; sa vie est néanmoins très ralentie, et elle se trouve dans des conditions qui se rapprochent davantage de ses conditions normales dans l'organisme. Mais son activité se manifeste alors d'une autre façon : elle travaille *physiologiquement*, c'est-à-dire qu'elle accomplit les fonctions qu'elle remplit dans l'organisme, et qu'elle se met à sécréter les substances qu'elle doit sécréter normalement. Dans notre laboratoire, où l'on avait isolé une culture pure de foie, on avait remarqué que les cellules, bien nourries, ne fabriquaient plus le « glycogène », substance qui se transforme en sucre (glucose), et qui est un des produits les plus importants normalement élaborés par le foie. Or, quand on eut soumis la culture à un régime réduit, en lui supprimant le « jus d'embryon », elle reprit ses fonctions glycogéniques exactement comme si elle se trouvait encore dans l'organisme. Le même phénomène fut observé avec des cellules pigmentaires de l'iris de l'œil, qui, trop nourries, prolifèrent abondamment mais sans fabriquer de pigment, ou matière colorante, et, soumises au jeûne, cessent de s'accroître, mais sécrètent le pigment noir qui les caractérise *in vivo*.

On comprend bien que cette méthode s'applique particulièrement à l'étude du cancer. Il suffit de comparer des cultures pures provenant de tumeurs malignes à des cultures pures de cellules du même type, mais dépourvues de malignité. Par exemple on a reconnu rapidement que les « macrophages » provenant du « sarcome de Rous » sont des cellules malades, anormales, qui dégénèrent rapidement et ne vivent pas longtemps. La nourriture qu'elles exigent est la même

que celle des macrophages normaux, mais contrairement à ceux-ci, elles digèrent activement le coagulum. Par contre les « fibroblastes » provenant d'un autre cancer, le « Crocker n° 10 », sont des cellules robustes et saines, qui se nourrissent comme les fibroblastes normaux, mais qui digèrent le coagulum également. Les cellules épithéliales du « carcinome d'Ehrlich » sont des cellules malades, comme les macrophages de Rous, et très fragiles. Elles digèrent également le coagulum.

On a étudié d'autres types de cellules malignes, et l'on a pu se rendre compte ainsi que, si différentes qu'elles fussent par certains points, elles avaient certaines propriétés communes, par exemple cette faculté de digérer, de liquéfier la partie solide du coagulum, la fibrine. De plus, elles sont capables d'assimiler des substances qui n'ont pas le même pouvoir nutritif pour les cellules normales. On peut donc en conclure, comme le fait le Dr Carrel, que les cellules cancéreuses acquièrent leur malignité *in vivo* du fait qu'elles ont la faculté de fabriquer, en partant des tissus et humeurs environnants, des substances nutritives qui leur permettent de proliférer de façon illimitée. La mutabilité de certains types cellulaires, que nous avons signalée plus haut, prend ici toute son importance : les cellules malignes sont des variétés du type normal et n'en diffèrent que légèrement dans certaines de leurs propriétés. Ces différences ne sont pas qualitatives, mais quantitatives, et elles sont irréversibles : au bout de plusieurs années de culture *in vitro*, elles ne sont pas retournées au type primitif. Ce sont des variétés fixées.

Ces expériences, et bien d'autres dont le détail nous entraînerait trop loin, ont eu pour conséquence l'abandon de l'hypothèse de la nature microbienne du cancer. Hélas, on ne peut encore dire que cette précision ait entraîné aucun progrès pratique en ce qui concerne ce fléau. Mais nous ne sommes qu'au début de ces recherches, et tous les espoirs sont permis. Le Dr Albert Fisher possédera bientôt à Copenhague un institut entièrement consacré à la culture des tissus, et dont les fonds ont été fournis par la Fondation Rockfeller. Ses derniers et remarquables travaux font bien augurer de l'avenir.

Il est facile de concevoir les applications presque illimitées de cette méthode. Grâce à elles, on peut étudier *in vitro* les

problèmes de l'immunité, car un tissu se comporte comme un organisme et réagit contre l'empoisonnement dû aux substances toxiques que charrient les microbes par la fabrication de substances antidotes spécifiques qu'on appelle les « anticorps ».

Enfin, au point de vue pratique, Carrel et Rivers ont réussi à cultiver la vaccine variolique, en l'inoculant à des cultures de cornée, de peau et de tissu embryonnaire. Le virus se multiplie activement dans les tissus des cultures et il est probable qu'un embryon de poule réduit en pulpe fine est capable de produire autant de vaccin qu'un veau.

Voilà, sommairement exposée, la méthode de culture des tissus en dehors de l'organisme. Le peu que nous en avons dit permettra peut-être au lecteur de se faire une idée de ses possibilités immenses et du progrès qu'elle représente. Grâce au Dr Carrel, nous possédons un admirable outil de travail, capable d'être encore perfectionné, et qui a révélé aux biologistes des horizons nouveaux, insoupçonnés jusqu'à présent.

***

Le titre de cet article exigerait peut-être qu'il se terminât ici, mais il n'est pas inutile d'ajouter quelques lignes dont, au premier abord, la raison d'être peut ne pas sembler évidente. Elles me paraissent néanmoins nécessaires à la compréhension complète des problèmes fondamentaux de la vie et à l'évaluation des chances que nous avons de les résoudre un jour.

Tel était en effet le but que je m'étais proposé en écrivant mon premier article, lequel, dans ma pensée n'était que partie d'un tout, et devait être suivi d'un second. Mais pour former ce tout, pour donner de la cohésion à l'ensemble, il est essentiel maintenant d'expliquer pourquoi les deux groupes de méthodes auxquelles j'ai fait allusion : méthodes d'analyse basées sur la physique et la chimie d'une part, et méthodes purement biologiques (dont la méthode de Carrel est un exemple) d'autre part, sont également indispensables et ne peuvent en aucune façon — dans l'état actuel de notre connaissance — se suppléer l'une l'autre.

Cette explication est simple, mais elle nous conduira cependant aux confins de la philosophie, de cette philosophie vers laquelle, on le verra, nous sommes entraînés par les conséquences mêmes de nos découvertes physiques et d'une manière que ne prévoyaient certes pas nos philosophes du XIXe siècle.

Ainsi que je l'ai montré dans mon précédent article, nous sommes autorisés à énoncer le fait que tout problème biologique, physiologique, médical, peut se ramener à une série de phénomènes chimiques et physico-chimiques élémentaires, si nous prenons ces termes au sens le plus général. Admettons que la chimie des protéines et des diastases fasse de tels progrès que ces phénomènes nous deviennent familiers.

La question fondamentale se pose maintenant de savoir si cette réponse analytique nous satisfera entièrement. En d'autres termes, *comprendrons-nous tout le phénomène biologique étudié quand nous l'aurons disséqué en ses stades chimiques et physico-chimiques successifs*? N'aurons-nous plus une seule question à poser? La coordination dans le temps et dans l'espace nous apparaîtra-t-elle clairement? La subordination des phénomènes simultanés et successifs dans le même organisme, l'harmonie, l'unité de l'être vivant étudié, si simple soit-il, découleront-ils logiquement de nos expériences? Évidemment non.

Un des plus graves obstacles que nous rencontrons, obstacle de principe et non pas de détail, consiste donc en ceci, que la vie, du plus simple au plus complexe, est la résultante d'une quantité de phénomènes élémentaires dont aucun n'est indépendant, et *qu'en les considérant isolément on s'expose à perdre de vue le phénomène intégral qu'on se proposait précisément de comprendre, le phénomène biologique.*

C'est à peu près la même idée que Claude Bernard exprimait en ces termes, en 1865 : « Il faut reconnaître que le déterminisme dans les phénomènes de la vie est non seulement un déterminisme très complexe, mais que c'est en même temps un déterminisme qui est harmoniquement hiérarchisé. De telle sorte que les phénomènes physiologiques complexes sont constitués par une série de phénomènes plus simples, qui se déterminent les uns les autres en s'associant ou en se combinant pour un but final commun. »

La synthèse chimique reconstitue ce que l'analyse avait séparé et donne, poids pour poids, le même corps composé de matières identiques. Mais le problème est autrement compliqué quand il s'agit des corps organisés, où le nombre de facteurs actifs est considérable et encore bien mal connu. Les propriétés qui disparaissent et apparaissent au cours de l'analyse et de la synthèse ne sont pas toujours une simple addition ou une soustraction des propriétés des corps composants : cela est vrai même en chimie inorganique, où les propriétés de l'oxygène et de l'hydrogène, par exemple, ne permettent pas de prévoir celles de l'eau, qui résulte cependant de leur combinaison. Et sans parler de synthèse, on se rend compte de plus en plus, ou bien que nous ne possédons pas toutes les données du problème, et nos raisonnements ne peuvent y suppléer, ou bien que les lois physiques et chimiques qui régissent les états d'équilibres matériels sont insuffisantes à l'heure actuelle pour exprimer complètement les réactions biologiques. Tous ceux qui ont longuement étudié la matière vivante et les organismes élémentaires au laboratoire, au moyen des méthodes les plus perfectionnées de la physique et de la chimie, en s'entourant des précautions les plus grandes, savent bien que tout se passe, suivant l'expression du Pr Lapicque, comme si la vie était une lutte contre les lois physiques. Combien Claude Bernard eût été surpris si on lui eût dit que son successeur dans sa chaire, plus de soixante ans après, au lieu de posséder plus de preuves de ce qu'il considérait déjà comme si assuré, serait au contraire amené à s'exprimer avec bien plus de prudence. Et nous voyons apparaître un nouvel obstacle qui provient de ce que nous essayons d'appliquer les lois du monde inorganisé à des phénomènes qui leur sont soumis, sans toutefois leur obéir complètement. Les déviations que nous observons sont la mesure de notre ignorance.

En admettant même que l'on parvienne à faire entrer tous les phénomènes biologiques élémentaires dans le cadre de nos sciences exactes, ce qui n'est pas inconcevable, nous ne sommes pas moins en face d'un dilemme : d'une part, nous savons que les seules méthodes dont nous disposons, à de rares exceptions près, sont les méthodes de la Physique et de

la Chimie. D'autre part, nous sommes bien convaincus que l'application de ces méthodes, si parfaites soient-elles, ne nous permet pas d'atteindre *le problème biologique lui-même*, dans son ensemble, mais seulement les éléments qui le composent. Or, ces éléments, si l'on peut se permettre une image imparfaite, mais évocatrice, placés côte à côte, ne reproduisent pas le phénomène intégral. Nous ignorons le plan, la coordination.

Outre la constatation, déprimante pour certains, que notre science actuelle ne nous a pas encore permis de faire la lumière sur les phénomènes les plus élémentaires de la vie, la fixation de l'eau et son rôle dans les tissus, par exemple, l'évolution de la physique mathématique n'a pas peu contribué à ébranler l'optimisme du XIXe siècle en bouleversant les vieilles notions que nous nous étions accoutumés à considérer comme douées d'une réalité cosmique et intangible.

Les travaux de Gibbs et de Boltzman, qui ont remplacé notre ancienne conception rigide du déterminisme par une autre, basée sur les lois des grands nombres, et tolérant des exceptions très rares échappant au calcul — les fluctuations — ont effectué le premier travail de sape. L'étude expérimentale des particules élémentaires longtemps inaccessibles, l'électron, le photon, qui individuellement ne semblent obéir qu'à la fantaisie la plus échevelée, a continué l'œuvre de destruction. Et tout récemment, la nouvelle théorie d'Heisenberg, qui introduit un « principe d'indétermination » dans la prévisibilité mathématique du futur, et sur laquelle je ne puis m'étendre ici, semble porter le coup de grâce à notre vieux déterminisme classique. Mais ne nous y trompons pas : ceux qui éprouveront une réelle difficulté à s'adapter aux idées nouvelles, ceux qui les combattront avec acharnement sont des mystiques sans le savoir. Écartant, au nom de la Raison, l'idée de divinité, ils n'ont rien eu de plus pressé que de la remplacer par une autre, issue de leur cerveau ébloui de lui-même. Dans l'enthousiasme de sa nouvelle conquête l'homme, enivré de faits, oublia que les liens qui réunissaient ces faits entre eux étaient son œuvre, et basés sur des postulats aussi indémontrables que ceux dont il s'enorgueillissait de s'affranchir.

La Science à son aurore fut saluée en libératrice : elle était jeune, désintéressée et simple; il n'en fallait pas davantage. A cette époque, la simplicité d'une théorie apparaissait comme une preuve de sa valeur. Les événements se sont chargés de nous guérir de cette naïveté, de cet optimisme dont mon éminent collègue Jacques Duclaux disait récemment que, poussé à ce point, il n'est plus une qualité.

Nous sommes aujourd'hui contraints de reconnaître que la science ne tiendra pas de longtemps les promesses qu'on avait voulu lui faire faire : ce n'est pas elle, mais nous qu'il en faut blâmer, car aucun des faits expérimentaux acquis dans le passé n'a cessé d'être vrai. La physique n'a jamais eu à rétracter une seule affirmation découlant de faits bien établis entre des limites bien déterminées. Les rétractations que la science a dû faire ne sont pas de son propre domaine, et concernent précisément la prédiction du futur : les faits demeurent, mais les anticipations humaines s'effacent. On a cru, et c'était là l'erreur fondamentale, qu'en augmentant indéfiniment la précision des mesures, on finirait par pouvoir prédire l'avenir avec une précision infinie. Or, il n'en est pas ainsi, et au delà d'une certaine limite, on rencontre les irrégularités les plus capricieuses. Cet état de choses n'influe en rien, au point de vue pratique, sur ce que nous appelons le principe de causalité, par quoi nous affirmons que, certains facteurs étant donnés, un effet, toujours le même, doit s'ensuivre; car la loi des grands nombres entre en jeu et tous nos phénomènes courants ne sont soumis qu'à des lois statistiques, qui sont l'expression, à notre échelle, d'une quantité immense de phénomènes électroniques échappant à notre observation.

Et par conséquent, il n'y a qu'une chose de changée : notre espoir dans la prévisibilité mathématique de l'avenir, et, peut-être, nos idées sur la signification réelle du rapport de cause à effet.

Je ne vois donc que deux routes possibles devant nous : la première, directe, qui consiste à affirmer *a priori* que l'application méthodique des techniques et des disciplines élaborées pour l'étude de la matière inerte doit forcément nous conduire à la compréhension de la matière vivante et

à la connaissance de la corrélation des phénomènes. Le point de départ est un postulat, qu'on peut appeler le postulat mécaniste, entièrement subjectif, sentimental pourrait-on dire, puisqu'il ne repose que sur une conviction et non sur des faits démontrés, en somme un credo. La seconde route qui s'offre à nous nous éloigne au contraire de tout acte de foi et nous amène à travailler en employant toutes les méthodes possibles et en espérant que l'étude intelligente de la vie elle-même permettra de trouver un raccourci qui nous rapprochera d'un seul coup du but poursuivi; un merveilleux exemple de cette façon de penser et d'agir nous a été fourni par Pasteur.

Le génie humain est en lui-même un outil infiniment supérieur aux outils qu'il forge. Il doit toujours demeurer le maître et il importe de ne jamais l'asservir à des disciplines qui, ne l'oublions pas, sont issues de lui-même. Sans rien postuler, si ce n'est que l'intelligence de l'homme persistera et qu'aucune révolution sociale ne l'empêchera d'agir librement et de se développer, cette route est assurément la plus scientifique et surtout la plus raisonnable. Évitons d'être systématiques. Le seul critérium réel, disait Claude Bernard, est la raison. La croyance aveugle dans le fait qui prétend la faire taire est aussi dangereuse pour les sciences expérimentales que les croyances de sentiment, qui, elles aussi, imposent silence à la raison.

Quelles conclusions peut-on tirer des pages qui précèdent? Je crois qu'il en est une au moins qui s'impose : c'est au biologiste, à celui, quelle que soit sa spécialité, qui se trouve en contact direct avec la matière vivante, de faire naître les problèmes qu'attaqueront le physicien et le chimiste. Mais la possibilité de la réponse dépend de la façon dont sont présentées les questions qui ne doivent pas être posées à la légère, et sans qu'on les ait au préalable bien délimitées. Le biologiste doit suivre pas à pas le progrès des expériences physico-chimiques sans jamais perdre de vue le problème biologique global, c'est-à-dire le même problème considéré comme partie d'un tout, comme élément dans un ensemble. Seul, le biologiste est capable, théoriquement, d'embrasser l'harmonie de l'édifice : il doit s'en souvenir et ne pas se laisser

aveugler par l'importance des problèmes immédiats, pratiques. Il doit, par un effort de volonté et d'intelligence, s'élever au-dessus de la routine journalière, et ne pas se laisser déborder par les petits détails qui font perdre de vue les grandes lignes. Il doit voir haut, et voir grand. Tout phénomène, si mince soit-il, comporte une part de majesté qu'il tient de sa subordination à l'ensemble. L'homme a créé, pour les besoins de sa cause, la notion artificielle de variable indépendante. Il n'y a pas de variables indépendantes dans la nature, tout se tient, tout s'enchaîne. C'est en étant convaincu de la grandeur de son rôle que le biologiste moderne contribuera à écarter peu à peu autour de l'homme les ténèbres profondes où son cerveau se débat dans une lutte séculaire dont les convulsions sociales elles-mêmes ne sont peut-être qu'un écho.

P. LECOMTE DU NOÜY,
de l'Institut Pasteur.

CLAIRE

OU

LES SOUVENIRS DU DERNIER HOMME [1]

Un matin gris et mouillé, je descendis du train, et, sur le quai, j'aspirai un air frais, qui sentait pourtant le renfermé. Ne trouvant pas de porteur, je transportai ma valise sous la voûte de la gare, et j'allai regarder je ne sais quoi. J'ignore ce que je fis à ce moment, mais quand je me réveillai d'une sorte de songe, fort déplacé en cet endroit, je ne retrouvai plus ma valise. Dans les temps actuels, pour se diriger convenablement, il ne faut penser à rien. Mais, justement, ces véhicules magiques, qui vous jettent dans le pays de votre enfance, devant la mort, et vous replongent à Paris quand vous dormez encore, font perdre la notion des valeurs positives. J'avais voyagé avec un compagnon très vieux; en le quittant sur le quai, je pensais combien la mort est utile. L'homme n'est pas fait pour vivre longtemps : l'expérience le corrompt. Le monde n'a besoin que de jeunesse et de poètes.

J'en étais là de mes réflexions, quand je m'avisai que ma valise avait disparu. Je questionnai les passants, je courus après un employé, je me fatiguai en démarches : tout à coup, je l'aperçus rangée contre la bibliothèque de la gare; j'avais prié la marchande de veiller un instant sur cet objet, mais l'entretien s'était tenu hors de ma conscience. C'est presque toujours un automate très fantasque qui agit à ma place.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août.

Il est méticuleux ou négligent, singulièrement agile ou empoté; il peut subtiliser un papier avec une adresse prestigieuse et le placer d'un geste invisible dans une cachette étonnante, ou me jeter sottement sous une voiture. C'est lui, certainement qui a choisi mon taxi et m'a ramené chez moi.

Mon appartement me surprit. Je ne l'avais jamais vu ainsi : vacant, précis, étroit. La couleur des murs, la table, les rideaux me gênaient. Ils étaient trop près de moi, étrangers. Je me demandais comment j'avais pu vivre quatre ans dans ce réduit si délimité. Puis je décachetai une lettre de Frank, j'endossai un vieux veston, j'écrivis à Claire que j'étais de retour et que je la verrais le lendemain. Je me baignai, je sortis, je rentrai, et, ma vie s'échauffant, je compris pourquoi je considérais ces deux pièces comme mon habitation : elles sont le lieu d'une rêverie ininterrompue, l'endroit neutre, d'où le plus facilement je m'absente.

Je comptais me débarrasser, dans l'après-midi, de quelques affaires, mais le jour même, je partis pour Charmont. Cette route entre des arbres, les petits bois drus et frisés, sombres sur les champs nivelés, le vent froid, le soleil et les nuages formaient une nature bien différente de la campagne charentaise, et ce pays me parut décoloré, comme la Provence, à mon premier retour en France. C'était de l'aveuglement. Bientôt je retrouvai l'esprit et le style d'un tableau un peu grave, avec ses masses bien ordonnées et la nuance de ses fines lueurs d'argent.

Claire ne m'attendait pas. Elle descendit l'escalier lentement, très grande, muette, avec un air de confusion rayonnant, et je fus frappé par la sensation extraordinaire de sa présence. Ni l'amour, ni l'habitude et les années, ni tout ce qu'on peut garder par le souvenir ne m'avaient préparé à la revoir. Quelque chose de recréé et qui est absolument nouveau, imprévisible, impérieux, et comme éternel, a fait irruption dans cette minute frémissante, miracle de la réalité vivante et certaine. Je vois son visage, qui me plaît un peu moins, un peu plus que je ne pensais, sa timidité que je connais bien, sa joie qui se cache; et nous n'osons parler, nous tenant les mains, un peu interdits par la surprise d'exister.

Nous traversons le salon, puis une autre pièce, comme

cherchant une excuse pour ne rien dire. Elle demande à Mathilde de faire du feu dans le petit salon.

Assis près de Claire devant le feu, et tout en causant et nous taisant, je caresse son long bras nu, qui semble fluide, abondant, et couler sans fin sous mes doigts; je sens sa chair jeune et forte. Tournant la tête vers la porte du salon, parce que j'ai cru entendre du bruit, mes yeux rencontrent sa figure pensive, mûrie, comme soucieuse. Je m'aperçois qu'elle a vieilli. J'en suis sûr. Mais je continue ma caresse comme si je n'avais rien vu, car ce visage un peu flétri m'est aussi cher.

Souvent je suis transi à la pensée du temps qui va me la dérober. Ainsi, on est traversé à l'improviste par le sentiment de la mort, en un moment de répit. On n'y songe pas dans l'action. Quand je suis auprès de Claire, ce tourment me quitte. Il y a en elle une force permanente qui me rassure.

Nous parlons de ma mère, mais c'est à travers des mots hésitants, des impressions légères, insignifiantes pour d'autres, qu'elle comprend ma pensée. Cependant, je lui cache la résolution que j'ai prise. Plus tard, nous songerons au mariage. Je veux goûter encore le sentiment si agréable d'être ici pour mon plaisir. Je rentrerai chez moi demain, quand je voudrai. Rien ne me retient ici, que mon amour tout pur; il n'est pas dupé par l'esprit de famille, embrouillé avec le devoir et la nécessité.

Tout à coup, Claire redresse la tête, écoutant du côté de la porte; puis vivement, elle pose les pincettes contre la cheminée et se lève. Je la suis, et j'aperçois au milieu du salon une petite fille à la figure brune et pointue, qui porte fièrement sur ses cheveux un grand nœud de soie rose. Claire se précipite sur elle, comme pour la gronder et la chasser, mais prend une fleur dans un vase, un bonbon dans une boîte, et, s'agenouillant devant l'enfant, lui remplit les mains de ses présents :

— Il faut retourner près de ta maman. On ne peut plus jouer maintenant.

C'est Lydie, la fille de la cuisinière que Claire a fait venir pendant mon absence, et je songe à cet élan juvénile, cet arrêt enchanté, cette expression d'amour et de curiosité, qu'elle a toujours devant un enfant.

Tandis qu'elle pousse doucement la petite fille vers le

vestibule, j'ouvre un volume qui traîne sur le canapé. C'est une grammaire italienne. Claire apprend l'italien, sans que je m'en sois douté, et l'idée ne me vient pas de la questionner sur cette étude surprenante. Il y a peut-être en elle un monde dont je suis exclu. Quand elle revient, je n'y pense plus. Elle a l'air content, j'ai plaisir à la voir : cela suffit.

***

Je n'aime pas à penser à ma jeunesse. Rien n'a survécu de l'enfant que j'ai été jusqu'à vingt-cinq ans, pas une idée, pas une souffrance, ni même une de ces émotions de solitaire, que j'ai cru, en leur temps, si importantes. Un autre homme a tout remplacé. Mais si le jeune homme a entièrement disparu, sans lui, je n'aurais pas été ce que je suis.

Je retrouve difficilement aujourd'hui quelques bribes de ma vie de jeune homme à Paris, mais je vois très bien l'appartement que nous habitions, quand mes parents sont venus se fixer à Paris pour mes études. Mon père avait cette forme de la faiblesse : aimer à faire plaisir. Il ne considérait que la satisfaction immédiate qu'on peut donner aux siens. Je ne comprends pas, malgré sa bonté, qu'il ait pu laisser ses affaires si compromises en Charente, pour venir tranquillement s'installer à Paris, comme après fortune faite, sous prétexte de m'instruire. En Charente, il passait pour un propriétaire de vignobles; mais il était surtout un écrivain, qui n'avait rien publié.

Quand il mourut, ma mère s'aperçut que nous étions pauvres. Pour garder son appartement, elle prit des pensionnaires, et j'ai vu défiler chez nous des jeunes filles de toutes les races. Certaines m'ont intéressé, mais je les ai oubliées. Je ne me souviens guère que de ma mère, qui avait une allure de noblesse et une élégance très frappantes. A la voir, on ne pouvait soupçonner ses embarras d'argent. La richesse ou la pauvreté tiennent au sang; tous les événements sont transformés par notre personnalité. De naissance, on est heureux ou misérable.

Je crois que j'ai oublié mes années de jeune homme à Paris,

mais on ignore ce que la mémoire nous réserve. Si je traversais le quartier spacieux de l'École Militaire, qui a gardé l'éclairage à éclipse d'un large ciel, je suis sûr que des sensations d'autrefois m'y surprendraient par bouffées. Les choses s'imprègnent de nos souvenirs et nous les restituent tout à coup. Il ne faut pas les solliciter trop souvent. Aussi, quand je vais voir Fernand, qui habite dans ces parages, je fais un détour.

Fernand fut un des témoins de ces années de jeunesse. Jadis, je le trouvais méprisable. Certainement, il était sot. Aujourd'hui, il ne l'est pas moins, et j'ai plaisir à le rencontrer. Je ne le considère pas comme un ami, je n'attends rien de lui, et il ne peut me décevoir. Il y a des entretiens absolument insignifiants, qui, à la longue, finissent par attacher, quand on y met de la gentillesse.

Deux fois par semaine, je passe chez Fernand. Le plus souvent, c'est Adèle qui me reçoit. Elle est fine et sait bien que le même homme qui la fatigue à la maison par son étalage d'autorité virile et oppressive a gâché sa carrière à cause de sa mollesse. Elle ne semble pas remarquer les travers de son mari, ni s'apercevoir de ce personnage familial, si différent de lui-même, et qu'il impose à ses proches, comme une revanche de sa faiblesse. Une femme peut aimer et estimer un homme pour des raisons incompréhensibles. Ces raisons sont bonnes, assurément, et c'est nous qui nous trompons. Après tout, j'ignore si Adèle aime Fernand. Pourtant, je la connais bien.

Voilà quinze ans qu'Adèle est malade. Je ne sais comment une femme, que la vie a blessée partout, peut encore sourire, mais je n'ai jamais vu de plus beau sourire que celui d'Adèle.

Mon séjour en Charente avait changé mes habitudes, et j'étais resté un mois sans aller chez Fernand. Quand je sonnai à sa porte, on me dit qu'il était sorti, et je demandai à voir Adèle.

En m'apercevant, elle se redressa un peu sur sa chaise longue, avec une exclamation de joie, contente de saisir un être du dehors, ce qui exige de sa part beaucoup de bonne grâce. Son air épanoui contrastait avec la figure préoccupée des gens satisfaits. Tout de suite, elle me parla de ma mère, mais pour Adèle, la mort et la vie ne sont pas ce que l'on croit.

— Oui, Fernand est sorti, il est chez vous. Il a été vous porter une lettre qui vient d'Angleterre.

— Une lettre qui vient d'Angleterre, pour moi?

— Oui.

— Je ne comprends pas.

— C'est une personne qui vous écrit et qui ne connaît pas votre adresse.

— Et elle connaît l'adresse de Fernand? Qui est-ce?

— Fernand croit que la lettre est de Lorna Hay. Elle lui a écrit une ou deux fois depuis vingt ans. Aujourd'hui, c'est à vous qu'elle écrit. Vous la connaissez certainement, elle a été en pension chez votre mère. Fernand s'en souvient très bien. Ils ont été des amis, en ce temps-là... Vous aussi, vous étiez un de ses amis... Vous avez oublié Lorna Hay?

— Lorna Hay?... Elle est restée chez ma mère quelques mois... Elle arrivait de Fribourg, je crois, ou de Pologne... Elle était Suédoise... Non... la fille d'une Suédoise et d'un Anglais... Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis vingt-cinq ans au moins... Elle habiterait donc l'Angleterre maintenant... Pensez-vous que Fernand m'attende?

— Je ne crois pas. Il devait passer chez mon médecin.

Je tâchai de rejoindre Fernand; quand j'arrivai chez moi, le concierge était dans la cour, tenant à la main une lettre que Fernand venait de lui remettre. C'était un billet très court, qui commençait par ces mots « *Do you remember the english girl* »... Lorna Hay m'annonçait qu'elle arrivait à Paris, et qu'elle désirait me voir si j'étais en France.

Certainement je me souvenais de Lorna. Nous avions été des amis très intimes, pendant trois mois, et ma mère, avec raison, en fut alarmée. Mais je me rappelais surtout son adieu : « Pas de remords! » Elle n'était pas jolie, mais elle était délicieuse. Elle avait l'air d'une petite princesse nordique. Je ne sais pourquoi, je l'appelais Brunehilde.

IV

Quand Adèle m'a demandé si je me souvenais de Lorna, j'ai répondu : « Oui. » Avant cette question, j'avais oublié

Lorna. Après, je m'aperçus que ce souvenir tenait à une émotion profonde. Jusqu'ici, le jeune homme que je fus à vingt ans m'apparaissait comme un étranger, dont la sensibilité surtout vous étonne. Je le croyais entièrement éliminé de ma personne. Tout à coup, je découvre en moi un sentiment qu'il a éprouvé et qui est resté pareil. L'oubli a conservé une fibre de mon cœur d'enfant, avec sa vibration première. Mais la jeune fille qui a causé ce trouble est dans l'ombre. Je n'ai retenu que son reflet, sous la forme d'une sensation vivace. Je ne peux me représenter le visage de Lorna.

Par les alentours, je tâche de le retrouver. Je revois le salon, où nous étions seuls, un jour. Elle avait une robe bleue. Je suis tout près d'elle. Mais je ne la vois pas. Je reconstitue une scène, par des mouvements et certains objets très nets, mais les personnages sont dans l'obscurité... Un soir, je suis rentré dans sa chambre. D'abord, je m'avance dans le couloir et je regarde du côté du vestibule. Je prends une lampe sur ma table. Je distingue très bien cette lampe, dans la pièce sombre, tapissée de rouge. Sur la table, il y a des livres de droit, des papiers, une tabatière en argent où je mets des timbres. Ce qui est arrivé ensuite, je le sais, mais je ne le vois pas.

Pourtant, je crois apercevoir Lorna dans un groupe de jeunes filles, chez des amis. J'ai été la chercher; madame Dévot a eu un sourire malicieux quand je suis entré. En pensant à cette réunion, dont je me souviens si bien, il me semble que je vais voir Lorna; je crois la saisir pendant qu'elle traverse le salon avec son chapeau à plumes, mais elle m'échappe comme si, chaque fois, elle passait trop vite dans mon esprit.

Je pourrais décrire Lorna, ses yeux clairs, son front, le coin de sa bouche, ses mains un peu grasses, mais ces traits isolés, si précis pour moi, ne constituent pas une personne définie.

Je ne me rappelle pas son arrivée à la maison. Dans mon plus lointain souvenir, elle est à table, chez nous, et nous sommes déjà très intimes, car je lui dis ce jour-là, après le déjeuner, de ne pas me regarder si fixement devant ma mère. Mais je me rappelle nos promenades dans Paris, les petits voyages à la campagne, les bois de Meudon, et surtout j'ai conservé la sensation de ce printemps éclatant, aigu, volup-

tueux. Depuis, je n'ai pas vu de printemps semblables. Ceux d'aujourd'hui sont bien différents. Je les goûte, et, mieux, que jadis, je connais la beauté de toutes les saisons; mais ce printemps unique et confus me brûlait d'un feu interne. Je sais à quoi tenait sa violence. Je comprends cette avidité âpre et triste du jeune âge, qui vous ferme le monde, mais qui est irremplaçable.

***

J'ai écrit à Lorna. Elle arrive après-demain. Je l'attends avec le battement de cœur d'autrefois, et tout plongé dans ce passé qui vient d'éclore. La jeune fille printanière, qui me semble tout à coup si proche, a certainement changé. Elle m'a prévenu qu'elle était une dame opulente aux cheveux gris. J'en doute, tant je respire de jeunesse dans ses lettres.

Sous l'influence des vagues réminiscences si chaudes, je crois la voir. J'oublie que je ne puis me la représenter. Une certaine idée de Lorna me tient lieu de son image. En vérité, son image est en moi, et si elle échappe à mon esprit, elle est perçue par une mémoire obscurcie : je le sens, à l'émotion de l'attente.

L'heure venue, j'irai au rendez-vous qu'elle m'assigne, sans examiner si cette rencontre est opportune ou évitable. J'irai, soumis à sa volonté, comme si elle disposait d'un droit qu'elle tient du passé. Mais pourquoi revenir ainsi, brusquement, après vingt-cinq ans de silence? Elle a voyagé, elle ne s'est pas mariée, elle n'a jamais parlé de moi. Cet effacement s'accorde bien avec son adieu de camarade, cet air détaché, résolu, au moment de partir, et ces derniers mots, presque joyeux, jetés par la portière : « Surtout, pas de remords. »

Je scrute ses lettres très courtes, qui ne m'apprennent rien. Elle y glisse toujours un détail touchant à notre intimité, un fait menu, singulièrement précis et qui semble, dire : « Vous voyez, je me souviens de tout. » Il y a dans ses allusions une tendresse qui contraste avec la sécheresse des phrases.

Je doute que ce passé ait eu des conséquences sur la vie de Lorna. Je n'ai jamais cru que je l'avais aimée. Je ne sais

rien de ses sentiments. Quand je me rappelle nos relations d'autrefois, si simples et si libres, je ne puis les définir. Le mot amour, qui désigne pourtant une infinité de rapports, ne leur convient pas. Un être jeune est très embrouillé, et, quand on se remémore ses sentiments, à l'âge où la personnalité est plus consciente et diversifiée, on s'aperçoit que le langage de l'homme ne peut s'appliquer à l'enfant. On ne saurait nommer exactement ce qu'il éprouve, ni ce qu'il fait.

Je vois bien à quoi je pourrais réduire nos relations, car les sens y tenaient beaucoup de place. Cette explication serait trop bornée. En réalité, Lorna était peut-être tout le contraire de ce que je pouvais croire, en la jugeant sur les apparences et d'après moi. Aujourd'hui encore, avec plus d'expérience, j'ignore la véritable nature d'une jeune fille, qui était si ouverte et si hardie.

***

Quand un événement attendu, dont l'idée nous agite, est sur le point de se produire, l'esprit tout à coup se relâche, l'obsession tombe, les âcretés de l'impatience ou de la crainte sont expulsées du sang : ce qui doit arriver est désormais hors de nous.

C'est dans cette disposition paisible que je me dirigeais vers l'hôtel, où Lorna m'avait donné rendez-vous. Je m'aperçus que j'étais en avance, et, passant rue Saint-Honoré, je m'arrêtai chez un libraire pour lui demander un ouvrage pratique sur les aquariums. Il paraît qu'il n'en existe pas. Cela se comprend, car il aurait peu de lecteurs. Bientôt, le petit nombre des curieux sera sacrifié. On ne lira plus que les ouvrages écrits pour tout le monde. Je profitai de cette conversation avec le libraire pour demander où se trouve la rue d'Alger et l'hôtel de Gloucester. Faute d'avoir regardé une bonne fois un plan de Paris, j'ai beau me promener souvent dans la ville, je ne sais pas me diriger. Cette originalité me vient d'une paresse, qui a beaucoup compliqué ma vie. J'ai dépensé tant d'énergie comme planteur que, pour le reste, je suis négligent. On ne peut répartir une vertu sur toute l'existence.

Je poursuivis ma course de ce pas de flâneur, si difficile

à soutenir aujourd'hui, songeant à mon petit aquarium qui me donne des ennuis. Depuis que j'attendais Lorna, je n'avais cessé de penser à notre rencontre. J'allais la voir tout à l'heure, et je n'y pensais plus.

L'hôtel de Gloucester se présente dans la rue d'Alger avec sa façade moderne, très blanche. Ce n'est qu'une croûte légère. On pènètre dans une vieille maison capitonnée et sombre, aux couloirs étroits et dans la bonne tradition française. Mais les visages, une odeur de tabac blond, des bagages élégants autour du portier, les vêtements des hôtes et leur démarche tranquille, ne sont pas de chez nous.

Lorna m'avait écrit de monter l'escalier et de l'attendre à deux heures, au premier étage, dans un salon qui est près du palier. Je redoutais une pièce ouverte aux passants, mais je m'aperçois qu'elle est vide. C'est une grande salle au plafond bas d'un luxe classique, rouge et or, légèrement éteint. Je suis frappé par le silence de ce salon dont les fenêtres donnent sur une rue bruyante. Les minces rideaux de mousseline semblent étouffer le vacarme d'une ville. Sans doute, je n'entends rien parce que je suis assourdi par une émotion subite, pareille à un bourdonnement intérieur. Ce silence est douloureux, plein d'attente anxieuse; sur les fauteuils plane une sorte de catastrophe en suspens : tout à coup, elle m'apparaîtra et le mystère sera pulvérisé.

Je m'approche d'une fenêtre, pour entendre un son qui me délivrera de cette paix gênante, et j'aperçois comme un petit gnome qui m'épie parmi les sièges : c'est un chapeau de femme en feutre brun, un sac, des gants, rangés sur le canapé. Je comprends que c'est le chapeau de Lorna; elle a posé ces objets à cette place, pour me signifier qu'elle va venir. Aussitôt, je m'assois auprès du canapé, devant le chapeau, comme si elle m'y invitait. Je regarde l'heure à ma montre, puis à la pendule dorée, qui surmonte une de ces consoles qu'on voit dans les préfectures. Elle viendra dans cinq minutes. Je veux me préparer à cette apparition.

Évidemment, ce n'est pas une jeune fille qui va entrer. Elle doit avoir quarante-sept ans. Je tâche de me figurer ce que peut être une femme de quarante-sept ans, et je pense à celles que j'ai vues et qui ont à peu près cet âge. Mais la

figure des femmes appartient en propre à chacune et je ne puis en détacher un trait commun qui soit applicable à Lorna. D'ailleurs, j'ai de la difficulté à me rappeler ces images; je les repousse tout de suite. Ce qui a paru sur terre, jusqu'ici, laisse l'inconnu entier. J'aime mieux regarder son chapeau sur le canapé; c'est un fragment de sa personne, comme un souvenir, mais il ne signifie rien. Tel qu'il est, petite calotte brune, il peut appartenir à tout le monde.

Si je reste dans ce fauteuil, j'apercevrai Lorna de loin. Je préfère m'asseoir tout près de la porte et me trouver devant Lorna quand elle entrera. Je pose mon chapeau près du sien, et je m'installe sur une chaise, à l'autre extrémité du salon, face à l'entrée. De cette place, je vois des gens qui montent et descendent l'escalier. Si le salon est vide, l'hôtel est très peuplé. Chaque personne qui surgit dans l'ascenseur ou débouche d'un couloir, me donne un choc. Parfois, c'est une vieille dame, et je pense : « Quelle déception! », ou bien c'est une toute jeune fille, et j'ai un bondissement de plaisir; aucune possibilité n'est exclue, aucune expérience ne me retient, j'attends tout de l'inconséquente humanité; mais c'est surtout une silhouette mince, jeune et preste qui me fait tressaillir.

Tandis que j'observe l'ascenseur, qui transporte une dame, en noir, très droite, au visage grognon et rêveur, Lorna est devant moi. Je lui tends les mains, immobile, ébloui, car je vois, souriant avec le vif éclat de ses yeux bleus, plus frais encore sous un reflet d'argent, le visage de la jeune fille complètement oublié et que tout d'un coup je reconnais. Elle s'avance vers le canapé, et, en la suivant, je m'étonne de cette femme corpulente et majestueuse, que je ne reconnais pas.

— C'est votre chapeau?

— Vous l'avez deviné? J'ai retenu ma place. Mais après le déjeuner, il n'y a personne dans ce salon.

Je sens les yeux de Lorna fixés sur moi. Elle s'est tue et me scrute avec une expression un peu dure.

En apparaissant, Lorna m'a restitué dans un éclair l'image très nette de la jeune fille d'autrefois. Cette image s'est effacée. La jeune fille était bien cette personne même, mais

comme indécise, estompée, d'une substance légère et souple essentiellement autre. La vie lui a donné ces yeux intelligents, très brillants, qui me percent et m'intimident, ces formes pleines, ces petites rides aux paupières, si touchantes, cet aspect fier qui me tient à distance. Elle a peut-être embelli. Je ne puis comparer deux êtres si différents. Elle paraît singulièrement jeune, à cause d'une fraîcheur qui vient sans doute de sa race et de la clarté de ses jolis cheveux gris; quand elle sourit, je vois flotter sur ses traits le fantôme juvénile, tout de suite dispersé, qui m'a saisi le cœur à son arrivée.

Elle dit en riant :

— Ne pensez plus à cette jeune fille, il me semble que je suis sa grand'mère!

Elle ajoute :

— J'ai eu une belle vie. Une vie magnifique. Je suis très heureuse. C'est pour cela que je suis venue. Je voulais vous le dire.

— Vous ne vous êtes pas mariée?

— Non.

— Vous avez... aimé?

— Je n'ai aimé que vous.

J'ai l'air de ne pas entendre, et je détourne les yeux, car elle dit ces mots avec un accent tranquille, un air presque indifférent, comme si elle informait un étranger d'un fait qui la concerne exclusivement.

Je lui rappelle sa visite chez madame Dévot, les leçons de Courtois, une robe qu'elle portait un jour, et que je vois encore contre la balustrade du balcon, où nous allions nous réfugier, après le déjeuner, en refermant doucement derrière nous la porte fenêtre. Elle se souvient de tout. Beaucoup de détails, de propos, de petits incidents qu'elle évoque sont perdus pour moi; parfois je lui parle d'une chose qu'elle a oubliée, et chacun apporte ses souvenirs pour reconstituer le temps que nous avons passé ensemble. Soudain, une pensée amusante fait étinceler ses yeux, un rire passe de l'un à l'autre, et il me semble que la jeune fille d'autrefois est assise devant moi. Je lui prends la main :

— Vous êtes charmante.

Je sens ses doigts comme froids, inertes, sans relation avec le rayonnement contagieux, l'ardeur gracieuse et tendre qui l'anime, quand elle évoque notre printemps passé.

Pour expliquer mon geste, je dis :

— Je vous aimais beaucoup en ce temps-là.

— Non, vous ne m'aimiez pas. Du moins vous n'en saviez rien, et il n'en était pas question entre nous. Rappelez-vous comme nous nous sommes quittés gaiement. Je vous ai crié : « Pas de remords! ». Je voulais dire : « Pas de regrets. » Je sais beaucoup mieux le français maintenant.

Elle a peut-être raison, mais si je ne l'aimais pas autrefois, je sais aujourd'hui pourquoi elle me plaisait.

Je me suis marié quelques années après votre départ... C'est vous que j'aurais dû épouser.

— Non, Jean!... Je ne l'aurais pas voulu. J'ai un caractère très accommodant... J'ai été pauvre et riche... et j'ai vécu dans plusieurs pays, m'arrangeant de tout... Il n'y a qu'une chose que je ne puis supporter : c'est un ennemi. Si je vous avais épousé, vous auriez été mon ennemi.

Elle se lève brusquement, et comme un peu essoufflée :

— Maintenant, partez! Vous reviendrez demain.

— Comment!... Ce grand événement est déjà terminé...

— Vous reviendrez demain. Nous avons assez parlé aujourd'hui... J'ai besoin de penser à tout cela... et puis, j'ai l'habitude d'être seule... Très vite une conversation m'étouffe... Il faut me laisser seule maintenant...

Comme je l'observe d'un air incrédule, elle dit :

— Et puis, j'ai des rendez-vous. Je veux voir Paris. Ce soir, je vais au Théâtre-Français.

Je sens que ces dernière raisons, qu'elle croit décisives pour moi, sont fausses. C'est son premier mouvement, dont j'avais douté, qui était sincère, et je la quitte en lui promettant de revenir demain.

Me voici dans une rue aux mille directions. J'ai prévenu Claire que je n'irai pas à Charmont aujourd'hui, et, en ce moment, je désire être seul. Mais je suis indécis devant une fin de journée vacante. Je marche longtemps, accompagné par la foule, puis je m'arrête à la terrasse d'un café. J'irai

dîner au restaurant. Il m'a manqué toute ma vie l'adresse exacte des lieux de plaisir. D'ailleurs, mon existence aujourd'hui ne me permettrait pas d'en user. Je me rends compte, tout à coup, combien ma vie de loisirs et de fantaisie est réglée. Elle ne laisse aucune place pour l'imprévu, et c'est par hasard que je me sens ce soir l'indépendance d'un jeune homme. Après dîner, j'irai au théâtre. Je bois un breuvage au goût d'orange, qui m'enivre de souvenirs. Un passant étrange, vêtu du plus tendre lainage, vient s'asseoir à la table voisine. Il se méprend sur mon regard subjugué. Je songe, en le contemplant, qu'on voudrait croire que le vice et la vertu sont de vaines distinctions, et que tout est innocence. Je n'ai pas de prévention contre le vice, mais je n'aime pas les vicieux. Ils sont repoussants. Sûrement, je serais tombé très bas, si je n'avais craint de me trouver en mauvaise compagnie. J'irai au théâtre ce soir. La dernière fois, je n'ai pu écouter la pièce plus de trois minutes, tant les acteurs me choquaient. Ils étaient excusables. Comment prononcer une phrase d'un ton juste, quand il faut se faire entendre d'une assemblée? C'est moi qui ai eu tort de partir. Si j'étais resté, ils m'auraient convaincu. Il n'y a pas d'art qui ne choque, au premier contact.

***

Je ne comprends pas le caractère de Lorna. Elle prétend qu'elle m'a aimé et que les trois mois que nous avons passés ensemble, quand nous avions vingt ans, ont marqué sur toute sa vie. Elle est restée fidèle à ce souvenir, elle ne s'est pas mariée, elle a été très heureuse. L'imagination expliquerait cette singulière dévotion : une femme sentimentale se crée facilement un univers, mais Lorna a l'esprit perspicace, un peu sec, enjoué, très positif, très sain. Elle est à la fois suédoise et anglaise, elle a vécu en Orient et en Amérique. A vrai dire, jamais étrangère ne m'a paru plus française. Un trait cependant lui est particulier : une curieuse absence de pudeur et le goût de la psychologie. Le mystère qu'elle représente encore pour moi, c'est elle-même qui saura l'élucider, avec une franchise effrayante, quand je le voudrai.

— Certainement, je vous l'expliquerai. Il faut dire, d'abord, que nos rapports étaient charmants. J'habitais chez vous, je partageais votre vie, nous étions très libres, et quoique vous fussiez un jeune homme silencieux, je vous ai bien connu et beaucoup écouté. Ces relations délicieuses venaient d'un sentiment de confiance tout à fait rare. Il n'était pas question d'amour entre nous. Cela donne beaucoup d'assurance. Vous m'avez montré Paris, des jardins, la forêt, l'art, les hommes. J'ai été comme ouverte, tout d'un coup, à l'enchantement de la vie. Les jeunes filles, dans tous les pays, jusqu'à un certain moment, sont des innocentes. Ce qu'est l'innocence d'une jeune fille, je ne pourrais vous le dire. Sachez, seulement, que, par vous, quelque chose d'enivrant, et que depuis je nomme la vie, m'a été révélé... Les plaisirs inépuisables du cœur, de la beauté, de l'intelligence, une certaine manière de juger, de lire, d'observer... une certaine façon de sentir surtout, m'ont été données par vous... J'ai toujours aimé les villes, parce que nous avons beaucoup regardé Paris ensemble... Dans une ville étrangère, vous n'imaginez pas quelle joie me donnent les parcs... Ce sont des amis... Nous allions souvent au Luxembourg... L'éblouissement de la vie que j'ai eu, par votre entremise, à un âge où je pouvais si bien le ressentir, et dans des circonstances incomparables, ne tenait pas à un mirage; il n'a été gâté par rien de romanesque... J'ai voulu conserver ce bonheur de jeunesse... On plaint une femme qui est sans mari et sans enfant... Les gens sont si bien disciplinés qu'ils ont peur de tout ce qui est libre. Ils n'aiment vraiment que leur fonction sociale. Ils mettent leur bonheur dans ce qui est utile : la famille, un métier, la propriété... Ils ont perdu leur véritable instinct... la faculté de jouir de la vie, dans un monde perpétuellement jeune. Ne croyez pas que je sois une égoïste. Je suis très utile comme tout le monde. J'habite maintenant chez ma grand'mère... Je dirige la maison... C'est une maison pleine de cousins, de neveux, qui ont besoin de moi, et je les ai bien servis, parce que j'étais libre... Je pourrais vous raconter mes bienfaits... Mais ils ne comptent guère pour moi... Oui, la sympathie, la bonté, la charité, me semblent des vertus tout à fait ordinaires. Nos penchants nous y portent... Si vous

voulez, c'est notre élégance la plus courante... Même le sacrifice, le renoncement, représentent souvent la voie la plus commode... la plus douce... Ce qui est difficile, important, beaucoup plus méritoire, c'est de maintenir en soi une certaine flamme..., de savoir goûter la vie, sous ses formes sensibles, dans sa beauté permanente.

Je regarde Lorna, plus que je ne l'écoute. De sa chair émane un feu rare et inaltérable. Elle est la joie. J'ai connu des femmes constamment exaltées par une volonté d'idéal et d'enthousiasme, et je ne pouvais les souffrir. Lorna me fascine. C'est l'être le plus jeune que j'aie vu. Auprès de sa figure un peu fanée, le plus frais visage semble déjà usé par la douleur.

— En somme, vous avez la passion de l'indépendance. Vous détestez toute contrainte. C'est pourquoi vous n'êtes pas mariée. Il vous fallait la liberté d'une déesse.

— Plus exactement, j'ai toujours eu l'horreur de ce qui pouvait amoindrir la vie. Enfant, j'avais cette répulsion inconsciente. Vous m'appeliez Brunehilde. Il est vrai que Brunehilde était mon idole, pour des raisons bien vagues... On se crée des mythes facilement. Je crois que la sympathie qu'elle m'inspira d'abord venait de Wotan. Je n'ai pas connu mon père, mais je pense souvent à lui. C'est une impression étrange que d'aimer un homme qui a été votre père et qu'on n'a jamais vu... Je lisais tous les ouvrages que je trouvais sur Brunehilde. Il y a un épisode qui me remplissait d'effroi : le châtiment de Brunehilde. Vous connaissez le châtiment de Brunehilde, la peine terrible que mérite le crime d'une Walkyrie?

— Le feu? Un cercle de feu?

— Non, le feu a été accordé pour les circonstances atténuantes.

— Quel était le châtiment?

— « Va filer la quenouille, assise au foyer conjugal », tel est l'effroyable verdict de Wotan. A force de pleurs, Brunehilde obtint un adoucissement. Mais vous connaissez l'histoire. Elle fit une curieuse impression sur mon esprit d'enfant, parce qu'elle correspondait sans doute... Quand je vous ai quitté, je suis allée à Constantinople, à Prague, à New-York,

où j'ai administré un Club pendant deux ans. On m'a souvent demandée en mariage. J'ai toujours refusé.

— J'imagine pourtant que l'amour s'est quelquefois présenté à vous, entre Constantinople et New-York... Si vous trouvez le mot amour trop grave, disons...

— Ce n'est pas la peine d'en parler. Si un homme a pu me plaire un jour, j'ai fui le lendemain. L'homme veut toujours accaparer, posséder, épouser. Après un air gentil, des façons douces et humbles, dans tous les pays, il en vient tout de suite aux interrogatoires, aux rendez-vous plus pressants, à l'oppression du courtisan, à la férule du mari. Je sentais cette menace à la première caresse, et je me sauvais.

— Vraiment, entre Constantinople et New-York, jamais une surprise? Jamais une permission arrachée..., jamais un vieil ami..., jamais un inconnu... sur le bateau où les rencontres sont si faciles?

— Sur le bateau! C'est là que je suis indomptable! Le bateau, c'est le vent, l'espace, l'aurore. Je chasserais l'homme qui voudrait gêner mes courses sur le pont. Pourtant j'ai gardé un joli souvenir d'un homme sur le bateau. C'était un Anglais. Il marchait près de moi, sans me parler, un peu en arrière, tous les matins au petit jour. Une fois, je suis arrivée en retard. Il regardait la mer, et sans tourner la tête, comme à lui-même, il a dit : « Aujourd'hui, j'ai manqué l'oiseau matinal. » C'était gentil, n'est-ce pas? Cela m'a touchée.

— C'est très clair, vous êtes une femme de glace.

Elle me jeta un regard éclatant, sévère, troublé, comme douloureux.

— Vous ne devez pas me dire cela, comme les autres! Vous savez bien que ce n'est pas vrai.

Cette allusion si directe, ce regard de réprobation si chaud, me rappelèrent le temps où je la jugeais toute sensuelle. Mais, depuis, j'avais cru que je m'étais trompé, et en ce moment, je ne savais que penser.

— Pardonnez-moi, je ne vous comprends pas très bien... Il me semble que s'il n'y avait pas en vous des résistances du tempérament, il serait naturel, justement à cause du passé de rechercher plus qu'une autre, certaines occasions... même inférieures...

— Vous êtes impie! Je déteste le moindre. On abîme la vie en acceptant n'importe quoi à la place du meilleur. Quand il nous échappe, il n'y a qu'une façon de le conserver en soi, c'est de ne pas déchoir.

— Est-ce qu'il y a tant de différence entre les hommes?

— Oui, il y a des différences. Mais, je vous l'ai dit, il s'agissait moins d'un homme qui était vous, que d'un ensemble de conditions impossibles à retrouver... Et puis, ce que j'ai défendu contre tant d'attaques, c'est une espèce de virginité très farouche. Ce mot vous surprend. Avant de vous connaître, mon corps ne comptait pas pour moi, et je vous ai abandonné tout ce que vous avez voulu. Après, je possédais je ne sais quoi de vibrant et d'effarouché, un domaine réservé, une pudeur insurmontable.

***

Claire ne s'inquiétait pas de mon absence; je lui écrivais, mais, par égard pour ma liberté, elle ne me répondait pas. Pourtant, je n'étais pas libre, parce que je l'aimais. Je passais des heures chez un marchand allemand, en quête de poissons minuscules, bijoux des rivières tropicales, que je voulais lui offrir. Nous aimons à donner ce qui nous a plu : c'est donner un peu de soi et le goûter d'avantage. Souvent, chez moi, j'avais contemplé ces bêtes étranges qui promènent mystérieusement, comme des flammes, dans l'eau vitreuse, leur splendeur inutile et inexplicable.

L'après-midi, je trouvais Lorna, dans le salon de l'hôtel, avec un jeu de cartes et des livres sur une table basse devant son fauteuil. Ses robes étaient toujours de la même couleur et ne différaient que par un détail; elle poussait vers moi un paquet de cigarettes, et me racontait ses promenades dans Paris. Je lui avais proposé de sortir, mais elle ne voulait me voir que dans ce salon. Même une promenade au Bois, en souvenir d'une soirée d'autrefois, qu'elle me rappelait souvent, ne semblait pas la tenter.

Elle parlait volontiers du passé, mais, pour moi, la jeune fille de jadis avait perdu toute forme. Je m'intéressais davantage à la femme d'aujourd'hui. J'aimais surtout à l'entendre

raconter ses courses dans Paris qui commençaient à l'aube. Sa vision des choses, si neuve, sans puérilité, sans affectation, me révélait un univers que je ne savais plus regarder, et dont le reflet pénétrait sa chair d'une lumière de joie triomphante. Il semblait que nul accident, ni les années ne pourraient altérer ce bonheur étincelant et raisonnable.

Parfois, on servait un goûter, à côté de nous, à un groupe de Français et d'étrangers, cercle familial, absolument muet; ou bien le regard malicieux de Lorna glissait vers le fond du salon, où un Anglais s'avançait d'un pas hésitant, s'asseyait, se relevait, puis s'asseyait encore, en ouvrant chaque fois une revue ou un journal.

— Des enfants! — disait Lorna, comme si elle appartenait à une autre race.

Nous parlions à voix plus basse, mais sans être gênés par ses voisins, qui ne semblaient comprendre aucune langue.

— Vous ne me questionnez plus?

— Si... Mais j'hésite devant un problème un peu prétentieux. Il me semble que je n'ai pas de place dans vos souvenirs. Comme vous le disiez l'autre jour, il ne s'agit pas d'un homme qui était moi, mais d'un ensemble de circonstances...

— Vous en étiez le centre... La question que vous me posez, je me la suis déjà adressée. J'y ai réfléchi, et je peux vous répondre tout de suite. Je sens qu'une certaine façon de goûter la vie, je l'ai contractée à vos côtés... Vous ne m'avez rien enseigné, mais tout inspiré, et en y laissant une empreinte que je reconnais. Voici un exemple qui m'a montré, à moi-même, combien votre personne a compté dans ma vie : quand je vous ai connu, vous saviez peu l'anglais et je parlais mal le français. J'étais sûr que je vous reverrais, et je me disais que ce jour-là vous auriez oublié l'anglais et moi le français, et que nous ne pourrions plus nous comprendre. Maintenant je parle français admirablement, n'est-ce pas? Quoique je sois riche, j'ai donné des leçons. Pour apprendre une langue, il faut l'enseigner. D'ailleurs je n'avais pas d'autre moyen; autour de moi, il n'y avait pas de Français... J'ai eu longtemps pour élève un jeune homme que j'aimais beaucoup. C'était un garçon très irritable et que tout ennuyait. Mais avec moi, il était très doux et calme... avec moi, seulement. Vous étiez

ainsi à vingt ans, sombre, difficile, agité, mais auprès de moi, toujours paisible. C'est pourquoi ce jeune homme me plaisait. Il vous ressemblait.

— Vous vous souvenez vraiment de moi?

— Oui.

— Vous avez une mémoire surprenante.

— Non, je n'ai aucune mémoire. Je ne pourrais dire ce que j'ai fait à Constantinople. Mais je me souviens de vous.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit pendant vingt-cinq ans? Pourquoi revenir si tard?

— Vous étiez en Orient, marié, heureux je suppose... J'ai su aussi vos chagrins... Tout cela était trop loin de moi. J'appartenais au passé, révolu et délicieux.

Elle dit « passé » « révolu », comme elle dit « la vie », sans cette inflexion de tristesse qui donne à certains mots une apparence de soupir. Dans sa voix tous les mots ont un accent d'allégresse.

***

C'est pendant une promenade dans la forêt que je raconte à Claire mes visites à Lorna. Je sais que je peux lui expliquer mon absence et tout lui dire, que ma confession sera comprise, que même l'aveu le plus difficile ne sera pas faussé et embrouillé par un mouvement de jalousie, ce réflexe de défense personnelle, qui oblige réellement à tromper.

Nous avons traversé la futaie de hêtres, sous laquelle rien ne pousse, et qui semble plus spacieuse en cette fin de décembre, avec ses troncs blancs et satinés, qui s'élèvent d'un tapis roux, craquant sous les pas. Claire s'intéresse à mon récit, à cet amour de jeunesse, à cette rencontre; elle me questionne, mais comme distraitement, et je la sens plus attentive au cri d'un geai. Devant un fourré de sorbiers et d'aubépines, enroulés de ronces aux tons de bronze et d'amarante, elle s'arrête pour cueillir une branche d'églantier, avec ses boules de corail et son feuillage brillant comme des fleurs. Un arome puissant monte de la terre encore mal endormie, des mousses chaudes, du lierre rampant, des grains éclatants de l'arum sauvage. Haut encore, dans le ciel gris, entre les ramures, le soleil nébuleux jette comme une lueur

de couchant sur les fougères blondes, rougit la feuille rouge et illumine le vernis du sous-bois mouillé.

En suivant un sentier sablonneux, Claire paraît réfléchir, mais je comprends sa pensée, quand je la vois s'arrêter de nouveau et détacher d'un buisson, un long brin de clématite qu'elle emporte avec la branche d'églantier.

Parmi les feuillages dorés des chênes, les pins font des taches vertes. Ils sont plus nombreux à mesure que nous descendons le ravin, et forment dans la plaine une masse sombre; par l'échancrure d'une clairière, on aperçoit leurs troncs rapprochés comme des colonnes roses qui soutiennent une seule voûte de verdure luisante. Là-bas est enclos un air tiède, sans un souffle, quoique le vent agite la cime des arbres.

Je ne sais ce que je respire de si excitant en hiver, dans la fermentation colorée des bois de France, quand une clarté triste pénètre les fourrés découverts; c'est comme une volupté spirituelle, un plaisir d'ascète, après la jungle.

Nous rentrons à la maison; Claire demande à Mathilde d'apporter le thé, et avant d'ôter son manteau et ses souliers humides, elle arrange son bouquet de branches dans un vase, qu'elle rapproche de la fenêtre, afin que la lumière du dehors joue sur le feuillage carminé. Je regarde Claire, et je la conduis vers le divan; je ne dis rien, et elle ignore ce que je pense en ce moment, où j'appuie si tendrement sa main contre ma joue. Je songe combien de gestes d'elle j'ai perdus dans les heures où nous sommes séparés.

Claire se lève pour allumer la lampe, monte dans sa chambre, revient goûter avec moi; puis je m'aperçois qu'elle est partie. Je reste seul et je prends un livre. Il me semble que nous n'avons rien dit pendant cette après-midi si agréable. J'ai parlé de Lorna, sans ménagements, mais Claire ne m'a-t-elle rien caché? Cet air toujours tranquille est-il sincère? Je déteste la jalousie, mais il me semble qu'un peu de curiosité de sa part, peut-être même un peu d'inquiétude, un reproche m'eussent satisfait davantage. Ses mouvements sont comme étudiés pour me plaire et sans réalité. Elle me donne de sa personne des images choisies, qui ne constituent pas un être. Dans cette maison, si propice à l'intimité et à l'amour, et où jamais un heurt ne s'est produit entre nous, on dirait que la

vie s'est dissipée. Il reste un beau corps docile, des sourires, l'imitation parfaite du bonheur, sans une ombre, avec un goût de mort.

***

Lorna me plaît par une sorte de beauté et de séduction toute spirituelle, comme un éclat invincible de la maturité. Son charme est si personnel que je ne l'aurais pas compris, ni même remarqué, sans l'écho du passé, le souvenir latent et ambigu d'un rêve. L'imagination imite tous les sentiments, et la curiosité exalte. J'avais reconnu chez Lorna l'incarnation magnifique de mes plus chères idées : cette fière réserve devant la vie, que j'admirais peut-être pour la condamner. Ceux qui nous ressemblent ne nous intéressent qu'un moment; ils nous montrent bientôt notre faiblesse.

Je croyais que j'étais un homme silencieux. Lorna me jugera un bavard. On distribue ainsi, de par le monde, des images de soi très différentes. Presque toutes nos attitudes sont intéressées : pour se défaire d'un importun, on prend la figure d'un avare ou d'un furibond. J'ai beaucoup parlé à Lorna, pour l'amener à définir le rôle que j'avais tenue dans sa vie. Maintenant, je parle encore, par crainte d'avouer trop tôt une autre curiosité. Il y a, chez elle, un secret de la chair, qui m'a échappé jadis, et qu'elle ne pourrait m'expliquer. Ma volonté de percer cette énigme a pris la forme du désir, son obstination, son ardeur momentanée, ses armes.

Causant avec Lorna, nos fauteuils très rapprochés, je lui saisis la main brusquement. Elle a un geste d'effroi si marqué que je lui dis :

— Je vous ai fait peur?

Elle ne répond pas tout de suite, et comme si l'émotion l'empêchait de s'exprimer selon son habitude, elle me dit en anglais :

— Votre mouvement impérieux m'a rappelé tout à coup un souvenir désagréable. Un homme était auprès de moi, exactement comme vous. Il m'a pris la main de cette même façon décidée... J'ai cédé, parce que c'était un malheureux qu'on n'avait jamais aimé... C'est le seul souvenir pénible de mon existence.

Je donne un autre sens à ce recul instinctif : si Lorna s'est défendue de tout amour, en souvenir de moi, et a repoussé tous les hommes, je suis compris aujourd'hui dans cette espèce redoutée, et rien ne me distingue à ses yeux.

Je reprends sa main, qu'elle m'abandonne avec indifférence, comme à un enfant :

— Lorna, si vraiment je représente pour vous ce que vous dites... Si vous avez sacrifié...

— Je n'ai rien sacrifié.

— Enfin, si vraiment mon souvenir a traversé toute votre vie... Si, à cause de moi... Est-ce que ma présence ne serait pour vous qu'un prétexte à conversations sur le passé? Est-ce que la main que je tiens, et que je sens si froide, si vide, n'aurait pas un frémissement? Je vous ai déçue probablement. Vous m'avez trouvé changé. En effet, je ne suis plus jeune.

— C'est vrai, vous êtes complètement changé. Je m'attendais à vous retrouver vieux, et à peu près le même. Je me souviens d'un jeune homme assez laid, avec des mains rouges. Vous n'aimiez rien. Vous ne m'aimiez pas non plus, mais auprès de moi, vous étiez tranquille, presque heureux. Je vous sens encore à mon bras, serré contre moi, marchant dans un parc ou un bois; je vous vois travaillant dans votre chambre, pendant que je cousais dans le fauteuil de velours bleu, assise auprès de vous. Alors, vous étiez calme, et seulement dans ce moment-là, à cause de moi. Je le savais. Par une allusion, une critique que vous adressiez à d'autres, je comprenais que je vous plaisais. Après ce langage secret de jeune homme renfrogné et pudique, qui n'avait pas l'air de s'occuper de moi, je n'ai pu entendre une parole qui m'ait paru vraie. Tout ce qu'on m'a dit, ensuite, était trop distinct et apprêté. J'avais l'oreille trop fine, Et voilà que je retrouve un homme jeune encore, beaucoup plus séduisant, souriant, qui a dominé la vie, qui sait parler, qui parle à merveille, qui a une politique, pour qui je suis un but... Mais c'est cela même que j'ai toujours repoussé!...

— Ce jeune homme, je l'ai connu aussi, et je l'ai rejeté. L'homme que vous dédaignez, et que la vie a enrichi, en effet, comme vous-même, heureusement, est bien plus intéressant.

— Autrefois, vous ne me demandiez rien, et ce qui est

arrivé, je ne sais comment cela s'est produit. Nous étions des innocents. Aujourd'hui ce serait plus grave, bien que je sois libre, et que je n'aie plus rien à ménager. C'est aujourd'hui que je vous donnerais ma vie.

— Vous avez peur d'être déçue.

— Nous serions déçus tous les deux. Je n'ai jamais eu de déception, parce que j'ai beaucoup refusé. Comnaissez-vous le courage des forts? Ce dur courage qui se cache? Tout ce que je possède est de belle matière. J'ai su choisir. Je suis heureuse et pourtant je ne tiens pas à l'existence. Mais je ne peux changer l'axe de ma vie. Vous avez été tout dans ma vie : je ne suis rien dans la vôtre. Nous ne pouvons nous rencontrer.

***

Quand je retournai à l'hôtel de Gloucester, je remarquai tout de suite une altération dans le visage de Lorna. Elle me dit qu'elle s'ennuyait à Paris, que l'hôtel était trop chauffé, qu'elle avait la nostalgie de sa maison.

— J'ai ma vie, mes habitudes, comme vous. Ici, je suis de passage.

Ces raisons ne me paraissaient pas sincères. Je me demandais comment la tristesse avait pu s'insinuer dans un être qui semblait tout entier force et joie. Elle me dit :

— Il parait que vous avez un beau jardin. Je dois vous déranger?

— Vous avez vu Fernand. Il vous a parlé de moi?

Elle me répondit d'un signe de tête affirmatif, puis demeura si songeuse, si fermée, que je la quittai bientôt.

Le lendemain j'appris qu'elle était partie. Plus tard, elle m'écrivit de Londres, me laissant beaucoup à deviner sur les motifs de son brusque départ.

V

On ne saisit la réalité humaine que dans sa propre vie et à travers son expérience, mais elle n'est pas communicable. L'homme est infini et impossible à représenter. Pourtant, ce

n'est pas en me regardant que l'idée m'est venue d'écrire. Presque tout ce que j'ai pensé et ressenti m'a été fourni du dehors, et surtout par un petit groupe de gens, qui font partie de ma vie. Je suis emmêlé à mon véritable prochain, si étroitement que j'ignore mes bornes; j'ai vécu de son existence, comme il a puisé dans la mienne; et même, ce que j'ai trouvé en lui m'a toujours semblé plus vrai, plus humain, plus probant que mes propres mouvements.

J'avais beaucoup questionné Lorna pour m'éclairer sur moi-même. Cette réaliste si fière et victorieuse, a construit sa vie sur une duperie. Elle s'en est aperçue sur le tard, et j'ai compris le sens de son départ plein de désarroi. Elle n'aurait pas dû me revoir. Il ne faut pas calculer avec la vie, pour n'en retenir que l'excellent; on est frustré. La vie n'est riche que dans sa plénitude agitée et bourbeuse. La goutte d'eau pure qu'on veut garder sans mélange au creux de la main est insipide.

L'homme est trop ignorant de la vie pour en disposer, et lorsqu'il prétend assurer son bonheur, il se contente de trop peu. Heureusement, son instinct le sauve. Il ne pense jamais à son bonheur. Jamais il ne s'arrête au simple projet d'une entreprise, si doux à concevoir et à caresser, à l'esquisse qui est toujours réussie, au premier baiser, au pays qui lui plaît, au loisir qui permet tous les rêves. Il veut que la pensée prenne forme dans la matière, qui seule donne l'existence, avec tous ses risques.

Depuis que j'ai rencontré Lorna, je sens que les idées qui m'ont conduit, dans ces dernières années, lorsque je me tenais si prudemment à distance de Claire pour protéger notre amour, sont fausses. Un jour, nous constatons sans trouble que nos idées ont changé. Cela devrait pourtant nous bouleverser, mais, nous y sommes préparés par des modifications plus profondes, parfois inconscientes, et qui touchent à la racine de nos actes.

***

En ces jours de janvier, pluvieux et doux, que je passe à Charmont, les bourgeons sont près de s'ouvrir, des anémones

ont persisté, les primevères fleurissent, le printemps semble tout proche... Un matin, brusquement, apparaît un autre monde de gypse et de cristal au sol durci, et d'où toute vie s'est retirée. On respire un air de glace sous un ciel rose, et on se sent enfermé pour longtemps dans un pays muet sans relation avec le passé.

Les mains gantées, au fond des poches de mon manteau, soufflant de la fumée, le visage rétracté, je marche rapidement dans le parc, regardant les arbres plantés par Crouse, les grands cèdres tranquilles, le fouillis altier et aérien des chênes et des ormes, si délicatement découpé sur un ciel de couleur tendre, et les pelouses étrangement vertes encore, empâtées de givre.

Réchauffé par ma course, je m'arrête pour examiner un peuplier, dont le tronc porte une éraflure de la foudre : sa chair blanche apparaît entre les lèvres noires de l'écorce éclatée; et je me rappelle cette chaude nuit de l'été dernier, baignée de lune et si lumineuse qu'on remarquait à peine dans le ciel un nuage un peu soufré; puis ce coup de vent, et cette brusque illumination déchirante au crépitement terrible, qui s'abattit sur l'arbre, tout près de moi.

Nos idées s'enchaînent avec la fantaisie du rêve. Subitement, je pense que j'ai négligé de m'occuper des intérêts matériels de Claire. Depuis longtemps, j'avais en vue certains arrangements pour assurer son avenir, au cas où je mourrais.

Je rentre à la maison et monte l'escalier de ce pas vigoureux que j'ai contracté dans ma promenade; j'entends couler l'eau dans la baignoire, et, à travers la porte, je dis à Claire que je l'attends dans la bibliothèque pour sortir avec elle.

Dans la pièce close et chaude, respirant d'un large souffle, je prends un papier à lettre et j'écris les instructions qu'on doit suivre après ma mort, et qui me semblent tout à coup si pressantes. J'ignore si elles sont valables, mais je verrai le notaire demain. On pourra toujours utiliser ces renseignements.

Ce que j'écris, m'arrêtant pour me rappeler un nom ou vérifier un calcul, implique ma disparition, mais jamais l'idée de ma mort ne fut plus éloignée de mon esprit : je suis trop absorbé par ce travail. Pourtant j'ai le cœur serré; c'est

que je pense à la mort de Claire. Je me dis que si elle mourait, je ne l'aurais pas connue. C'est à peine si je l'ai vue. Elle n'est pour moi qu'un beau fantôme.

J'entends son pas dans le vestibule. Je laisse ma lettre sur la table et je la rejoins. Pendant qu'elle met ses gants, je prends une écharpe de laine et je la noue autour de son cou, sur son manteau de fourrure. Dehors, un vent glacé nous ferme la bouche. Avec ma canne, je désigne une allée abritée par les chênes et la serre.

Le vent semble tombé, et je dis :

— Quelques jours avant sa mort, ma mère... Je ne t'ai pas raconté ce détail... Ma mère m'a fait promettre de t'épouser... Je crois que nous devons nous marier...

J'attends un mouvement de surprise de la part de Claire. Elle se tait. Je reprends :

— Tu ne peux pas vivre toujours dans cette solitude. C'est mauvais pour toi.

— Je ne m'en plains pas. Je suis très contente de ma vie. Je ne demande rien.

— J'estime qu'on doit épouser la femme qu'on aime, quand on le peut. On le doit, pour des raisons profondes. Je ne me soucie pas des convenances; mais lorsqu'une coutume a un fondement, comme beaucoup de coutumes, il faut y prendre garde.

Claire, enveloppée de fourrures, est comme isolée dans le froid. J'ai l'impression qu'elle ne m'entend pas. Je m'arrête, et, regardant ses yeux, au-dessus de l'écharpe dont elle protège sa bouche :

— Tu ne le crois pas?

Elle ne répond rien et je lui prends le bras :

— Est-ce que j'ai tort?

D'une voix à peine distincte et qu'elle semble étouffer sous sa main en tenant son écharpe :

— N'es-tu pas heureux?

— Je suis très heureux, mais ce n'est pas la question. Nous avons vécu indépendants, un peu séparés, et seulement unis par le cœur. Je ne voyais dans le mariage que la famille, et je n'avais pas besoin de famille. Maintenant, je sens que le mariage est nécessaire à l'amour. Il en est la preuve...

Je tourne les yeux vers Claire; elle se tait et je poursuis :

— Tu me reprochais autrefois d'avoir peur de la vie. En effet, il me semblait qu'elle retirait toujours ses présents et qu'il ne fallait pas lui laisser trop de prises. En réalité, ce n'était pas une idée très nette, mais plutôt la tendance d'un esprit faussé par l'expérience, une timidité, une crainte, bien puérile en somme, car la vie est toujours si surprenante, si tragique, si belle, et ce que nous aimons est si précaire, les êtres surtout, et ce que nous appelons l'adversité, le bonheur, le chagrin, sont choses si confuses, aux répercussions si imprévues, qu'il est tout à fait vain de se garer et de choisir... Il vaut mieux s'abandonner à toutes les forces de la vie... Elles nous entraînent plus loin... Elles donnent ce que nous ne savons pas demander.

— Je ne pourrais pas te donner davantage.

— Tu peux me donner ce que j'ignore de toi... le meilleur... le pire...

Je quitte son bras pour marcher plus vite; quand nous revenons dans l'allée abritée :

— Est-ce que je n'ai pas raison?

Elle paraît réfléchir. J'attends un moment. Elle répète seulement sur un ton très doux :

— Je croyais que tu étais heureux.

Elle s'imagine sans doute que je ne suis pas sincère et elle s'exprime avec prudence, cherchant à me contenter. Brusquement je dis :

— Nous ne pouvons même plus parler!

Elle ne s'aperçoit pas de ce mouvement d'impatience, si nouveau chez moi, et je remarque son silence, son repliement, pareil à l'inertie.

— Je t'en prie... réponds-moi! Je ne te comprends pas. Il faut prendre une décision grave. Je voudrais l'examiner avec toi. Tu m'entends : avec toi! Il y a des choses auxquelles on ne peut pas penser seul... On les saisit mal... J'ai besoin de toi... de ta pensée, vraie, spontanée...

Je m'aperçois, à sa réponse, que la sincérité n'est pas à notre disposition, sur un désir. Elle est offerte involontairement, créée par le temps, des soins, une atmosphère propice, des rapports d'âme très subtils; elle se communique par

un langage qu'on apprend et qu'on peut oublier; elle suppose une circulation de pensées, un contact avec soi-même, qui ne sont plus possibles chez Claire.

C'est moi qui lui parais étrange, avec mon animation inaccoutumée, comme si je l'entretenais d'un problème fatigant, sur un ton de nervosité blessante; à son regard troublé je sens que je l'effraie, et, changeant de sujet, je lui montre le peuplier qu'on va abattre. Avec volubilité, elle me raconte alors les projets du jardinier, cherchant à effacer, en parlant beaucoup, un léger froissement entre nous, dont elle serait la cause, comme si je lui avais reproché d'être trop silencieuse.

Autrefois, Claire admettait les raisons qui nous forçaient à vivre séparés, mais elle s'y résignait avec peine. En réalité, elle souhaitait alors, ce que je lui offre aujourd'hui. Elle devrait s'en réjouir encore ou m'expliquer ce changement. Mais, je ne distingue même plus, chez elle, ces fines résonances, qui jadis me révélaient sa pensée. Elle ne me cache pas ses sentiments. Il me semble qu'elle n'en a plus.

***

Ce n'est pas en réfléchissant, ni en discutant qu'on prend une décision importante. Lorsque de graves intérêts sont en jeu, on n'en finirait jamais de raisonner. Il faut laisser agir des motifs secrets qui forcent le choix. Et pourtant, c'est la pensée qui crée presque toutes choses.

Même dans l'ordre matériel, c'est une certaine tension de l'esprit, une faculté de concentration involontaire et prolongée, qui produit les créations. Les trouvailles de l'inventeur, les moindres entreprises sont l'effet de la magie d'un cerveau obsédé, qui semble exercer sa fascination sur les objets et les animer. C'est ainsi que j'ai vu pousser des arbres alignés, très loin de leur sol natal. Il me semble, parfois, que cet appel inconscient a fait entrer dans ma vie des événements qui ne m'étaient pas destinés.

Je savais que j'épouserais Claire bientôt, car j'avais l'esprit fixé sur cette éventualité. Mes visites au notaire, mes rencontres, mes propos, le hasard, me conduisaient au but et le rendaient

inévitable. J'ignorais si j'étais dominé par l'imminence de l'événement, ou si je le provoquais par ma volonté.

Un jour que je me rendais chez Guimberteau, je crus trouver l'explication de l'attitude si indécise de Claire. Si, autrefois, j'avais pu écarter facilement l'idée d'un mariage, c'est que Claire m'y avait invité en secret, redoutant de me révéler les circonstances de sa naissance et d'être amenée à revoir sa famille. Peut-être que cette même crainte morbide la retenait aujourd'hui. Je n'y avais pas songé plus tôt, ne pouvant croire qu'elle était dominée encore par de telles chimères.

Cette explication ne me contenta qu'un moment, et je me dis que si l'attitude de Claire avait quelque rapport avec son ancienne appréhension, je l'aurais deviné tout de suite.

Les réflexions que je fis dans le trajet de Paris à Charmont, me persuadèrent que je devais la vérité à Claire. Il fallait lui apprendre que je n'ignorais rien de son passé, si farouchement dissimulé. Maintenant que nous allions vivre ensemble, cette duperie ne pouvait durer, et des nécessités pratiques m'obligeaient à cet aveu.

Nous déjeunions, quand je dis à Claire :

— J'ai vu Guimberteau ce matin. Je te dirai plus tard ce que nous avons décidé. Il était temps de régler, dans ton intérêt, beaucoup d'affaires que j'ai laissées en suspens ces dernières années. Guimberteau... Tu ne m'as jamais demandé comment je m'étais trouvé en rapport avec Guimberteau? Cela remonte au temps où j'étais planteur. On m'a parlé de lui à Singapour.

Ce mot ne produisit pas l'étonnement que j'attendais, mais peut-être que les allées et venues de Mathilde gênaient Claire. Même après le repas, Mathilde restait affairée autour de nous. Elle avait à tout instant un motif pour nous déranger. Claire répondait à mes questions avec complaisance, mais sans paraître y prendre intérêt, comme s'il s'agissait d'événements qui surviendraient après sa mort.

Apercevant Mathilde qui entrait de nouveau dans le salon, je dis à Claire :

— Veux-tu que nous sortions?

Elle eut comme un frisson et répondit :

— Il fait trop froid.

Elle semblait redouter le jardin depuis notre dernière promenade et quand je lui proposais de sortir, elle répondait chaque fois : « Il fait trop froid. »

— Tu es frileuse parce que tu ne sors pas.

J'ouvris la porte vitrée du salon, verrouillée en cette saison.

— Approche-toi... Il ne fait pas froid... Je sortirais sans manteau.

— Non.

Elle reculait comme transie par un souffle glacé ou par une vision effrayante.

— Approche-toi...

— Non, il fait trop froid.

J'allai chercher dans le vestibule une pèlerine dont j'enveloppai Claire, et, lui prenant le bras, je l'entraînai dehors.

— Il y a du soleil pendant une heure, il faut en profiter... Quand on ne bouge pas, on a froid, même dans la maison. Je ne sais plus qui disait : il pleut moins dans la rue que par la fenêtre : mais c'était mieux dit... Je voulais que nous sortions, pour causer tranquillement... Je voudrais te parler... Je voulais te parler de ton père... Je ne t'ai pas dit autrefois... Tu étais butée sur une idée enfantine, et je n'aurais jamais pu aborder ce sujet; mais à présent... Je ne t'ai pas dit que je l'avais connu..

Claire ralentit sa marche. Son bras que je tenais et qui serrait le mien, comme tout à coup rigide, se détacha de moi d'un mouvement imperceptible. Il me semblait que je soutenais une chose morte. Cette impression fut si pénible que je m'interrompis, sans la regarder; mais résolu à parler, je repris :

— Je l'ai vu à Singapour, pour la première fois. Tout de suite, il m'a parlé de toi... Tu devais avoir vingt ans... Je me souviens d'une photographie de petite fille... Il s'était mis en tête de me faire revenir en France pour te voir... Je devais me recommander de Guimberteau...

Claire s'arrêta en trébuchant, sembla osciller, puis fit un pas d'automate, livide, haletante, comme si elle cherchait à prononcer un mot qui l'étouffait. Je l'entourai de mes bras et la pressai contre moi comme pour effacer sous mes caresses

la trace d'un coup, la réchauffer, la rassurer, répétant :

— Qu'est-ce que tu as?... Attends... Ce n'est rien... Je vais t'expliquer...

Mais tout son corps glacé, ses yeux égarés me repoussaient, tandis qu'elle s'avançait vers la maison ainsi qu'un blessé se traîne; et il y avait tant d'énergie et de douleur incompréhensible dans cet être muet, que je m'arrêtai intimidé, et je la laissai rentrer seule.

Un peu plus tard, à pas discrets, je pénètre dans le vestibule et je referme la porte doucement. On dirait qu'il n'y a personne dans la maison. Aucun bruit, nulle part. Tout à coup, j'entends la sonnerie de la chambre de Claire. Dans le couloir, je rencontre Mathilde, l'air mystérieux et important. D'un signe, elle m'écarte et m'impose le silence : « Que Monsieur ne monte pas! Elle veut rester seule. Elle me l'a dit. Elle va dormir. » Je retourne dans le salon. J'attends. « C'est une malade. J'ai touché l'obstacle insurmontable, le point de folie si bien dissimulé. Encore une fois, je trouve la folie chez la femme; la folie de l'espèce, sans doute. Elle est à jamais défigurée, pour moi. Je partirai... je l'oublierai... »

C'est Mathilde qui descend l'escalier. Je la questionne : « Que Monsieur ne monte pas! Elle le défend! »

— Il faut chercher un médecin... Est-ce le cœur? des palpitations?... S'est-elle évanouie?

La vieille bonne agitée s'éloigne, avec sa large face sévère, transportant des tisanes et des bouillottes, en se trémoussant. Elle juge inutile d'appeler le médecin, elle connaît tous les remèdes et paraît surtout satisfaite d'avoir repris possession de sa maîtresse.

J'espérais parler à Mathilde pendant le dîner. Mais c'est la cuisinière qui me sert. Je prends un fruit et je quitte la table, quand on apporte le potage. Toute la soirée, la porte de la chambre de Claire s'ouvre et se ferme, et j'entends le pas lourd et pressé de Mathilde qui semble m'évincer par son zèle. Elle me confine au salon.

Il y a une attente anxieuse, si vide, si intense qu'elle échappe au temps. Il est peut-être très tard. La maison semble endormie et je me crois oublié. Dans l'obscurité, je monte l'escalier doucement, et j'aperçois une lame de lumière

jaune sous la porte de la chambre de Claire. Tâtonnant du bout des doigts, je m'aperçois que la porte est fermée à clef. J'appelle Claire à mi-voix. Elle ne répond pas, mais la raie lumineuse contre le parquet a disparu. Dans la nuit, parmi les choses dormantes, il y a tant de silence que mon appel me gêne; et je m'éloigne sans bruit, sans respirer, comme pour effacer la trace de mon passage.

Je m'étends sur le canapé du salon. Le jour dissipera ce songe. Mais cette posture de repos, cet effort pour dormir me tiennent éveillé. Une étrange vie nocturne habite les boiseries, et j'entends des frôlements, des petits coups, la palpitation exaltée de la pendule. Cette fois, on a marché. On ferme une porte. Je monte l'escalier par longues enjambées silencieuses. Je sens avec effroi que la porte s'ouvre, et je suis dans la chambre de Claire. Rapidement j'allume l'électricité. Elle est assise dans son lit, adossée à l'oreiller, le visage rouge, comme cinglé par le vent, les yeux brillants et durs. Sans bouger, elle dit :

— Va-t'en.

Je m'approche, sachant que je peux la tuer, mais résolu à sauver, à travers les plus grands risques, cet être méconnaissable, au visage affreux. Ses bras nus, si doux à voir, sous un fichu de laine blanche, me rappellent encore la femme que j'aimais et que je veux ranimer, comme une noyée, dans sa chair, dans ses belles formes vivantes, où elle respire encore.

Je la maintiens par les bras, et penché sur elle :

— Tu vas m'entendre. Je veux que tu m'écoutes. Oui, j'ai connu ton père et je sais ton histoire. Tu es empoisonnée par une chimère imbécile.

Brûlante et nouée, l'œil glacé, elle se contracte sous ma poigne, répétant :

— Va-t'en!

Comme on crie à l'oreille d'un sourd, articulant d'une voix basse et martelée contre sa joue :

— J'ai vu ton père désespéré par ta folie. Il est mort seul. Tu l'as persécuté. Tu l'as tué. Maintenant, tu recommences. Mais, ce n'est pas toi, tu le sais... tu n'es pas cette furie!

Je parle longtemps, sans arrêt, à bout de forces, luttant

avec ce corps tendu qui va m'échapper, quand soudain je la sens fléchir sous mon étreinte. Elle se renverse sur l'oreiller, et, les yeux fermés, d'une voix radoucie, elle dit :

— Ce n'est pas cela... Ce n'est pas ce que tu crois... Tu m'as menti, voilà tout... Depuis que je te connais tu m'as trompée... Toute ma vie, on m'a trompée...

Elle semble épuisée par ces mots. J'appuie ma main sur sa tête :

— Tu sais bien que j'étais forcé de mentir. Si je t'avais parlé... Souviens-toi!... Ce n'était pas possible! On m'avait averti qu'il fallait te ménager... Tu ne pouvais rien entendre. Je t'aurais perdue aussitôt. Plus tard je n'ai pas osé...Il était trop tard...

— Aujourd'hui tu as osé... Mais c'est vraiment trop tard... Ton mensonge a pénétré partout... Je ne pourrai pas l'oublier...

Elle se retourne vers le mur, cachant sa tête : ses épaules nues, comme diaphanes à la lumière, tremblent sous la secousse des sanglots, pendant qu'elle gémit :

— C'est cela qui m'a fait tant de mal, quand j'étais enfant!... Tu es comme les autres!

Je lui prends la main et ramène vers la lumière son visage en larmes :

— Écoute-moi... Comprends-moi... Qu'est-ce que je devais faire?

— Il fallait parler!... Il ne fallait pas avoir peur!

— Tu n'aurais rien écouté...

— C'est vrai... j'avais une idée... Tu n'as pas besoin de me prouver qu'elle était insensée... Je le sais... Je le savais... Oui... Il y a des idées que l'on sent fausses, et qui pourtant vous mènent... Ce chagrin que j'ai causé à mon père, cette honte, cette révolte... tout cela ne venait pas de moi, exactement...Je subissais un sentiment que je détestais...Je t'expliquerai cela plus tard... Maintenant, je suis fatiguée... J'ai trop de peine.

— Je comprends très bien... Tu étais comme une personne en colère, qui assiste à sa propre démence... Quelquefois, on se voit comme une mécanique...

Elle dit dans un souffle, exténuée :

— Oui...

Elle semble dormir. Puis, comme si elle parlait dans un songe, les yeux clos :

— Je me disais : un jour, quelqu'un m'ôtera cette idée... Quand tu es venu, toi, le premier homme qui soit entré ici... presque le premier vivant,.. j'ai pensé tout de suite que tu pouvais me guérir... Je l'ai pensé, parce que je t'aimais...

Du bout des doigts, je frôle son front et sa tête sous les cheveux, pour l'apaiser :

— Ne parle pas... Dors...

Mais elle poursuit d'une voix ardente, les yeux fermés :

— J'ai attendu de toi un mot... un silence... qui me permette une confidence... Quelquefois, j'ai cru que nous étions sur le bord... que j'allais m'ouvrir,... me retrouver... Mais, à ce moment, tu étais distrait... tu regardais ma figure... tu étais heureux... tu avais peur... Je ne sais quoi, nous a toujours séparés... Et tu m'as laissée m'éloigner de toi... me refroidir... je suis devenue indifférente...

Elle ouvre les yeux, le visage comme rigide, et me regarde fixement, effrayée :

— Tu m'as trompée... Je ne pourrai plus te voir!

Je l'interromps, en lui couvrant les yeux de mes doigts :

— Ne parle pas... Dors... Nous parlerons demain... Plus tard...

— Oui... Nous parlerons...

— Et cela passera.

— Peut-être... Cela passera.

— Maintenant, tu vas dormir.

JACQUES CHARDONNE

(*A suivre.*)

DU JEU DE PAUME A L'ORANGERIE

Rarement « Saison d'Art » fut, à Paris, aussi belle, aussi attachante, aussi variée et aussi prolongée que cette « saison » 1931. Souvenez-vous : au musée des Arts Décoratifs, l'exposition Toulouse-Lautrec et l'exposition d'Art Byzantin. Celle-là mettant définitivement à l'une des toutes premières places, dans l'histoire de la peinture contemporaine, l'œuvre d'un « outlaw » de génie; celle-ci ranimant, sous la cendre des siècles, les braises et les étincelles d'or d'un foyer fabuleux. Par ces deux expositions, entre toutes mémorables, l'Union Centrale des Arts Décoratifs poursuit la mission à laquelle elle se voue depuis qu'elle existe; mission double, qui consiste d'une part à certifier ce qui est, d'autre part à confirmer ce qui a été.

D'autres rétrospectives ou récapitulatives ne seront pas oubliées; les unes d'ordre collectif, comme le magnifique florilège d'œuvres du XIXe siècle français, à la galerie Rosenberg, ou comme l'intéressant groupement des musées de province; les autres, d'ordre individuel : expositions Bourdelle, Monet, Boldini, Matisse, Modigliani, etc. Tout l'hiver, tout le printemps furent comme pavoisés par ces fêtes de la forme et de la couleur. Ces consolations charitables, offertes contre les mauvais jours, cessent, d'habitude, quand vient l'été. Cette année, point de répit. Paris n'a pas voulu s'effacer devant Vincennes. Au bord de la place de la Concorde, où les nymphes de l'eau et les esprits du feu combinent, désormais leurs ballets limpides, l'Art n'a pas fait relâche.

Sur les deux terrasses des Tuileries, les pavillons jumeaux du Jeu de Paume et de l'Orangerie abritent présentement (et, pour l'un, jusqu'à l'automne) deux expositions qui se ressemblent aussi peu que possible. Toutefois, « l'Art Portugais » et « Degas portraitiste » ont entre eux un intérêt commun, celui d'apporter une découverte, une révélation.

***

Voici quelques étés de cela, nous étions le passager charmé d'un bateau tout neuf. Par privilège, nous participions au « voyage d'essais » du *Florida*. Ce joli paquebot (qui faillit bien, cet hiver, trouver la mort, pour s'être aventuré parmi des navires de guerre anglais qui s'exerçaient au combat) quittait Saint-Nazaire, où il avait été construit et équipé, pour gagner Marseille, son port d'attache. Ainsi, en ces jours inoubliés, fîmes-nous le tour de la péninsule ibérique. Escales à Madère, à Rabat, à Gibraltar, à Alméria. Et, d'abord, escale à Lisbonne. Un beau matin, nous aperçûmes la terre portugaise, qui, à l'embouchure du Tage, est une terre montagneuse, un peu escarpée. Ses pentes topazéennes ont la teinte à la fois lumineuse et embuée du sucre-candi.

Il s'agissait moins de flâner sur terre que de courir les flots. Trop courte escale. Nos peu d'heures portugaises, nous ne les donnâmes pas à Lisbonne elle-même, où nous n'entrâmes point, mais aux réputés environs de la capitale : les palais de Cintra, le monastère de Belem; et, aux lisières de la ville, ce musée de voitures, où des artistes indigènes, qui furent les Michel-Ange de la carrosserie, décorèrent profusément, pendant deux siècles, les chars royaux d'une extravagante symphonie d'allégories, de volutes, de chantournements et de rinceaux.

Si l'un des signes particuliers du « baroque » est la profusion, on peut dire que tout ce que l'on connaît de l'art portugais, de ses origines à son déclin, est une exaltation de l'art baroque. Bien qu'il ait atteint son apogée aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'art baroque n'est pas, comme on le croit souvent, un art d'époque. Presque chaque style, dans l'histoire de l'Art, a sa période baroque. Le flamboyant est le baroque du gothique; la Renaissance a son baroque au château de Chambord; le

baroque grec est dans la seconde Pergame, et le baroque de notre XIXe siècle, qui commence assez convenablement au Grand-Opéra, finit piteusement aux stations de fonte du Métro.

Le plus souvent, le « baroque » naît de la déformation, par excès de richesses, d'un style, qui, à son bon moment, ne cherchait pas fatalement la puissance par l'effet. Ce jeune style, soumis d'abord aux lois de la sagesse, de la pureté et de l'équilibre, s'enhardit et se libère avec l'âge, et, trop sûr de ses points d'appui initiaux, achève sa maturité dans les témérités et dans les aventures. Si le baroque portugais s'est soustrait à une telle évolution, c'est que, pour lui, l'aventure ne se place pas au déclin, mais au berceau. Les premières conquêtes des navigateurs portugais se font, au nord de l'Afrique, dès la première moitié du XVe siècle. Elles s'étendent et se multiplient bientôt avec une rapidité fabuleuse. En moins de cent ans, grâce aux explorations et aux entreprises d'un Diaz, d'un Vasco de Gama, d'un Cabral, le Portugal possède un monde. Ce monde est un monde nouveau. L'art manuélin est, si l'on veut, un art d'exposition universelle, un art d'exposition coloniale. L'étourdissant, l'effervescent couvent des hiéronymites, à Belem, apparaît comme une sorte d'hymne de pierre, dédié par la ferveur passionnée de tout un peuple aux pays lointains qui lui ont apporté gloire, puissance et richesse. Les artistes et les sculpteurs qui construisirent et décorèrent, au bord du Tage, cette église, cette tour et ce cloître, donnent vraiment l'impression d'avoir été ivres d'un vin magique. Ivresse, toutefois, qui n'est pas le délire, et qui ne cesse d'être maîtrisée, dirigée par des forces supérieures à celles de l'instinct.

Ces monuments sont le récit plastique d'une épopée à laquelle ceux qui viennent de la vivre n'osent pas encore tout à fait croire. Les artistes ont écouté les navigateurs, les capitaines et les marchands. Ils ont nourri leur imagination et éveillé leurs sens en regardant, touchant, sentant, palpant, dégustant les innombrables et incroyables trésors rapportés d'El-Dorado et de Golconde. Les murs de Belem, par ce qu'ils ont à la fois de chinois et d'africain, d'océanien et d'indien (le tout se présentant sur un fond européen, qui est lui-même

un compromis des styles gothique et renaissant) publient, par leurs bigarrures, l'étendue et la diversité des terres conquises. Les folles combinaisons de ces éléments disparates créent autoritairement un style tout à fait original; style qui ne pouvait se manifester que dans ces conditions et que dans ces lieux.

Mais cet étrange monument de Belem, qui fait au besoin penser à quelque forêt tropicale, brusquement pétrifiée par le souverain caprice d'un nécromant, reste soumis à un thème permanent, où l'on doit voir le témoignage de la reconnaissance nationale. Partout, sur l'édifice, dehors et dedans, rampent et courent, pressés, serrés, noués, tordus, de vigoureux et sérieux serpentements de cordages. A l'honneur après avoir été à la peine, ce sont là les cordages qui maintenaient et manœuvraient les voiles des navires sur lesquels les Portugais franchirent les mers pour aborder aux *terrae ignotae* de l'ancien et du nouveau continents.

Cette grande époque manuéline, l'exposition du Jeu de Paume ne nous la fait pas connaître. C'est que, en dehors de l'architecture, qui ne voyage pas, rien ne subsiste de cet art étonnant. Pour notre part, nous regrettons un peu qu'on n'ait point, dans quelque petite salle, montré un choix de photographies de ces monuments. Elles eussent permis au public de se rendre compte de la magnifique floraison dont on ne fait voir, aux Tuileries, que les commencements.

En effet, les plus belles choses de cette exposition portugaise, celles qui nous mettent en présence d'une production originale, sont les deux triptyques et les quatre tapisseries, les premiers peints, les secondes composées par le même artiste : Nuno Gonçalves.

Les deux triptyques sont conservés au musée de Lisbonne. Les tapisseries furent emportées par les Espagnols victorieux. Depuis lors, elles appartiennent à l'église d'une petite ville castillane : Pastrana, où elles n'ont que faire. Peintures et tapisseries étaient donc, jusqu'à ce jour, peu connues, ou inconnues. C'est pourquoi l'on peut dire que cette exposition portugaise est, avec l'exposition byzantine, l'événement artistique capital de l'année.

Ces peintures, qui sont de la main de Nuno Gonçalves,

ces tapisseries, dont les cartons ont été dessinés par lui, constituent tout ce qui subsiste de la production de ce très grand artiste. Le tremblement de terre de 1755 a tout détruit. Contemporain d'un Gozzoli, d'un Mantegna, d'un Signorelli, Nuno Gonçalves semble n'avoir été influencé en rien par l'art italien. Il est fort probable, par contre, que Gonçalves a appris son métier d'un maître flamand. Maints Flamands, dans ce temps-là, faisaient des séjours dans la péninsule. L'éminent conservateur du Musée national d'art ancien à Lisbonne, M. de Figueireido (qui a fait, pour Nuno Gonçalves, ce que Burger, jadis, a fait pour Vermeer de Delft, c'est-à-dire qu'il l'a ressuscité), suppose que, lorsque Jean Van Eyck vint à Lisbonne, Nuno avait déjà commencé son apprentissage.

Au moment où Nuno Gonçalves travaillait, Madère était conquise, la Guinée était explorée. Aussi les cordages emblématiques qui foisonneront bientôt sur les murs de Belem sont-ils déjà présents dans l'œuvre de Nuno.

Peintures et tapisseries furent exécutées pour commémorer la prise des premières villes africaines : Alcer-Cigueira, Arzila et Tanger. Si les tapisseries montrent l'action elle-même, les triptyques, tableaux de piété, ne font connaître que par allusion le motif particulier de la reconnaissance du roi vainqueur. Jadis superposés, les six panneaux formaient, dans la chapelle Saint-Vincent, à Lisbonne, dans la cathédrale, un seul retable. La place centrale, dans les deux triptyques, est occupée par le Saint. C'est un jeune Saint aux aimables apparences de diacre. Il se distingue des personnages qui l'entourent par son auréole, comme tout saint véritable, mais surtout par son teint rose et délicat, qui contraste avec les épidermes tannés, boucanés et recuits des capitaines et des marins qui le prient révérencieusement. Le soleil du Paradis ne hâle pas, comme le soleil d'ici-bas. Au milieu de toutes ces figures caractérisées, qui ont chacune sa vie propre, et un extraordinaire accent d'individualité, qui expriment des passions et des convoitises particulièrement marquées et résolues, le gentil Saint Vincent est un peu handicapé, comme le sera sa descendance du quartier Saint-Sulpice, par les exigences conventionnelles du « beau-idéal ».

Dans l'un des triptyques, autour du Saint, c'est le Roi et la Reine qui se tiennent. Alphonse V a près de lui les seigneurs de sa cour, les dignitaires des deux clergés; ceux-ci occupent les volets. Sur le second triptyque, voici le frère du Roi, voici « le grand capitaine de la mer », et tout l'état-major que portait le navire-amiral. Étonnants jeunes guerriers, aux visages empreints d'une fièvre sérieuse, si violemment pensifs, et dont les regards ardents brillent du désir de poursuivre et de posséder.

Devant ces Chevaliers de l'Aventure sur le sol, un cordage enroulé est jeté. Il semble offert au Saint comme un symbole, en couronne votive. Il évoque les espaces amers et suggère les flottes qui, là-bas, dans le port, s'impatientent de lever l'ancre. L'un des volets de ce second triptyque (le plus beau, selon nous) est donné aux *Pêcheurs*. Les chefs des corporations des gens de mer sont là. L'un d'eux, au visage d'apôtre, est agenouillé jusqu'à l'aplatissement; il prie, un chapelet fait de vertèbres de poisson aux doigts. Deux autres marins, debout, majestueux et paisibles, sont enveloppés dans un seul et même filet. Ces quelques accessoires suffisent : ils confèrent à la scène entière une grandeur étrange et un mystère fascinant; et nous font savoir que Nuno Gonçalves, grand peintre, est aussi un grand poète.

Les deux compositions, conçues par superpositions de figures nombreuses et pressées, et qui, par leur aspect compact, massif et comblé, font penser à des tranches de pudding ou de pâté, sont évidemment tributaires d'un art nordique. Mais comme ces tableaux, par le sentiment qui les anime et par les colorations qui les enflamment, sont peu septentrionaux! Ces rouges profonds, ces ors chaleureux, ces verts comme mangés de soleil font songer à la saveur et à la couleur des vins de Madère et de Porto. Ils font songer aussi à ces « fados », que l'on joue sur les guitares de là-bas, et dont les sonorités particulières et les rythmes patients parlent d'aspirations tenaces, qui se consument sans s'éteindre.

Les tapisseries ne sont pas moins belles que les peintures. Là, Nuno Gonçalves, au lieu de suggérer un spectacle absent, impose son sujet par la représentation directe. Ses cartons ne sont pas moins peuplés que ses tableaux. Dans des étage-

ments et des hérissements qui évoquent des panoplies et des trophées, les guerriers et les armes, les matelots et les mâts, les oriflammes, les lances, les voiles, les cordages se confondent. Des armées fantastiques s'affrontent et s'enchevêtrent, autour de capitaines aux casques parés d'aigrettes, et dont les armures bleues, niellées d'or, ont les luisants précieux et travaillés de certaines écailles et de certains plumages. Non moins bien habillés que leurs cavaliers, les chevaux dressés et contournés comme des hippocampes, foulent fièrement des gazons où les fleurs sont des escarboucles tandis qu'ici et là, entre les combattants, s'ouvrent des estuaires marins où, sur la turquoise pâlie des eaux, chaque vague est une petite aile, au duvet de perles.

L'un des zélés organisateurs de cette merveilleuse exposition (si bien présentée par les soins de M. André Dézarrois, conservateur du Jeu de Paume), nous disait, non sans mélancolie, devant ces tapisseries fabuleuses : « Elles ne nous appartiennent plus; cependant, elles ne sont pas moins précieuses, pour nous, que *Les Lusiades*!... » Et, en effet, ces tapisseries sont le seul rideau digne de s'entr'écarter devant la féerie épique qui, pendant plus d'un siècle, eut le monde entier pour théâtre, et les Portugais pour héros.

***

Nous ne conseillons pas au lecteur de visiter le même jour, bien qu'elles soient voisines, l'exposition d'Art Portugais et l'exposition des Portraits de Degas.

Ces fantasmagoriques royaumes de la Poésie, où la réalité apparaît lyriquement transfigurée dans le double recul de l'espace et du temps, risqueraient de rendre injuste, par contraste, pour l'art assidûment véridique et hautainement servile de celui qui, entre tous les peintres français, s'est astreint toute sa vie à ne s'exprimer qu'en prose.

En même temps que cette exposition Degas ouvrait ses portes, M. Marcel Guérin, que l'auteur du *Pédicure* et de la *Danseuse habillée* fanatise, publiait d'une part un volume de *Lettres* de Degas, d'autre part un grand et bel album, où

tous les portraits que Degas fit de lui-même sont reproduits. Lettres et portraits renseignent sur l'œuvre et sur l'existence de celui que Baudelaire eût peut-être nommé « le plus triste des alchimistes ».

Ce regard indifférent et boudeur que Degas, tout enfant, posait déjà sur le peintre inconnu qui fit son premier portrait, est celui qu'il posa, lorsqu'il fut devenu peintre à son tour, sur ses modèles et sur la vie. Un détachement aussi continu, aussi persévérant, à la longue, alarme et opprime. Il finit par prendre quelque chose d'inhumain. Au berceau de Degas, toutes les Fées qui, dans les contes de ma Mère l'Oye, viennent offrir leurs présents au nouveau-né de race princière, étaient certes rassemblées. Du moins toutes les Fées qui se préoccupent de faire des grands peintres; et qui, sans doute, sont des Fées à noms de Muses. Prêtes à confier à ce petit enfant de physionomie ingrate un grand héritage purement français (celui qui passa des mains des Le Nain dans celles de Chardin, puis dans celles de David, puis dans celles d'Ingres), il y avait là la Fée du Dessin, la Fée de la Forme, la Fée du Style, la Fée de la Probité; bien d'autres Fées encore. Peut-être invitée ce jour-là, par Corot, une seule Fée était absente : celle qui permet qu'une œuvre d'art soit aussi une œuvre d'amour. Entendons-nous : une œuvre d'amour humain. Car peu de peintres ont aimé leur métier comme Degas l'a aimé. Amour exclusif, exigeant, désespéré; fatal comme un esclavage.

Toute sa vie, qu'il soit le portraitiste statique de la première période, qu'il soit, dans les dernières années, le sculpteur dynamique des chevaux et des danseuses, Degas a considéré ses modèles comme des sortes de prisonniers, comme de passives victimes. Il les maniait et les interrogeait avec une insensibilité passionnée, pareil, dans son atelier, au vivisecteur penché sur quelque chien ou sur quelque cobaye, dans son laboratoire. Cette ténacité impassible n'empêchait ni l'observation, ni la clairvoyance. Inflexiblement et infailliblement soumis au réel, l'art de Degas, qui demandait parfois des références à la photographie, se rapproche aussi du document anthropométrique. Devant des modèles qui ne sont jamais des Galatées, ce Pygmalion mécontent de tout

ne se souciait point d'éveiller ou d'interroger des âmes. La plupart de ses portraits sont devant nous comme autant de « personnages en quête d'auteur ». Que cet « auteur » passe devant eux, le voilà aussitôt excité au plus haut point par le désir d'obtenir de ces « personnages » le secret qu'ils étaient prêts à confier à leur peintre, mais que celui-ci a refusé de trahir ou dédaigné d'entendre. De même qu'un portrait de Rembrandt (ou de Goya) attire par tout ce qu'il dévoile, par tout ce qu'il dénonce, un portrait de Degas déconcerte par tout ce qu'il retient, par tout ce qu'il omet. Ces visages hallucinés, souvent pareils à ceux des êtres en état de somnambulisme, vous hallucinent presque, à votre tour. On se souvient d'eux avec une curiosité qui vous préoccupe sans vous dominer; une curiosité analogue à celle qui vous hante vaguement dans un endroit public où l'on est entouré d'êtres anonymes, qui peuvent un instant intéresser l'imagination de l'esprit, mais qui ne demandent rien à l'imagination du cœur.

Est-ce là la raison qui fait que maints romanciers aiment tant les portraits de Degas? Ces portraits laissent un rôle à jouer; une tâche à entreprendre. Ils sont des éléments; des points de départ. Nous avons vu François Mauriac, devant ces portraits de Degas, alléché par ces visages si volontairement quelconques; soupçonnant, souhaitant l'énigme. L'auteur de *Genitrix* et du *Baiser au Lépreux* était devenu le chasseur qui flaire une piste, et auquel on offre une belle occasion de se livrer à son sport favori.

Toute sa vie, Degas a évité de faire poser devant lui les êtres qui, de son temps, primèrent soit par l'intelligence, soit par le talent, le succès ou la vénusté. Où trouverait-on, dans son œuvre, l'équivalent de la madame Récamier de David, du Chopin de Delacroix, du Lacordaire de Chassériau, du Mallarmé et du Zola de Manet? Consciemment ou non, Degas préférait se sentir supérieur à son modèle; ne rien lui devoir; ne faire aucuns frais pour lui. Aussi la plupart de ses modèles furent-ils, outre lui-même, ses parents, ses familiers; des relations d'ordre un peu subalterne. Il se privait. Cette privation volontaire, il l'avoue d'ailleurs dans une lettre, et elle lui inspire des regrets. Bientôt, il renonça même à cette caté-

gorie de modèles-là; il renonça au portrait; il ne fit plus poser devant lui que des créatures anonymes et salariées, auxquelles il ne demandait que d'être des « patients ».

L'acharnement morose que Degas apporta, dans la dernière partie de sa longue et taciturne vie, à représenter l'être humain sous ses aspects pitoyables ou avilis, correspond-il à une détresse ou à un penchant? Saura-t-on jamais ce qui se dissimulait en lui de tendresses, réprimées par la pudeur, par la timidité, par une sensibilité maladive? Quelles aspirations refoulées? Quel besoin morbide de se faire l'ennemi de soi-même?... Degas était-il pareil à ce personnage dont parle Jacobsen dans *Niels Lhyne*, « qui portait en lui une Pompéi ensevelie, une harpe qu'il n'osa jamais sortir de sa cachette... »? Dans ses *Lettres*, si Degas risque d'entendre le moindre frémissement de cette harpe muette, ou s'il redoute qu'on l'entende, aussitôt, il élude, il s'arrête et se tait.

Une seule fois pourtant, la main s'approche de la corde tendue contre le cœur. C'est dans la lettre, souvent citée, que Degas, à cinquante-huit ans, écrivit à Évariste de Valernes, cet ami qu'il s'était choisi à Carpentras, dans un coin reculé de province[1]. Seule, peut-être, une certitude de séparation, d'éloignement encouragea Degas aux confidences. « ... *J'étais* (écrit-il) *ou je semblais dur avec tout le monde, par une sorte d'entraînement à la brutalité qui me venait de mon doute et de ma mauvaise humeur. Je me sentais si mal fait, si mal outillé, si mou, pendant qu'il me semblait que mes calculs d'art étaient si justes. Je boudais contre tout le monde et contre moi. Je vous demande bien pardon si, sous le prétexte de ce damné art, j'ai blessé votre très noble et très intelligent esprit, peut-être même votre cœur...* ». Et cette lettre poignante se termine par ces mots, qu'on ne retrouve pas ailleurs dans cette correspondance : « *Je vous embrasse.* » Pauvre et grand Degas! Comme on se reproche de ne pouvoir l'aimer autant qu'on l'admire, autant qu'on le plaint!... Hélas! l'idée que, toute sa vie, il s'est appliqué à donner de lui aux autres, lui survit impitoyablement.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

1. Nous avons rassemblé tout ce que nous avons pu savoir, à Carpentras, d'Évariste de Valernes, dans notre volume : *Beautés de la Provence*.

CORSAIRES MALOUINS

AU XVIIE SIÈCLE[1]

Dès le début de sa croisière, alors que la mouvante nappe montre à tous cet air bonasse et innocent qui nous la fait aimer du rivage, alors que l'eau n'est pas encore semée d'épaves sur lesquelles on bute une à une — un baril, une cage à poules, une embarcation retournée, quelque cadavre raidi sur un aviron, — alors que l'eau n'est pas encore rouge de ses sanglants exploits, le corsaire rencontre des navires de commerce portant pavillon neutre. Grande est à cet instant la tentation — de vertueux capitaines y résistent. Enfin apparaît une voile. Le navire cherche-t-il à fuir? Il le poursuit d'autorité. Ou bien, il s'en approche par ruse, il arbore un pavillon étranger, il fait quelque offre de service, il réclame un secours. — Abominable duplicité, traîtrise, direz-vous. Mais la mer est la mer, et la course est la course. Et puis, tous les corsaires ne se ressemblent point. A portée de canon, il révèle sa nationalité : maintenant le combat s'engage. La lutte qu'il livrera, il le sait, doit être courte, décisive, et elle doit, si possible, passer inaperçue : des ennemis peuvent rôder aux alentours.

Souvent mainte attente déçue, l'âpre soif du gain, les récriminations d'un équipage impatient, peut-être, l'ont rendu barbare; une résistance désespérée, peut-être encore, a, jusqu'à la bestialité, enflammé les passions de ces hommes dont aucun n'a franchi le pont de ce bateau pour l'édification de son âme. De là, d'affreux drames, ces horribles massacres,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août.

lamentables excès qui, parfois, ont déshonoré la course.

... Qui donc a chuchoté le mot « pirate »?... Attendez, il va vous prouver le contraire, vous placer sous les yeux le document magique, sa lettre de marque qui le sauvera si jamais il est capturé. Écoutez le froissement feutré du parchemin, remarquez le grand sceau de cire jaune, celui du Roi... Lisez.

« Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre, à tous ceux qui les présentes verront, salut.

» Plainte que nous recevons, depuis longtemps, de tout ce que que nos sujets souffrent, dans leur commerce maritime, de la part des forbans et ennemis de notre État, nous obligeant à porter les remèdes que nous jugerons convenables, nous avons estimé juste et raisonnable de favoriser, en même temps, ceux de nos sujets qui désirent armer en course.

» Pour ces causes, nous avons donné congé, pouvoir et commission au sieur Le Rouge, commandant le vaisseau *Sandragon*, de faire armer et équiper en guerre, au port de Saint-Malo, le dit vaisseau, du port de 130 tonneaux, et d'y mettre le nombre d'hommes, la quantité de vivres, de canons et autres munitions qui lui seront nécessaires pour se mettre en état de courir sus aux pirates, forbans interlopes et gens sans aveu, même aux Espagnols, Anglais, Hollandais et autres ennemis de l'État, les prendre, les amener prisonniers avec leurs navires, armes et autres choses dont ils seront saisis; exercer sur eux toutes les voies et actes permis; visiter, suivant les lois de la guerre; à la charge pour le sieur Le Rouge de garder et faire garder par ceux de son équipage nos ordonnances marines; porter, pendant son voyage, nos pavillons et enseignes, suivant nos règlements; faire enregistrer le présent congé au greffe de l'Amirauté où il fera son armement; d'y mettre un rôle, signé et codifié de lui, contenant les noms et surnoms, naissances et demeures de son équipage; faire son retour aux lieux et autres ports de France; y faire son rapport de tout ce qui se sera passé pendant son voyage, pour le dit rapport être envoyé au secrétaire d'État ayant le département de la Marine, avec les pièces justificatives; être, le tout, ordonné en notre conseil, ce qu'il appartiendra.

» Mandons à notre très cher et bien-aimé fils, Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, amiral de France, et à tous

nos officiers et sujets, de le laisser sûrement et librement passer avec son vaisseau, son équipage et ses prises, sans lui donner, ni souffrir qu'on lui donne, aucun trouble ni empêchement, mais, au contraire, tout le secours dont il aura besoin. Car tel est notre plaisir.

» Prions et requérons tous les princes, potentats des autres États, nos amis, alliés et confédérés, les généraux de leur armée navale, et tous autres, de donner au sieur Le Rouge toutes aides, faveurs et assistances, sans lui causer, ni souffrir qu'il lui soit fait, aucun trouble ni empêchement.

» Donné à Versailles, le 3 janvier de l'an de grâce 1690 et de notre règne le quarante-septième.

» LOUIS »

Ainsi, bien en règle avec les lois de son pays, le corsaire peut sans crainte poursuivre sa croisière, cependant que, perchée dans son nid de pie, la vigie, avec soin, inspecte l'horizon. Qu'apparaisse quelque navire marchand ou quelque frégate ennemie, il va lui donner la chasse, et bientôt ce sera l'abordage.

***

Car l'affaire, presque toujours, se termine de la sorte. C'est à cette brutale issue que le capre doit en venir. Elle est celle qu'il préfère aussi, sa raison d'être, la condition de son existence. Libre aux grands vaisseaux, dont les lourdes et encombrantes pièces portent loin, de se canonner à distance : ils y peuvent trouver avantage. A son navire, le corsaire demande d'être rapide et bien marin : surprendre l'ennemi, tenir la mer par quelque temps qu'il fasse, c'est la condition essentielle. Pour tout sacrifier, donc, à la vitesse de ses évolutions, il réduit ses canons; son bateau, pour le même motif, est légèrement construit. Ainsi, la médiocrité relative de sa valeur de combat lui impose une tactique propre : quelques blessures le peuvent en effet envoyer par le fond, alors que, propriété privée, il constitue un capital à ménager. Force est, en conséquence, d'éviter les gros vaisseaux de guerre; trop puissante est leur artillerie, trop périlleux le contact immédiat

de ces colosses qui le dominent de toute leur taille. Épargner le navire et payer de sa peau, telle est la règle consentie. Ces hommes sont voués à la saignée, et ils le savent. Manquez-les, eux ne vous manqueront pas, active troupe d'égorgeurs, de nettoyeurs de ponts et d'entreponts auxquels s'impose l'abordage, et très vite, pour ne pas s'exposer trop longtemps au canon, et pour ne pas risquer de détériorer la cargaison de la prise convoitée, surtout de la couler en transperçant sa coque : un boulet sous la ligne de flottaison peut suffire. Fréquent mécompte. Duguay-Trouin nous le raconte en ces termes : « Il était arrivé que les deux vaisseaux, en présentant le côté au vent, avaient plié davantage, de manière que tous les canons se trouvaient pointés à couler bas; et mes canonniers n'ayant pas le temps d'en laisser tomber les culasses, tous les coups donnèrent dans la carène du vaisseau ennemi. »

***

Sur terre, la fuite est possible; le pleutre se sauve. Tout, ici, doit être brave, la mer n'offre aucun asile. L'étroit pont d'un navire dont le capitaine souvent fera clouer les écoutilles pour interdire toute échappée, tel est le ring où, coude à coude, se pressent les combattants. Et point de prisonniers s'il se peut : ils mangent, ils boivent, ils encombrent, ils ne rapportent rien. Forbin, ayant capturé un navire espagnol chargé de trois cents pères minimes qui revenaient de l'élection de leur général, amène tout penaud cette prise à son chef :

« Que diable veux-tu que je fasse de ces minimes, — lui dit d'Estrées, — nous n'aurions pas dans toute l'armée assez d'huile pour les nourrir pendant deux jours. »

Le navire et sa cargaison, pas d'hommes, voilà ce que l'on désire. Grâce à l'abordage brusqué, le corsaire, avec son nombreux équipage, enlèvera de très gros bâtiments et bien plus forts au canon que lui-même.

« Un jour, raconte Forbin, Sa Majesté souhaita de savoir la manière dont je me conduisais dans les abordages, et comment je disposais mes attaques. Je lui répondis que je commençais par distribuer des soldats et des matelots à chaque canon,

autant qu'il en fallait pour les servir; que le reste de l'équipage, armé de fusils et de grenades, était posté, partie sur le gaillard d'arrière, partie sur la dunette; que je faisais ensuite mettre les grappins au bout des vergues, et que, dans cet état, j'avançais sur l'ennemi.

» Au moment où les vaisseaux se joignent, continuai-je, on lâche les grappins attachés à une grosse chaîne amarrée; de telle sorte que les bâtiments ne sauraient se séparer sans un obstacle imprévu. Alors mes soldats font feu sur l'avant et sur l'arrière de l'ennemi, dans lequel ils font pleuvoir un orage de grenades jetées sans interruption et en si grand nombre qu'il ne saurait les soutenir longtemps. Dès que je m'aperçois qu'il commence à s'ébranler, je m'élance le premier en criant à l'équipage :

» — Allons, enfants, à bord!

» A ces mots, soldats et matelots, pêle-mêle, sautent dans le vaisseau abordé, et le carnage commence. Pour lors, je reviens sur mes pas, obligeant tout le monde à me suivre, et tous combattent jusqu'à ce qu'ils se soient rendus maîtres du vaisseau. Ce qui rend ces combats si sanglants, c'est que personne ne pouvant fuir, il faut nécessairement vaincre ou mourir. »

***

« Me voici arrivé à la fin de cette guerre de vingt ans à laquelle j'ai pris une part si active et au bout de laquelle je ne rapporte chez moi, pour toute fortune, titres et récompenses, qu'une tête mutilée de coups de baïonnette, souvenirs cruels et ineffaçables, une mâchoire dégarnie de toutes ses dents de gauche, la jambe gauche percée d'une balle, le côté droit déchiré par un éclat de bois, l'épaule gauche traversée par un biscaïen de dix-sept lignes de diamètre, que je garde avec soin pour le renvoyer à ceux qui l'ont fabriqué. »

Qui parle ainsi? Quelle voix esquisse cette peinture désabusée de la vie d'un corsaire? C'est le Malouin Angenard, intrépide marin des guerres de la Révolution et de l'Empire. Lamentable est l'état de sa fortune, et pourtant, nous dit Poulain, les campagnes de cet actif capitaine furent si favorisées

que parfois il rapporta d'une seule d'entre elles, en vingt jours, plus de deux millions à ses armateurs, et trente-quatre mille francs pour sa part.

Il pouvait vivre tranquillement à terre, ignorer les périls des combats; il pouvait faire fortune dans une maison de Pondichéry dont le propriétaire l'aimait comme son fils : il s'est enfui, au bout de quelques jours, de la maison de son bienfaiteur. Car, déclare-t-il, « le démon de la navigation me rongeait le cœur ».

C'est le vent de la mer qui nous tourmente,

aurait-il volontiers expliqué lui aussi, comme ce Krühl du *Chant de l'Équipage*. Un mystérieux aimant attire bien, en effet, ces hommes aventureux. Quelle vie, pourtant, et quels tableaux! « Notre belle frégate qui, la veille encore, présentait l'aspect le plus animé et portait avec orgueil les couleurs françaises, n'offrait aux yeux de ceux qui l'avaient si bravement défendue que l'image de la destruction. Criblée de toutes parts de boulets et de mitraille et totalement démâtée, son pont teint de sang et jonché de débris humains, des fragments de mâture et de gréement recouvrant en partie des têtes, des jambes et des troncs d'hommes, toutes les embarcations en pièces et dont les lambeaux venaient encore augmenter l'encombrement, telle, alors, nous apparut notre frégate. »

Or Angenard était capitaine. On jugera aisément du sort des simples matelots. Et ce qui peut être dit des hommes du XIXe siècle s'applique fort à propos aux marins des guerres de Louis XIV.

Un sac, une paire de souliers, deux gilets, deux paires de bas de laine, trois chemises, un caleçon, une mauvaise culotte, deux serre-tête, un pantalon bleu, un demi-mouchoir d'indienne — l'habillement des simples matelots du commerce — tel était, en 1806, l'équipement d'un héros, le trousseau d'un corsaire du *Courrier de la Manche*. Quant aux mousses, jeunes garçons recueillis à l'hôpital, enfants trouvés ou abandonnés pour la plupart, et qu'à douze ans on embarquait, « gréyés » de vêtements, leur petit sac, offert par la charité publique, et où nulle mère attendrie n'avait pieusement caché quelque douceur, était plus modeste encore.

Découragés, maltraités, mal nourris, ces hommes, s'ils en ont l'occasion, disparaissent à la première relâche. Indisciplinés d'ailleurs, batailleurs et brutaux comme leurs chefs, ils vivent sans cesse exposés à de durs châtiments, dont le pire, assez sanglant pour leur amour-propre, s'ils en ont toutefois, n'est pas de recevoir, culotte baissée, chemise levée, une fouettée de grelin. Et lorsqu'ils font escale dans quelque port, ils battent les bourgeois dont ils sont la terreur, s'assomment entre eux, font l'assaut des auberges mal famées. Y a-t-il lieu de se montrer surpris si ces marins, qui, sur le pont d'un bateau, jouent si facilement leur existence, tiennent en si peu d'estime l'existence des autres? Pour un rien le couteau sort des poches : ils aiment la bataille, le sang. A tout propos et même hors de propos, ils étalent une brutalité magnifique, et c'est dans l'ordre.

Tout aussi belliqueux sont leurs chefs. Un regard de travers, et ils croisent l'épée. La nuit, à la lanterne des rues, Duguay-Trouin — il le confesse — s'est battu plus de vingt fois; Forbin a d'innombrables duels, fait le coup de poing dans la rue. D'une balle de son pistolet il abat un homme qui, dans une échauffourée, l'avait renversé puis bourré de coups.

« Je me battis, conte-t-il, avec le chevalier de Gourdon devant l'évêché. Je lui donnai un coup d'épée dans le ventre et un autre dans la gorge, où, par un coup de parade, mon épée resta. Me trouvant sans arme, je reçus un coup dans le côté, ce qui me fit reculer de quelques pas. Dans ce moment, mon épée, qui s'était engagée dans la gorge du chevalier, tomba à terre. Il la ramassa. Je voulus alors me jeter sur lui, mais en me présentant la pointe de son épée : « N'avancez pas, me dit-il, vous êtes désarmé. Tenez, voilà votre épée; vous m'avez crevé, mais je suis honnête homme. » Et, achevant ces paroles, il tomba roide mort. »

A terre, les orgies succèdent aux orgies, jusqu'au moment où les poches sont vides. Le sang alors commence à couler. A Livourne, à la sortie d'une auberge, les Malouins du capitaine Legoux se prennent de querelle avec des matelots hollandais. Onze tués et quatre blessés à mort sont ramassés sur le terrain. En mer, des idées fantasques germent dans ces cerveaux et les mettent en fête; malgré le capitaine, et à ses frais, ils veulent

se réjouir, ils pillent la cambuse, mettent en perce les barriques de vin qui dorment dans la cale; la cave des officiers est proprement cambriolée. Alors, au son de cris affreux, leur troupe avinée, menaçante, en désordre se répand sur le pont. Un manque d'énergie dans la répression du délit, ou un excès de sévérité — et beaucoup de capitaines ont souvent la main un peu lourde — c'en est assez pour susciter une révolte aux heures où l'ennui, né d'une inactivité longue, d'une campagne malheureuse, travaille même les meilleurs.

Se battre, se battre encore et prendre : telle est leur raison d'être à tous. Plus ils sont braves, plus il est difficile de les tenir en main. Qu'il les traite sans dureté, ils se riront de leur capitaine comme de l'ennemi. Même si le vaisseau brûle et va sauter, impossible parfois d'arrêter le pillage, dans l'enivrement où les a jetés la victoire. Se révoltent-ils, ils menacent aussitôt de braquer le canon sur leurs chefs.

La plupart des capitaines, pourtant, ont une poigne éprouvée, un cœur opiniâtre. Beaucoup sont de l'étoffe du Malouin Jocet qui, ne pouvant empêcher la douane espagnole de visiter son vaisseau malgré le règlement, descend à la soute aux poudres et se fait sauter avec ceux qui ont commis l'imprudence d'outrager ses couleurs. Une révolte ayant éclaté à bord du *François*, Duguay-Trouin « se voit obligé de charger quelques-uns des meneurs pour mettre les autres dans le devoir ». Et il le fait si vertement que l'on débarque ensuite à l'hôpital du Port-Louis, où il meurt, le bosseman Thomas Lecam, officier marinier. « Sa veuve intente icy (à Saint-Malo) un procès criminel au dit sieur Duguay. »

Les lâches à bord sont rares. Mais il est des moments où la peur, un instant, vous peut prendre aux entrailles. Les plus braves ont connu cela. Dans un combat livré à un corsaire de Flessingue, dont la capture a nécessité trois abordages successifs, Duguay-Trouin voit son maître d'équipage écrasé entre deux navires. Et cela, à quelques pas de lui. Il est, lui-même, couvert des éclats de sa cervelle. Il avoue qu'il recula un instant. Mais s'il comprend une défaillance momentanée, il sait y remédier. A coups de sabre et de pistolet, il ramène ses hommes au combat.

Un jour qu'il est tombé au milieu d'une escadre anglaise, il

entame l'action. Une bordée lui coupe deux mâts, rendant ainsi toute manœuvre impossible. Que faire? Il choisit de sauter à bord du vaisseau qui l'a si vilainement traité, de s'en emparer, de s'enfuir avec lui. Mais la méprise d'un lieutenant fait manquer l'abordage, les Anglais entourent le corsaire condamné à l'immobilité, l'accablent de boulets et de mitraille, déciment son équipage. Les Français, sous cette avalanche, lâchent pied, veulent se réfugier à l'intérieur du navire, lorsque Trouin, armé d'une épée et d'un pistolet, les arrête. Déjà, il en a abattu deux : on lui annonce que le navire va sauter dans un instant; le feu a pris à la sainte-barbe. Duguay-Trouin se rue dans la cale, fait lancer des grenades sur les fuyards qui s'y cachent, les ramène au combat. Pourtant il se rendit, après avoir, quatre heures durant, essuyé le feu de six vaisseaux anglais, de 30 à 70 canons : mais un boulet l'avait renversé, lui faisant une blessure assez grave. Les Anglais triomphants l'emmenèrent alors en captivité.

« Si les corsaires, a-t-on écrit, réfléchissaient aux chances qu'ils ont d'être tués et pris, ils n'oseraient pas, avec des armements souvent très faibles, quitter le port. »

Peut-être, après tout, vaut-il mieux qu'un penchant naturel pour l'action, une audace instinctive, sans doute encore quelque primitive défiance à l'égard des vaines spéculations aient rendu semblables hommes réfractaires à ce sévère mais judicieux avertissement. Tous néanmoins connaissent que la plupart d'entre eux n'échapperont à la mort que pour endurer pendant de longues années les souffrances et les privations de la vie de prisonnier sur les pontons ou dans les geôles britanniques. D'épouvantables traitements les y attendent.

Voici l'illustre Forbin aux mains des Anglais :

« Lorsque je fus pris, ils me dépouillèrent nu comme la main, et l'équipage s'accommoda de mes hardes.

» On me donna en place une camisole et une grosse culotte avec un trou dans la fesse gauche. Un matelot me donna des souliers, et un quatrième me fit présent d'un mauvais bonnet. Dans le bel état où j'étais, je fus mené à Plymouth, où le gouverneur, m'invitant à un fort grand repas, me fit asseoir dans un fauteuil à la place d'honneur, dans mon ridicule ajustement. »

Pour Trouin, il fut, après sa capture, traité d'abord avec honneur. Sa vaillance l'avait rendu célèbre dans toute la flotte anglaise et le capitaine du *Monk*, qui le ramenait à Plymouth, avait, gentleman accompli, eu pour lui les égards dus à un prisonnier de choix. Il vivait assez heureux, en somme, dans la ville anglaise, lorsqu'un capitaine marchand le reconnut et le dénonça comme ayant agi en pirate parce qu'il lui avait tiré un coup de canon sous pavillon anglais. Ruse coutumière aux corsaires, mais qui faillit coûter cher au Malouin. Il vit sa tête menacée. Un an plus tôt, dans ce même Plymouth, on avait exécuté des corsaires dont le cas était moins pendable. Enfermé dans une chambre grillée, Duguay-Trouin y attendait le jugement de l'Amirauté, et sans doute n'échappa-t-il à la mort que grâce à son évasion romanesque : une jeune fille favorisa sa fuite, lui procura une légère embarcation sur laquelle, avec deux compagnons, il put regagner la côte bretonne.

IV

QUELQUES HOMMES

Il y a là, aux Archives de Saint-Malo, reliés en parchemin, dix-sept gros in-folio que l'on n'entr'ouvre jamais qu'avec respect : ils contiennent les déclarations des corsaires à leur rentrée dans le port.

Ces feuillets — les plus anciens remontent à 1686 — sont tracés d'une plume rapide par quelque scribe indifférent. Tâche quotidienne et qui ne l'émeut guère. Il y est question de combats, d'aventures de mer, relatés sous la foi du serment. Et pareils récits, à la longue, lui ont semblé peut-être monotones.

La scène, vous l'imaginez sans peine : l'homme de mer entre en coup de vent. Il s'appelle Moreau, Gardin, Philippe Welche, que sais-je encore... Il s'agit pour lui d'accomplir une formalité récemment exigée par l'Amirauté : énumérer les faits marquants de sa croisière, engagements, prises, incidents de route, etc... D'emphase, de brillants tableaux, d'avantageux exploits, nul souci. Pas la moindre coquetterie d'auteur —

exactitude, et voilà tout. Son parler a la sobriété d'un journal de bord, la sécheresse d'un livre de comptes. Il est pressé, ses amis l'attendent en bas. Il a promis de « faire vite ». Et il dicte de ce ton bourru que donne l'habitude du commandement, parfois — et voilà qui est plus émouvant encore — avec cette gaucherie un peu réticente des timides sous laquelle il faut deviner des prodiges d'insigne bravoure, à regret et comme en s'excusant un peu d'avoir « à parler de tout ça »... Le vrai marin n'est pas prolixe.

Que de passionnants détails dans ces pages, pourtant!... Elles contiennent une partie de la course. Par elles nous connaissons quelque peu les corsaires — rares, en effet, ceux qui écrivirent leurs mémoires, et la plupart des journaux de bord ont disparu.

A la fin de chaque rapport, la signature. Ici, le nom de Boscher, celui de Danycan, d'Alain Porée. Et voici Claude Raoul, Potier, Tréhouart, Dufresne... Voici Duguay-Trouin. Il signe tantôt Trouin, tantôt Dugué Trouin, Duguay-Troüin, du Guay-Trouin, qu'importe... C'est bien la grande écriture large, aisée, sensuelle, dont il traça ces fameux souvenirs qui vont d'un trait, courant la poste, sans ponctuation ni majuscules, où il raconte son enfance et ses premiers embarquements, sa jeunesse, où il confesse, avec son ardent amour des combats, sa passion des femmes et de la gloire.

Le meilleur de l'histoire de la course — ce qu'on en sait — est là. C'est l'histoire de sa plus belle époque. Et c'est celle de cette poignée d'hommes qui, pour la plus grande illustration de son règne, vont répondre à l'appel de Louis.

***

Hervé des Saudrais, Alain Porée, Duguay-Trouin, Legoux, Louis-Paul Danycan, Athanase Le Jolif, Le Fer de la Bellière, Belle Isle Pépin, de la Villauglamatz, Josselin Gardin, Noël des Antons, Nicolas de Géraldin, etc., etc., ils sont vingt, cinquante, ils sont cent qui soutiennent ici la lutte commencée en 1689. Faut-il s'arrêter aux plus illustres? Qui choisir?... Fossard, Herbert, Legoux, le maître du *Grenédan*?... Toussaint Jocet, Gaillard du Portail, Welche? Pourquoi donc, après tout,

faire un choix? Il n'est que de regarder autour de soi, que d'écouter ces souvenirs.

Justement, la mer est sombre, houleuse : le temps qu'il faisait lorsque le *Comte de Toulouse* et l'*Experiment*, au petit jour, s'aperçoivent et se reconnaissent à deux milles du Land's End.

La veille, une des mouches de la division anglaise en station aux Sorlingues a éventé la présence du *Comte de Toulouse*, frégate de 40 canons et de 290 hommes d'équipage; et le plus fin voilier de la station britannique a reçu du contre-amiral commandant l'ordre de parcourir les parages explorés par le corsaire. Diverses prises d'une grande richesse, que ce dernier a faites, l'ont signalé à la vindicte anglaise. Toute la nuit, l'*Experiment*, fouillant de son étrave une eau hargneuse et noire, a cherché le Français, qu'elle veut anéantir.

René Moreau, le capitaine du *Comte de Toulouse*, a successivement commandé le *Pontchartrain*, le *Seignelay*, le *Diamant*, le *Saint Antoine*. Ses mérites sont si reconnus que les négociants malouins se sont, à la reprise des hostilités, empressés de lui offrir leurs navires. Cependant la supériorité de l'*Experiment* sur la frégate est indéniable, et la capture d'un « marchand de boulets », à supposer que la victoire reste aux Français, ne sera jamais qu'improfitable victoire, sans nul dédommagement pour les familles des hommes tués : le corsaire n'appartient pas à l'État. Le *Comte de Toulouse* prend donc la chasse. Mais le vaisseau de guerre gagne visiblement du terrain, et Moreau doit accepter la lutte. Telle est la rondeur, l'habileté du tir de ses canonniers, qu'il croit un instant réussir à contraindre son poursuivant à la retraite. Vain espoir. Et il apparaît de minute en minute que les choses iront de mal en pis si l'affaire se continue au canon. Forçant de voiles, Moreau gagne l'avant de l'ennemi, laisse porter en grand à croiser sa route, audacieuse manœuvre que le capitaine anglais ne devine pas à travers les nuages de fumée qui lui cachent son adversaire. Déjà son beaupré est engagé dans les haubans du Français; déjà, sans pouvoir riposter, il reçoit d'enfilade les bordées du corsaire. Moreau balaie les ponts de l'*Experiment*, mène les siens à l'abordage : un combat acharné accule les Anglais à la poupe de leur vaisseau.

C'est à ce moment qu'une épaisse fumée sort des sabords de l'*Experiment* : la frégate est en feu. Et Moreau, pour ne pas sauter avec elle, rallie son monde, se débarrasse des manœuvres de l'ennemi, pousse au large.

Incident que le rapport de Moreau relate en quelques lignes. Et cette rencontre du plus dangereux des professionnels du combat de mer, le *man of war*, avec ses équipages féroces, obstinés comme des chiens de guerre que l'on mène à coups de sifflet, avec toutes les ressources d'un formidable armement, la force massive d'un centurion, est le train coutumier de la vie du corsaire en effet. A Claude Raoul, le capitaine de la *Joyeuse*, petite frégate de 130 tonneaux, à Raoul, le vainqueur de la *City of London* (400 tonneaux), le vainqueur d'un corsaire flessinguois, le vainqueur du *Lys Blanc*, de *Middelbourg* (450 tonneaux), est arrivée déjà semblable aventure quand il a battu la *Diana*, frégate de S. M. britannique.

D'aussi bons marins que Raoul et Moreau, Saint-Malo en a véritablement à revendre pendant cette guerre de la Ligue d'Augsbourg. Ce sont les Fossart, les Magon de La Lande, les Avice; et c'est Deshays, tour à tour capitaine du *Duc du Maine* et du *Loyal Héros*, Deshays qui, montant à l'abordage, crie à ses matelots : « Mes amis, c'est là qu'il faut aller mourir! » Et c'est Josselin Gardin, capitaine du *Phélypeaux* (400 tonneaux, 50 canons) qui, en une croisière, le 28 juillet, capture, à l'ouvert du canal de Bristol, la *Providence*, trois-mâts de Liverpool, le 2 août, la *Reine Marie*, de Dublin, le 13, au large d'Ouessant, l'*Amérique*, corsaire hollandais de Middelbourg, dont Vandermer, le capitaine, pris l'année précédente, à bord du corsaire batave l'*Oiseau Couronné* tombé aux mains du *Saint Sulpice* de Saint-Malo, croyait bien, en rencontrant Gardin, se venger sur un Malouin. Deux jours plus tard, le 15, le même Gardin capture le bâtiment marchand anglais *Reine et Prince*, capitaine Grwnellep, qui, tout chargé d'indigo, de cacao, de poivre, de gingembre, s'en revient de la Jamaïque, pourvu d'un nombreux équipage pour protéger sa coûteuse cargaison. Et c'est Alain Porée, commandant le *Saint Esprit*, Porée qui, voyant son frère aîné Charles, capitaine du *François d'Assise*, poursuivi par le *Dartmoor*, vaisseau de guerre de 50 canons détaché de l'escadre

bleue pour protéger l'atterrage des navires de commerce anglais, vole au secours de sa conserve, aborde le britannique et, aidé de son frère, capture après cinq heures de combat le *Dartmoor*, auquel il tue 58 hommes et en blesse 40, avant de ramener triomphalement sa prise en rade de Saint-Malo.

Il y a encore Jacques Boscher, le cousin de René Duguay-Trouin, dont il est l'aîné de neuf ans, et que René, parmi tous ceux qui sollicitent l'emploi, choisit pour second lorsque, tout jeune mais déjà réputé, il prend le commandement du *François*, vaisseau du roi, que son frère Luc Trouin fait armer. Une grande sympathie unit Duguay-Trouin et Boscher. Entre eux, pourtant, tout est contraste : folle est l'impétuosité du premier; sa sévérité dans la discipline du bord va jusqu'à la dureté. Calme et froid, presque doux — la douceur tranquille des forts — l'autre est le « père des matelots »; il s'en fait aimer plus que craindre. Au physique, même opposition : élégant, élancé, Trouin joint à une aristocratique distinction le port et l'ascendant d'un chef; petit, trapu, rond de façons, un peu vulgaire, Boscher a l'air d'un brave marinier, mais il est « diablement têtu », disent ses hommes. Et cette ténacité farouche, d'ailleurs commune aux deux cousins et qui, sans doute, nous livre le secret de leur bonne entente, tous les deux la montrent amplement au cours de cette croisière du *François*, au moment que l'audacieux, le bouillant capitaine de vingt et un ans ose attaquer le célèbre *Nonsuch*.

Commandé par Thomas Tellern, le vainqueur de Forbin et de Jean Bart, ce vaisseau croisait avec le *Boston*, de 38 canons montés. Deux jours durant, le combat se poursuivit, opiniâtre. Jacques Boscher, par trois fois, conduisit les marins à l'assaut du *Nonsuch*. Enfin les deux vaisseaux furent pris, et Trouin confia le *Nonsuch*, presque entièrement démâté, à son cousin qui, en dépit de deux formidables tempêtes, réussit, à force d'habileté et de sang-froid, à le ramener au Port-Louis.

***

Jacques Boscher, plusieurs mois après, et cette fois capitaine du *Charles*, fait en Manche cinq belles captures, vient à bout d'un corsaire batave, échappe aux chasses que tour à tour

lui appuient divers bateaux de guerre, remonte la côte ouest d'Irlande, y prend deux navires anglais, les rançonne.

Mais tout annonce une prochaine tempête. Au loin, sur la sauvage Aran, sur les côtes déchiquetées du Donegal, des nuages grisâtres s'accumulent en vapeurs livides, voilent un horizon tourmenté. Le vent — il fraîchit déjà — a tôt fait de balayer en lambeaux les nuages cuivrés amoncelés dans l'ouest-nord-ouest; la surface de l'eau frémit, comme secouée de fièvre, des bruits sinistres courent dans la mâture : l'ouragan approche, il est là. Les vagues se dressent coléreuses, de plus en plus hautes. A présent, ballotté par une mer convulsive, le *Charles*, fuyant devant l'incroyable furie de la tourmente, change les eaux de sa station et parvient à gagner l'ouvert de la Manche.

Comme il courait quelques jours après dans le sud-ouest des bords d'environ dix lieues, ses vigies, aux premières lueurs d'un matin de janvier, aperçurent un superbe trois-mâts. Contrarié par les vents, il louvoyait pour entrer en Manche et attendait évidemment l'appui des vaisseaux de guerre placés par l'Angleterre au large de ses ports afin de protéger son commerce. Boscher, malgré l'imposante apparence de ce navire, jugea possible de s'en rendre maître. Mais, avant de disputer une victoire durement payée peut-être, il ne dissimula à son équipage, dont il désirait éprouver la résolution, aucune des difficultés de l'entreprise. Tous voulurent être conduits au feu.

Boscher ne s'est pas trompé : le trois-mâts est bien un « indiaman », le *London*, de la Compagnie des Indes orientales. Il porte vingt canons en batterie et six sur ses gaillards. Il saura tailler de la besogne à ses agresseurs : voyez plutôt sur la dunette Joseph Aldevis, son « captain », un marin expérimenté s'il en est, vrai « sea dog » et qui, un sarcasme au coin de la bouche, tantôt surveille « le Français », tantôt jette un coup d'œil amusé, satisfait, sur les soixante-dix hommes de son équipage, tous bâtis pour la lutte, et tous triés sur le volet, car il s'agit de défendre la riche cargaison, lingots d'or et d'argent, pierres précieuses, soieries, tissus, étoffes, tentures, que l'on rapporte en Angleterre.

Armes, voilures, grenades, grappins, se trouvent, à bord du

Charles, établis en vue d'un engagement décisif. Boscher, qui veille à tout, fait passer des faux bras, fait bosser écoutes et itagues. Hamacs et sacs de matelots garnissent les bastingages, en font d'épais remparts. Dans la cale, le chirurgien a préparé ses coffres : il vérifie ses instruments; et voici, disposés par l'infirmier, des cadres tout prêts pour les blessés.

Majestueux navire, ce *London*... Sa longue carène, que terminent d'épaisses préceintes, est surmontée par une batterie basse où dix hargneux sabords montrent chacun sa pièce d'artillerie. Mais, léger dans ses évolutions, le *Charles*, pavillon déployé, se vient placer dans la hanche du vent du *London* et, à portée de pistolet, ouvre le feu, harcèle son puissant adversaire. Empêché par cette manœuvre, le *London* ne peut écraser le *Charles* sous les masses de fer que chaque volée entière n'eût pas manqué de vomir sur le Français. Une heure durant, sans pertes graves néanmoins, le combat continue : Boscher est pressé d'en finir. Il laisse alors porter de manière à balayer de grenades le pont du *London* en passant sous son vent avant que de semer ses grappins; il arrive, prolonge, accroche enfin l'Anglais qui, de sa haute taille le domine. Tout son monde employé au combat, Aldevis n'a fait aucune manœuvre.

Le feu nourri de la mousqueterie, les éclats crépitants des grenades déconcertent l'ennemi, dont les Malouins, déjà, escaladent les murailles. Un instant les adversaires s'observent, haletants, et la lutte reprend à coups de pique, à coups de hache, à coups de sabre, quand le feu embrase soudain la poupe du *London*. Épaisse et noire, la fumée s'échappe de ses panneaux, de ses sabords. Et plutôt que de se voir griller vif sur le pont de l'Anglais, Boscher rappelle son monde, pousse au large. Alors, ennemi généreux, bien loin de canonner l'indiaman, il lui permet de conjurer le sinistre.

... Temps qu'il emploie d'ailleurs à réparer son gréement, à rajuster ses manœuvres coupées par les boulets et la mitraille — car à peine l'incendie est-il éteint, que Boscher retourne à l'abordage et reprend le combat.

Les pertes qu'ils éprouvent exaltent les Malouins et leur désir de vengeance. C'est une lutte acharnée, homme contre homme, et les yeux dans les yeux. Le couteau joue, on va

jusqu'à se mordre. La victoire déjà est nôtre — ou presque. Mais un baril de cartouches éclate là-haut, dans la grande hune du *Charles*, blesse deux gabiers, met le feu au grand hunier; l'incendie se propage en un clin d'œil dans le gréement et la voilure; Boscher doit ordonner la retraite et s'éloigner du *London* en y laissant ses tués et ses blessés. A son tour maintenant d'éteindre le feu, tandis que les Anglais, bien loin de s'opposer à la retraite du *Charles*, prêtent la main aux Français pour écarter du *London* un vaisseau dont les flammes menacent son gréement.

Le désastre, sur le *Charles*, est limité pourtant à la perte du hunier et de la grande voile retroussée sur ses cargues. Ainsi l'Anglais, qui croyait en avoir fini et forçait de voiles pour s'éloigner, se voit rejoint une fois de plus.

On aperçoit au loin, à cinq lieues, l'île Sainte-Agnès, la terre la plus proche. Placé dans le sillage du *London*, le *Charles* va laisser passer, pour aborder par sous le vent, quand Aldevis fait arriver brusquement pour revenir bâbord amures présenter son travers au corsaire. Alors, le tenant par son embelle, il fait tonner, cracher sur son minuscule adversaire ses pièces chargées à boulets et à mitraille. Mais avant que le *London* ait pu reprendre l'autre bord pour l'écraser d'une seconde bordée, le *Charles* l'aborde par bâbord et jette 80 hommes sur son pont. A leur tête, Boscher. On se perce, on se fusille, on se hache. Il y a partout des ruisseaux, des mares de sang. Et les Anglais, qui commencent à céder du terrain, se défendent toujours. Aldevis tombe blessé. Ses hommes, ne l'entendant plus, se déconcertent : on les culbute sur tous les coins. Véritable et inutile massacre, le brave Aldevis s'en rend compte. Il fait signe qu'il est amené, et son pavillon s'abaisse de sa poupe.

C'est Daniel, premier lieutenant du corsaire, qui, avec un équipage de prise, resta sur le *London*. Si grande était la valeur du chargement de l'indiaman — une des proies les plus convoitées sur mer — que Boscher fit passer l'écrivain du bord sur le vaisseau anglais, afin que ne fût détourné aucun des objets portés au manifeste.

V

LE VAINQUEUR DU DEVONSHIRE

Il est né dans une boutique. Elle sent l'huile, les cordages, la peinture, le goudron. Des barils, des sacs de café, des sacs de « cacaux » débordent jusque sur la chaussée. Cotonnades anglaises, toiles d'Allemagne, boucauts de tabac de Virginie, vins d'Espagne, bois des îles, graisses et salaisons, épiceries, drogues pour les apothicaires, garnissent de haut en bas la maison. La voici, avec sa façade de bois sculpté, ses larges baies à jolis vitraux sertis de plomb — une des plus pittoresques de la cité. Il est né dans une boutique, mais du premier étage de cette rue de la Corne-de-Cerf qui s'amorce à la Croix-du-Fief, on peut, par delà les remparts immédiats, par-dessus la vieille poterne de la Blaterie, voir la mer.

Il n'appartient pas à une famille noble. Mais son père, Luc Trouin, sieur de la Barbinais, était armateur et capitaine de bâtiments marchands; mais Luc, son frère aîné, contribue par ses « entreprises maritimes » à la gloire de la fameuse maison d'armement; mais leur fortune à tous est presque tout entière au « risque de la mer »; et Étienne et Nicolas, ses cadets, sont l'un et l'autre morts en combattant sur mer; et sa sœur Charlotte, qui seconde sa mère dans la direction des affaires, discute l'achat des bateaux, Charlotte est bien cette « demoyselle la Barbynais » que « quatre officiers mariniers ou matelots, vont, sur l'avis de l'armement de Brest pour la course du vaisseau le *François*, trouver au dit lieu Saint-Malo, afin de s'engager à bord et convenir avec elle de leurs gages et avances ». Et elle aussi sacrifie tous ses intérêts à la cause — et la cause est la course.

***

Il n'a encore que vingt et un ans, et déjà il « fixe l'attention de la Cour ». A dix-huit ans, Versailles le sait, déjà il a commandé la petite frégate le *Danycan*, de 14 canons et 18 hommes d'équipage, « tant Français qu'étrangers ou fils de famille et

gens non propres au service »; ses débuts, on le sait aussi, il les fit comme engagé volontaire à bord de la frégate la *Trinité*, dans laquelle la maison la Barbinais-Trouin possède de gros intérêts, et sur le *Grenédan*.

A vingt et un ans, il a commandé le *Coëtquen*, la flûte le *Profond*, l'*Hercule*, la *Diligente*, le *François*; il s'est évadé de Plymouth, il a pris les *Trois Amis*, de Londres, le *Francis Samuel*, les *Seven Stars*, brûlé deux navires sur la côte d'Irlande, pris deux frégates sur la côte anglaise, et la *Fortune* (danoise), l'*Ange Gabriel* (bâtiment suédois), la *Margaret*, de Dartmouth, le *César* et la *Caroline*, et la *Panthère*, vaisseau batave, qui portait les insignes de commodore. A vingt et un ans, après avoir détruit au Spitzberg les « vaisseaux hollandais de la baleine », après avoir, au retour, combattu et capturé dans le voisinage des Blaskets trois vaisseaux ennemis venant des Indes, présenté à son souverain, il a obtenu de lui « l'accueil le plus gracieux ».

Un an plus tard, à la tête de trois vaisseaux, le *Saint Jacques des Victoires*, le *Sans Pareil* et la *Leonora*, il est chargé de « rendre un service considérable à l'État » en prenant ou en coulant à fond tout ce qu'il peut trouver d'une flotte anglo-batave. Et c'est au cours de cette action, dans laquelle il prend trois vaisseaux de guerre et douze bâtiments marchands, qu'il aborde et capture le *Delft*, vaisseau amiral. Maurepas, fils de Pontchartrain, ayant mandé à l'intendant de la Marine à Brest : « J'ai reçu la relation de ce qui s'est passé dans l'action du sieur Duguay-Trouin. Mon père en a rendu compte au Roy qui en a été très content, et Sa Majesté a bien voulu donner au sieur Trouin des marques de sa satisfaction en le faisant capitaine de frégate », Duguay-Trouin va remercier le monarque auprès de qui lui-même tient à introduire le baron de Wassener, le vaincu de cette sanglante affaire, « noble adversaire auquel il se trouve lié par une estime et une affection réciproques ».

Donc, le voici officier de la flotte du Roi. « Faveur insigne, remarque ironiquement le marin Cunat : Trouin est promu au rang de simple capitaine de frégate après avoir fourni une carrière qu'envieraient les amiraux les mieux famés de notre temps! » Mais Duguay-Trouin considère sa nomination

comme un honneur extrême et, dans sa hâte de témoigner au Roi sa reconnaissance, sollicite et obtient l'autorisation d'armer à ses frais, sous son commandement, une petite escadre composée de deux vaisseaux, le *Solide* et l'*Oiseau*; et, parce qu'il éprouve beaucoup de difficultés à recruter ses hommes, il demande « congé de lever pour son armement des matelots que l'on retirera des batteries ». Autorisation accordée, et cinquante soldats complètent ses équipages.

Ici une question se pose : ainsi admis dans la Marine Royale où il poursuivra régulièrement sa carrière jusqu'au grade de lieutenant général, Duguay-Trouin est-il à considérer comme un corsaire? Cet officier supérieur du « grand corps » est incontestablement un *corsaire*. Or il convient peut-être de faire ressortir les contradictions résultant de cette double condition : le caractère de l'homme se dessinera mieux.

Ses bateaux lui sont fournis par le Roi, mais les dépenses de l'armement incombent à ses armateurs. Vérité qui lui est cruellement remise en mémoire lorsque après une malheureuse campagne plusieurs de ses actionnaires déconfits refusent de participer désormais aux armements de la maison Trouin. Comme capitaine de frégate et capitaine de vaisseau, précise excellemment Carfort, « il ne commande que des bâtiments du Roi, armés dans ces conditions, réunis ordinairement en petites escadres, dans lesquelles figurent aussi des véritables corsaires, construits et armés par des particuliers »; on lui accorde des soldats des compagnies franches de la Marine, mais il doit lui-même se charger de leur paiement et de leur nourriture. Il commande enfin des officiers de la Marine Royale, et lui-même reçoit les ordres du Roi.

Il est officier de marine, mais la tâche qui lui est assignée est la course. En 1701, il commande en second la *Dauphine*. « Aussitôt la guerre déclarée cependant, dit Carfort, on pensa que le brillant Malouin rendrait plus de services en recouvrant son indépendance et en participant, de sa bourse et de celle de sa famille, à l'armement d'une petite escadre destinée à faire la course contre les bâtiments hollandais employés à la pêche de la baleine dans le Nord de l'Europe. Fructueuse campagne, d'ailleurs, puisque, d'après sa propre déclaration par devant l'Amirauté de Brest, il y fit « 28 prises, desquelles,

dit-il, il a envoyé 10 à Nantes, 3 au Port-Louis, brûlé 6, rançonné 2, une qui s'est égarée et une autre qu'il croit être allée à la coste d'Espagne ».

***

Il est corsaire, se conduit et pense en corsaire, a l'esprit, l'orgueil et la susceptibilité de la corporation. Et il l'a montré alors que, n'ayant point encore de grade dans la hiérarchie navale, simple corsaire donc, il n'était considéré par les officiers du roi, toujours prêts à jalouser les exploits des corsaires, que comme un matelot temporairement pourvu du commandement d'un navire marchand.

Dans la rade de Groix, où il rentrait avec deux prises hollandaises, après avoir, en vue d'une flotte anglaise, mis hors de combat une frégate de cette armée qui avait commis l'imprudence de le poursuivre, Duguay-Trouin négligea, par fanfaronnade, de saluer l'*Entreprenant*. Grave affaire. Les ordonnances, en effet, étaient catégoriques : tout bâtiment armé en course devait le salut aux vaisseaux du roi et son capitaine était, à toute rencontre, tenu de se ranger sous les ordres des officiers de la Marine Royale. Mais Trouin, comme bien des corsaires, avait feint de ne pas s'apercevoir de la présence d'officiers du roi, ce qui, toujours, exaspérait ceux-ci.

M. de Feuquières, le commandant de l'*Entreprenant*, était homme énergique autant que pointilleux sur l'article : il fit aussitôt tirer à balles sur la chaloupe du corsaire et convoqua Trouin à son bord. Là, devant tout l'équipage, il l'insulte et le menace de la cale, « avilissante punition, observe Carfort, réservée aux matelots indisciplinés ».

Duguay-Trouin se plaignit à Pontchartrain de l'affront infligé, réclama sa justice, déclarant que, « sans elle, il se verrait contraint d'abandonner la course ». « Ce traitement, écrivit-il, regarde tous *mes confrères*, qui se verraient sans votre protection. » Corsaire, Trouin n'entendait pas être brimé. Surtout à une époque, note encore notre auteur, où, par préjugé de caste, les officiers non nobles, désignés officiers bleus, étaient tenus à l'écart et par leurs camarades et par leurs chefs.

Il est corsaire. Les servitudes du métier, il les sait. Et pour un homme de sa trempe, la plus amère de ces servitudes, assurément, est de ne pouvoir toujours, comme les marins du roi, se laisser mener, pendant le combat, par l'unique souci de courtiser la gloire. Sans cesse prêt à risquer ses biens personnels, il doit pourtant songer à ceux des armateurs. Voilà qui dicte sa conduite. Ou qui la devrait toujours dicter, car, dans le feu de l'action, il arrive parfois que sa nature l'emporte.

Chez Porée, un des plus braves, un des plus grands corsaires, l'homme d'affaires domine. Et Porée meurt riche. Trouin voudrait pouvoir se conduire en soldat. Et quelque empêché qu'il soit par les nécessités de sa profession, il oublie souvent, en effet, qu'une victoire ne doit pas surtout être belle et utile au pays, mais profitable à l'armement. De là le reproche de « faire la guerre en militaire » et non pas en corsaire.

***

Les conditions de la lutte, sur la fin du règne de Louis XIV, diffèrent fort de celles que Trouin connut lors de ses débuts, celles qui s'offraient aux anciens corsaires. Une forte armée navale, à l'abri de quoi peut opérer le capre, ne protège en effet plus les mers. Le corsaire, dès lors, doit ou restreindre considérablement son activité, ou suppléer par sa propre puissance à l'appui qui lui manque. Et Duguay-Trouin, que sa valeur a placé hors pair, n'est plus en effet le simple capitaine d'un navire, il n'est plus le corsaire qui opère seul, mais le général d'une escadre. Cette escadre, il ne tient d'ailleurs point à lui qu'elle ne soit plus forte; et, comme a dit Voltaire, « s'il eût vécu à une époque plus florissante pour la marine, nul doute qu'il n'eût égalé les plus célèbres amiraux ». Mais notre marine, hélas, était, après Vélez-Malaga, en pleine décadence et la France épuisée se trouvait dans l'impossibilité d'armer aucune flotte importante.

Ce caractère spécial de chef d'un groupe d'unités, qui le différencie du simple corsaire, une de ses campagnes, comme celle de 1704, suffit à le montrer.

Ayant obtenu du roi la permission de faire construire à

Brest deux vaisseaux de 54 canons et une corvette de 8, il se réserve le *Jason*, donne l'*Auguste* à M. des Magnes, confie la *Mouche* à M. de Bourgneuf-Gravé. A son arrivée aux Sorlingues, où il va établir sa croisière, il rencontre la *Revenge*, de 24 canons. Celle-ci, bien que supérieure, prend la fuite; mais, aidée du *Falmouth*, elle capture la *Mouche*, qui a perdu de vue sa division. Au même instant, Duguay-Trouin tombe au milieu d'un convoi de trente vaisseaux sous l'escorte du *Coventry*. Il se réserve ce dernier, fait signe à l'*Auguste* de courir sur les bâtiments convoyés, enlève le *Coventry* à l'arme blanche et, conduisant ses prises à Brest, reprend la *Mouche* à la *Revenge* et au *Falmouth* qu'il met en fuite.

Si donc la pénurie du trésor royal empêche notre marine écrasée par le nombre de se relever, nos marins n'en sont pas moins redoutables à l'ennemi qui, à nombre égal, fuit devant les nôtres.

Sa « manière corsaire » de se battre, elle apparaît dans un engagement célèbre où l'on voit son escadre aux côtés de celle de Forbin. Exemple en vérité typique, et qui met au surplus en relief la physionomie de la marine à cette époque et le rôle des corsaires.

En 1707, vers la fin d'octobre, l'escadrille de Forbin et celle de Duguay-Trouin vident la rade de Brest pour croiser à l'entrée de la Manche : Pontchartrain a enjoint aux deux commandants d'attaquer une flotte considérable qui va des Dunes en Espagne. Ne voyant rien venir, les vaisseaux de Forbin commencent, au cours de la troisième nuit, à faire voile pour Dunkerque, leur port d'attache. Au petit jour, ils se trouvent déjà fort éloignés de ceux de Duguay-Trouin qui, pourtant, les voit changer brusquement de route. Et cette manœuvre indique quelque découverte importante. Les ralliant en effet, le corsaire aperçoit le convoi annoncé : 120 navires marchands escortés par cinq vaisseaux de guerre.

Mais la journée s'avance et Trouin, impatient, attend que Forbin arrive sur l'ennemi. Vaine attente. Vers midi, il remarque que les bâtiments de commerce se sauvent. C'est alors que, absolument indépendant de Forbin, il prend le parti d'attaquer seul. A l'*Achille* il commande d'aborder le *Royal Oak*, au *Jason*, le *Chester*; lui-même se réserve le *Cum*

berland, il ordonne à la *Gloire* de le suivre; au *Maure* est assigné le *Ruby*, l'*Amazone* donnera dans la flotte marchande. Ainsi, négligeant le formidable *Devonshire*, il compte sur Forbin pour empêcher ce trois-mâts de virer de bord et de venir au secours de ses camarades. Tel est son plan. Et pendant que Trouin et les siens disposent du *Cumberland*, du *Chester* et du *Royal Oak*, deux vaisseaux détachés par Forbin en effet, le *Black Wall* et le *Salisbury*, attaquent le *Devonshire*. Mais ils manquent leur abordage, sont assommés par la puissante artillerie de l'Anglais et vont périr, quand Duguay-Trouin, abandonnant la poursuite du *Royal Oak*, se précipite à leur secours malgré le fâcheux état où l'a réduit sa victoire sur le *Cumberland*. Dernier survivant de l'escadre anglaise, le *Devonshire*, entouré d'ennemis, se défend magnifiquement mais prend feu et brûle en un quart d'heure.

Après la bataille, les deux escadres rentrent à Brest. D'abord celle de Forbin, intacte. Elle convoie le *Cumberland*, le *Chester*, le *Ruby*; ensuite, et en piteux état, puisqu'ils ont été seuls à faire le meilleur de la besogne, les vaisseaux de Duguay-Trouin. Ce glorieux combat fait grand bruit. Mais tandis que Forbin s'en veut attribuer tout l'honneur, Duguay-Trouin reproche au commandant de la flotte de Dunkerque son peu de zèle à attaquer. Car c'est à l'attitude indécise de Forbin que l'on doit de n'avoir pas exploité davantage le succès en empêchant la flotte marchande de s'esquiver.

Rivalités. A cinquante et un ans, le comte de Forbin souffre d'avoir, malgré son éclatant mérite, à traiter en égal un simple capitaine de vaisseau de trente-quatre ans qui, comme lui, commande en chef : l'un et l'autre sont indépendants; donc, manque de coordination. Les deux hommes, au surplus, s'opposent par les conditions différentes où ils se trouvent, leurs conceptions, leurs méthodes de combat.

L'escadre de Forbin est armée aux frais du Trésor Royal. Il n'a pas engagé de capitaux personnels. Les prises, à ses yeux, n'ont pas l'intérêt vital qu'elles offrent à ceux de Duguay-Trouin. Pour ce dernier elles sont sa raison d'être. Il est corsaire : si ses bâtiments appartiennent au roi, leur armement est payé par lui-même et par les armateurs, et, opération commerciale, la course *doit* rapporter. Elle doit même rapporter au

roi, dont la participation dans cette opération financière qu'il fait avec ses sujets, est constituée par ses bateaux. Au diable, dès lors, les risques à courir : des bénéfices à répartir entre le roi et ses sujets, Trouin doit en faire coûte que coûte; en n'attaquant pas, il se ruine, ruine ses armateurs, ruine l'État. Forbin, tout au contraire, Forbin qui, après une heureuse campagne où il a détruit plus de soixante navires marchands, va désarmer à Dunkerque, Forbin se trouve satisfait du devoir accompli. Son jeu, à lui, n'est pas de violenter désespérément la fortune. Esprit réfléchi, il a constaté l'écrasante supériorité des Anglais. A son bouillant collègue il abandonne l'initiative de l'attaque. Il lui abandonne du coup un de ses plus brillants titres de gloire : la prise du *Devonshire*.

C'est une des plus sanglantes pages de la mer.

Accablé par le nombre de ses ennemis, le magnifique trois-mâts britannique, superbe proie dont chacun veut sa part, fuit grand largue et, ce faisant, embarde de temps en temps pour lâcher sur ses assaillants le tonnerre de ses trois batteries. Debout sur le gaillard du *Lys*, Duguay-Trouin gouverne à l'aborder; et déjà les vergues des deux vaisseaux se croisent, lorsque l'Anglais prend feu. Quelques instants de plus, et le *Lys*, va, lui aussi, s'embraser. Le corsaire se retire à temps. Alors, une vision d'épouvante. Les flammes, en moins de quinze minutes, courent de la poupe à la proue du trois-ponts, l'enveloppent, s'élèvent, grillent les voiles, font craquer la mâture. Tout cela par une mer si houleuse que le *Devonshire* — sa voilure ne l'appuie plus — roule à présent comme un bouchon. L'eau l'envahit par les sabords ouverts de sa batterie basse et, avant qu'on ait pu intervenir pour sauver son équipage, jouet des eaux, jouet du feu, le majestueux vaisseau s'engloutit avec ses neuf cents défenseurs. « Un spectacle dont le souvenir, écrit vingt ans plus tard Duguay-Trouin, me fait encore frémir d'horreur. »

***

En 1708, il expose son plan au ministre : « Enlever la flotte du Brésil, que défendent sept vaisseaux de haut bord anglais, portugais, hollandais. »

Dix bâtiments de guerre sont à cet effet mis à sa disposition. Mais la flotte réussit à lui échapper. Et Trouin et son frère, qui avaient risqué une partie de leur fortune dans cet armement, se trouvèrent fort embarrassés. Ainsi, l'année suivante, Trouin, déterminé quand même à tout risquer pour réparer ses pertes, put seulement armer quatre vaisseaux.

Néanmoins, il devait bientôt concevoir son plus vaste projet : la conquête de Rio de Janeiro. M. du Clerc venait précisément d'échouer dans l'attaque de cette place, où il avait péri. De nombreux Français y avaient été massacrés; d'autres y croupissaient dans les fers. Trouin voulut les délivrer et enrichir l'État des dépouilles de l'ennemi. Mais acculé aux expédients pour faire face à une guerre ruineuse, le roi n'aurait su fournir les 1 200 000 livres tournois nécessaires à l'expédition. Trouin s'adressa donc aux Malouins et ceux-ci, « considérant combien le roi du Portugal, entré dans la grande alliance contre la France et l'Espagne, leur causait préjudice, donnèrent tête baissée dans l'entreprise ». Une société qu'ils formèrent arma 17 vaisseaux de 738 canons, montés par 5 864 hommes; et cette flotte, dont la rapide campagne devait « en couronnant les exploits maritimes de Duguay-Trouin, clore l'ère navale de la France sous le règne de Louis XIV », arriva le 11 août 1710 à l'ouvert de la rade de Rio. Le jour suivant elle commençait l'attaque, prenait des navires réfugiés à l'abri des batteries, débarquait 3 000 hommes : le 21, Duguay-Trouin livrait l'assaut à la tête de ses troupes et prenait la ville.

Lorsque plusieurs mois après il revint en France, un considérable butin l'accompagnait. Plusieurs vaisseaux, comme le *Magnanime*, étaient chargés de plus de six cent mille livres en or et en argent. Ces sommes soldèrent largement les dépenses de l'armement qui s'élevaient à plus d'un million et demi de livres et donnèrent, après prélèvement du produit appartenant au roi et du dixième revenant aux états-majors et équipages, 92 p. 100 de profit à ceux qui avaient engagé leurs capitaux dans l'affaire. Quant aux bénéfices politiques de l'expédition, ils étaient considérables : les dommages soufferts par les Portugais étaient de plus de trente millions; cette

campagne avait, en outre, comme le dit pertinemment Cunat, causé de grandes dépenses aux Anglais et aux Hollandais.

***

Heureux « coup de bourse », mais qui ne suffit pas à enrichir Duguay-Trouin. Et d'ailleurs, il méprisait l'argent. « Servir » était sa raison d'être. « Nous crevons tous de bon vouloir », dit-il, dans son zèle, au ministre. « Il parcourait, écrit Carfort, librement et fièrement les mers au gré de sa volonté, prêt à combattre tout ennemi de la France, cherchant la gloire plus que le gain, que son âme passionnée dédaignait. » Les prises étaient assurément profitables. Mais les frais étaient écrasants. Qu'on en juge par une seule expédition : Carfort estime à 40 000 francs par mois la dépense incombant à Trouin et à ses armateurs pour la solde des trois bâtiments du roi qu'il conduit au Spitzberg. « A ces sommes il faut encore ajouter la dépense d'entretien du matériel prêté par le roi, le prix des munitions consommées, et enfin la remise en état du bâtiment au moment du désarmement... » D'où il ressort « qu'un armement en course, même avec des bâtiments prêtés par la Marine Royale, nécessite une mise de fonds considérable ».

« Je puis vous assurer, écrit en 1709 Duguay-Trouin à Pontchartrain, qu'après nos dettes payées, je crois qu'il ne nous reste pour vivre que nos appointements, ma pension, le revenu de ma capitainerie et quelque peu d'héritages. J'ay honte dans le temps présent de vous représenter que depuis plus de quatre ans que je suis capitaine de vaisseau, je n'ay pas reçu deux mois d'appointements, que la pension dont dont le Roy m'a honoré ne m'a pas seulement été payée. »

Pierre Jazier de la Garde, le neveu de Duguay-Trouin, nous a laissé du plus illustre des corsaires ce portrait que l'on retrouvera dans les mémoires de son oncle :

« M. Duguay-Trouin avait une de ces physionomies qui annoncent ce que sont les hommes, et la sienne n'avait rien que de grand à annoncer. Il était d'une taille avantageuse et bien proportionnée, et il avait pour tous les exercices du corps un goût et une adresse qui l'avaient servi dans plusieurs occasions. Son tempérament le portait à la tristesse, ou du moins à une

espèce de mélancolie qui ne lui permettait pas de se livrer à toutes les conversations; et l'habitude qu'il avait de se livrer à de grands projets l'entretenait dans cette indifférence pour les choses dont la plupart des gens s'occupent. »

« Né pour être un simple armateur, écrit l'académicien Thomas, Duguay-Trouin fit presque toujours les actions d'un grand capitaine. » Né riche, il se ruina dans ses armements et ruina sa famille. Il mourut pauvre après avoir mis des millions dans le Trésor Royal et enrichi les Malouins.

Comme il lui racontait les incidents divers de la bataille du *Devonshire* :

« J'ordonnai à la *Gloire* de me suivre », expliqua-t-il au roi.

— Et elle vous fut fidèle, — lui répliqua spirituellement le souverain.

Il avait la passion de la gloire.

ANDRÉ SAVIGNON

A PROPOS
DE CHARLES NODIER

Nul plus que lui n'a aimé les livres. Ils expliquent sa vie. Enfant il dévorait des rangées de volumes. Ceux qu'il n'avait pas le temps de lire, il rêvait de les classer, d'en dresser des catalogues. Les aventures qu'il a eues, pendant la première partie de son existence, il faut, pour les comprendre, connaître ses héros de romans favoris. Mais ses plus belles heures il les passa dans une grande bibliothèque dont il eut la garde. Là il pouvait recevoir ses amis à quelques mètres de ses Elzévirs et le son du piano de sa fille montait en paix jusqu'aux rangées des Aldes. Le jour il courait les boutiques de libraires, devisait d'éditions anciennes, écrivait des contes ou ses souvenirs. Un équilibre parfait s'établissait alors dans sa vie : les livres avaient commencé par en déformer le cours, il en était venu à déformer le récit de sa vie dans les livres. Plaisir incontestable du mensonge littéraire qui ne valait cependant, pour lui, celui de caresser des maroquins. Les bibliophiles devraient choisir Nodier pour patron. Ils offriraient des occasions de parler de lui : ce ne sont pas ses œuvres qui les donnent. On ne les lit plus guère. Il faut qu'une nouvelle biographie de Charles Nodier vienne de paraître pour rendre à son souvenir un peu d'actualité. Pour nous, le prétexte du centenaire aurait pu servir aussi : car, il y a cent ans, Charles Nodier collaborait volontiers à la *Revue de Paris*[1].

1. Il y a cent ans exactement, Charles Nodier publiait dans la *Revue de Paris*, à laquelle, sur les instances du Dr Véron, il donnait fréquemment des articles ou des contes, une étude sur les superstitions populaires.

***

Les livres ne servent pas qu'à être lus. Maints bibliophiles le savent, qui leur consacrent toutes leurs amours sans vouloir connaître autre chose que la page de garde, les gravures et les cours de la Salle Drouot. Ce serait peut-être le lieu de dire que de la multiplication de ces collectionneurs Nodier a été un peu responsable. J'ai entre les mains un charmant ouvrage de « M. le bibliothécaire du roi à l'Arsenal », ce sont les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*. Il y a dans ce recueil un peu de grammaire, de jolis discours sur l'orthographe et l'étymologie, un peu de critique, d'amusantes réflexions sur un certain Dalgarno qui, au XVIIe siècle, voulut créer une sorte d'esperanto, sur le bien intentionné Picherel, dont le rêve, au temps des guerres de religion, fut de réconcilier dogmatiquement catholiques et protestants : ce qu'il y a surtout, ce sont des morceaux amoureusement ciselés sur la joie de posséder les *Sept catalogues* d'Hortensio Lando imprimés sur papier bleu, l'édition princeps de 1559 de la traduction de Daphnis et Chloé par Amyot ou l'un des vingt-cinq exemplaires des *Maximes tirées de Télémaque* imprimées par Mgr le Dauphin. Il y a quelque chose de si voluptueux dans ces analyses et l'éloquence de l'auteur est si persuasive que l'on ne saurait fermer ce livre sans s'écrier : « Moi aussi j'aurai une bibliothèque...! Et des vrais Elzévirs qui auront pour fleurons la bonne tête de buffle et la bonne guirlande de roses trémières pour culs-de-lampe! » Maints lecteurs, contemporains de Nodier, ont poussé ce cri, qui accéléra hélas! la hausse du prix des éditions rares.

Les livres ne servent pas seulement à être lus. Un de mes amis s'est procuré à grands frais un superbe ouvrage illustré sur l'île de Bali : il n'a jamais rien su du texte, mais les photographies l'ont tellement exalté qu'il est parti là-bas. Recevant la biographie de Nodier que madame Marguerite Henry-Rosier[1] vient de publier, je n'ai pas eu, tout d'abord, — je m'en excuse — envie de la lire. Ce qui me paraissait le plus intéressant chez Nodier, avec le bibliophile, c'est le maître

1. *La vie de Charles Nodier* (N. R. F.).

de maison. J'ai voulu revoir d'abord son appartement de l'Arsenal.

***

Pour les gardiens érudits de la vieille bibliothèque, Nodier est resté un ami vivant. On parle de ses soirées comme si l'une d'entre elles avait été donnée la veille. A peine avais-je franchi la porte de la rue que je me suis trouvé engagé avec deux aimables bibliothécaires, MM. Calot et Sorgues, dans une discussion sur la beauté de Marie Nodier, « Notre-Dame de l'Arsenal ». On eût dit que pour elle un mariage était en vue. Il s'agissait de bien mesurer ses mérites.

— On ne peut pas dire, — remarquait M. Calot, en contemplant la photographie du portrait de Marie par Gigoux, qui se trouve au Musée de Besançon — on ne peut pas dire que Marie ait été belle. La coupe du visage manque de finesse. Et quant à ce nez retroussé!...

Il parlait à mi-voix, semblant exprimer pour lui-même une préoccupation ancienne.

— Comment expliquez-vous alors que tous les habitués de l'Arsenal aient été plus ou moins amoureux d'elle?

— Elle avait des yeux étonnants. Et puis, que voulez-vous : le charme! — M. Sorgues parle de la beauté du teint de Marie et comme je viens de relire le bel ouvrage de Charles Salomon, naguère publié par la *Revue de Paris*, je songe à cette autre raison d'admirer qu'Émile Deschamps, l'animateur du journal des romantiques *la Muse Française*, glissa dans une pièce de vers adressée à Marie :

> Quel corps, type ineffaçable
> De charme simple et décent!

La déclaration poétique trouvait place dans une lettre, où Marie, bénéficiant de la religion et de la mythologie, était en une seule phrase qualifiée d'ange, de nymphe, de muse.

Traversant une salle, où des étudiants extraient en silence le suc de quelques-uns des volumes — il y en a deux millions et demi — abrités dans la maison, puis une autre, splendidement décorée, annonciatrice de ce charmant appartement où l'aimable administrateur actuel, M. Batiffol, poursuit ses

travaux sur le XVIIe siècle, qu'il connaît mieux que personne, au milieu de célèbres boiseries du XVIIIe, nous gagnons l'appartement de Nodier. Les visiteurs romantiques n'accomplissaient pas un pareil voyage. Un massif escalier datant de Henri IV les avait tirés directement de la rue Sully.

C'est du côté opposé, sur l'actuel boulevard Morland, que prend jour le fameux salon, séparant l'une de l'autre la chambre de Nodier et celle de sa femme. La chambre de l'écrivain lui servait aussi de bureau. Elle est petite et tapissée de livres : une niche pour un « lecteur pur », jugé digne de fournir à Tony Johannot le modèle du bibliophile intégral pour les *Français peints par eux-mêmes*. On se plaît à penser que c'est dans cette petite pièce tapissée par Derome, Padeloup, ou Thouvenin, relieurs éminents, que Nodier, ironisant sur ses propres goûts, a écrit — avec la plume d'oie qui lui était chère, — les aventures de son *Bibliomane*. Cet infortuné collectionneur, après avoir échappé victorieusement à des attaques de *monomanie du maroquin*, mourut de désespoir, pour avoir trouvé chez un ami un exemplaire du Virgile de 1676, plus haut d'un tiers de ligne que celui dont il était possesseur.

Voici le salon de Nodier..., le Salon où tous les jeunes écrivains, les artistes rêvaient d'être admis. Les belles boiseries Louis XV qui l'ornaient encore en 1830 ont disparu et aussi le balcon, qui courait devant les fenêtres, ce balcon sur lequel la famille Nodier venait s'asseoir, pendant les soirées d'été. En ce temps-là la vue que l'on découvrait de cette façade de l'Arsenal était belle. L'île Louviers n'avait pas été soudée à la rive. Un bras de la Seine passait devant le petit royaume de M. le bibliothécaire et les arbres du Mail (aujourd'hui le boulevard Morland) montaient jusqu'à ses fenêtres. Derrière l'île on apercevait toute la montagne Sainte-Geneviève, et, sur la droite, Notre-Dame. Une tradition veut même que ce panorama ait inspiré à Hugo la première idée de *Notre-Dame de Paris*...

— Pour l'exposition Charles Nodier de 1927, m'explique M. Coutrot, nous avions pu replacer sur les murs les tableaux qui ornaient ce salon à l'époque héroïque. Ici le portrait de Nodier par Guérin, là le paysage romantique de Régnier, le portrait de Marie par Gigoux. Dumas donne une description

très précise de cette pièce qui contenait aussi une aquarelle de Deveria représentant Marie, deux autres portraits de l'oncle et du père de Nodier, des meubles fort simples tendus de casimir rouge. Grâce à la complaisance de la famille Mennessier-Nodier, la plupart des objets avaient repris leur place ancienne.

M. Sorgues me souffle que le salon, sur l'eau-forte de Tony Johannot, paraît plus grand qu'il n'est aujourd'hui. C'est fort exact. Peut-être le « renfoncement » où se trouvait placé le piano de Marie Nodier occupait-il une partie de la pièce entresolée que l'on appelle aujourd'hui « chambre de madame Nodier ». Quoi qu'il en soit, c'est dans cette haute salle, aujourd'hui bien nue, que le soir, après le dîner qui, à 6 heures, avait réuni dans la grande salle à manger aux boiseries XVIIe siècle les « dîneurs de fondation » : Cailleux, directeur du Musée, Taylor, Francis Wey, Dauzat, Bixio, Dumas, après les deux heures traditionnelles de lecture et de causeries, au cours desquelles on avait vu paraître selon les jours les Hugo ou Vigny, les Deschamps, Rességuier, Sainte-Beuve, Gustave Planche, Fontaney, les Johannot, Delacroix, Balzac, Musset, madame Tastu, Marceline Desbordes-Valmore, Delphine Gay, d'autres encore, c'est dans ce blanc salon au parquet luisant que Marie, se mettant au piano, commençait de jouer les romances et les danses à la mode. Les joueurs de whist n'avaient pas quitté leur table. Adossé à la cheminée Nodier continuait d'évoquer des souvenirs de la Révolution ou terminait l'histoire du chien de Brisquet. Musset, épris de danse, se lançait avec ardeur dans les valses. Près de Marie, Arvers, amoureux, tournait les pages de la partition, goûtant la douceur d'être près de celle qu'il aimait et, qui ne l'aimait point, mais devait lui offrir l'occasion d'accrocher sa renommée à un sonnet. Fontaney, jaloux, détournait les regards et semblait s'hypnotiser sur une des bougies que l'on avait dressées sur le parquet pour renforcer l'éclat des lampes haut placées que Dumas avait allumées à l'heure du café, avec madame Nodier.

Pour tous ceux qui se trouvaient là, ces soirées de l'Arsenal devaient prendre dans le souvenir une valeur sans égale.

1. C'est l'ancienne chambre à coucher de madame de Sully. Elle prend jour sur la rue Sully.

Non pas seulement parce qu'elles étaient des heures de jeunesse, mais parce que la qualité des convives, leur entrain, la bonhomie de l'hôte, le charme de sa fille donnaient aux réunions de ce petit cénacle une profonde douceur. Lettres ou poèmes, les pièces que M. Charles Salomon a réunies ne laissent aucun doute sur le plaisir réel que goûtaient les fidèles de cet Arsenal « toujours gracieux et embelli » selon le mot de Sainte-Beuve. « Oh! tenez, cette maison de l'Arsenal, je vous le jure, la main sur le cœur, ce n'est qu'elle que je regrette de Paris », écrit Fontaney de Londres. Proclamation sincère et main bien placée, car Fontaney ne venait pas seulement à la bibliothèque pour y chercher la nourriture de l'esprit. Tous, il est vrai, avaient des sourires pour la jeune muse. Guttinguer, l'ami de Sainte-Beuve, professe pour elle « les sentiments de Ruy Gomez pour Doña Sol ». Hugo, qui avait pour Charles « une amitié de granit », traite avec une tendresse paternelle la jeune fille. Fouinet, l'orientaliste, Alexandre Guiraud écrivent pour elle des vers caressants. Musset, dans les lettres qu'il lui adresse par la suite parle avec émotion « du respectable Arsenal où nous avons tant dansé ». Il avait déjà, gentiment, composé pour les futurs historiens de la maison cette épître, inoubliable citation :

Mais comme l'oiseau sur la branche
Le Dimanche
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal

La tête coquette et fleurie
De Marie
Brillait comme un bleuet mêlé
Dans le blé.

et l'on connaît les sonnets qu'il fit pour Marie et pour son père : deux d'entre eux se lisent écrits de sa main dans un des célèbres albums de Marie, qui groupent tant de poèmes, de dessins, d'éclatantes signatures...

A une heure du matin les amis commençaient de se disperser. Madame Nodier, se déshabillant derrière les rideaux de la ruelle, gardait encore quelques amies dans sa chambre. C'était une femme excellente qui ne prétendait pas à la littérature et

donnait des conseils de cuisine. Marie grimpait se coucher dans la loggia que l'on peut voir encore dans la pièce voisine de la salle à manger. Les poètes épris d'elle ne la faisaient pas rêver; elle aimait la poésie pourtant, écrivait elle-même des vers, et composait de la musique pour « embellir » ceux de ses amis. Mais c'était un sage fonctionnaire, Mennessier, qu'elle devait aimer... Tandis que Marie défaisait ses coques, Nodier regagnait son bureau, se sentant envahi par cette lassitude d'où la conversation seule paraissait le tirer tout à fait, et après avoir accordé un dernier regard au travail commencé, étalé sur la table, où, maniaque, il allumait trois chandelles fixées sur une tringle, il repassait en esprit un de ces souvenirs, dont en un récit flexible et élégant, il venait pour ses amis de modifier encore une fois la forme.

***

Mérimée, qui devait remplacer Nodier à l'Académie et lui consacrer un discours spirituel, mais médiocrement bienveillant, écrivait à Stapfer, au moment même où il polissait ce chef-d'œuvre d'esprit acide : « Il m'a fallu lire les œuvres complètes de Nodier, y compris *Jean Sbogar*. C'était un gaillard très taré qui faisait le bonhomme, il avait toujours la larme à l'œil. Je suis obligé de dire dans mon exorde que c'était un infâme menteur. Cela m'a fort coûté à dire en style académique[1]. » Ce n'est qu'à l'accusation de mensonge que nous voulons maintenant nous arrêter. Elle n'est pas entièrement injustifiée. Les deux volumes de *Souvenirs, pour servir à l'histoire de la Révolution et de l'Empire* contiennent un grand nombre d'inexactitudes et l'on a souvent souri de ce récit de sa détention à Sainte-Pélagie où Nodier, après avoir décrit avec

1. On sera peut-être curieux de savoir comment Mérimée s'est tiré de cette tâche. Voici quelques passages du discours. « Ce serait ignorer non seulement le caractère de son talent, mais la nature même de son esprit que de supposer qu'il eut jamais l'intention de se donner pour un historien et même pour un biographe. Qu'il s'agisse de lui, qu'il s'agisse des autres, qu'importe à M. Nodier l'exactitude rigoureuse des faits? Pour lui tout est drame ou roman. Il cherche partout des traits et des couleurs... Il voile parfois l'histoire d'une parure empruntée à la poésie... Poète il ne pouvait comprendre le travail ingrat du chroniqueur. »

une grande éloquence les malheurs de ses codétenus, affirme qu'il aperçut près de la couche où il était étendu, « le sang glacé de consternation et d'horreur », ces mots tracés à la pointe d'un instrument aigu « Mn JEANNE PHLIPON FEMME ROLAND ». « Madame Roland, m'écriai-je, madame Roland ici! J'étais à genoux et le lit qui me révoltait tout à l'heure, je ne l'aurais pas donné pour le divan d'une belle princesse ou pour l'édredon d'une nymphe. » La coïncidence a paru peu vraisemblable et l'on a relevé dans les pages qui suivent, comme dans le chapitre sur Euloge Schneider et le séjour de Nodier à Strasbourg, des assertions manifestement erronées.

Je ne parle même pas des compagnons de Jéhu, dont il conte les exploits romanesques, et qui, — les travaux récents de M. Lenôtre l'ont prouvé — n'ont jamais existé. Pour être juste, il importe de rappeler que Nodier lui-même ne se piquait pas d'apporter des témoignages irrécusables. « Je n'essaierai certainement pas de prouver, écrit-il avec bonhomie dans la préface de ses *Souvenirs*, que des perceptions à demi effacées par le temps ont obtenu, en passant de ma tête et de mon cœur sur le papier, cette précision absolue des vérités mathématiques qui se fait désirer tous les jours dans des matières plus essentielles et plus positives. » L'aveu est assez joli et bien fait pour désarmer l'historien qui entreprendrait de relever dans les récits de Nodier les exagérations, les omissions ou les erreurs, comme le fait aujourd'hui M. Lacour-Gayet pour les mémoires de Talleyrand, dont les mensonges, il est vrai, ont une autre influence, parce qu'ils sont soigneusement calculés pour dissimuler ou déformer des démarches qui eurent une grande influence dans l'histoire. Du point de vue politique, même si l'on considère le chapitre des conspirations où il crut avoir inscrit brillamment son nom, le rôle de Nodier n'eut jamais aucune importance. Il avait fait pourtant ce qu'il fallait pour le grandir. Après avoir composé contre le Premier Consul son pamphlet *La Napoléone*, il écrivit lui-même, pour réclamer son arrestation, une lettre mélodramatique qui commençait ainsi : « Parvenu au comble de l'infortune et du désespoir, abandonné de tout, il me reste au moins le bonheur d'être coupable. »

Par la suite, ayant préparé avec quelques amis un projet

d'enlèvement de l'Empereur, qui n'avait nulle chance d'aboutir, il crut sage de prendre la fuite, alors que personne ne songeait à l'arrêter. « Il croyait fuir les gendarmes. Il poursuivait les papillons », a écrit Mérimée, faisant allusion aux promenades entomologiques qui interrompaient alors les fuites romanesques du jeune Nodier, passant de village en village, en dépeignant aux braves gens apitoyés et un peu effrayés qui l'hébergeaient les horribles dangers auxquels ils s'exposaient en abritant, fût-ce pour une nuit, un proscrit de son importance.

Madame Marguerite Henry-Rosier, dans la biographie de Nodier qu'elle vient de publier, n'a pas insisté plus qu'il le fallait sur la mythomanie légère dont l'auteur de *Smarra* était atteint. Il est clair au reste que, comme tous ceux qui ont étudié sa vie, madame Rosier a ressenti la sympathie la plus vive pour celui que tous ses contemporains, hors, à notre connaissance, Mérimée, ont appelé « le bon Nodier ». Aussi a-t-elle le plus souvent passé sous silence les menus mensonges de Nodier, se contentant de rectifier ses assertions, sans le dire, en s'appuyant sur le précieux témoignage que représentent les carnets inédits de Charles Weiss, l'ami d'enfance, l'ami de toute la vie de Nodier.

***

La vie de Nodier est mouvementée et amusante, comme celle de beaucoup de ces romantiques, qui pour leur centenaire peuvent assister, des Champs-Élysées, à la multiplication des biographies à eux consacrées et à l'extrême ralentissement de la vente de leurs ouvrages. Ainsi petit à petit, contrairement à toute logique littéraire, les œuvres sont oubliées, les hommes prennent de l'importance.

Nodier est né à Besançon en 1780. Son père, Antoine, avant d'exercer la profession d'avocat, avait été quelque temps professeur chez les Oratoriens. Les premiers souvenirs de Charles datent de la Révolution. Son père était passionnément jacobin — et l'enfant ne fit point difficulté pour épouser ces idées, d'autant que les auteurs anciens dont il se nourrissait exaltaient les sentiments de liberté, de civisme alors à la mode. A dix ans, Charles récita un magnifique compliment

au Directeur du Département : une noble ardeur l'animait paraît-il, mais le père avait quelque peu tenu la plume. C'était décidément un « pur » qu'Antoine Nodier et tout le monde applaudit, cette année-là, à sa nomination comme président du tribunal criminel. Dans ces fonctions il se montra intègre, mais implacable. Son fils, seul, réussit un jour à le détourner de prononcer une condamnation, que, dans son rigorisme excessif, le juge avait trouvée d'abord nécessaire. Il s'agissait d'une madame d'Olivet, « coupable » seulement d'avoir envoyé quelque argent à des émigrés.

Pour raffermir le civisme de son fils..., et pour lui faire apprendre le grec..., Antoine Nodier l'expédia alors auprès d'Euloge Schneider, un ancien moine de ses amis qui exerçait les fonctions de directeur de la propagande à Strasbourg. Mais il n'y eut ni leçon de grec, ni leçon de civisme. Euloge, abusant de son pouvoir, avait arraché une jeune fille à sa famille pour l'épouser, bien qu'elle s'y refusât. Son retour dans Strasbourg — il était flanqué de la jeune captive — fut fêté par ses amis avec un faste qui parut excessif. Saint-Just, alors dans la ville, fit arrêter Schneider, qui, expédié à Paris, fut guillotiné à peu de temps de là. Le petit Nodier n'avait que vaguement perçu ce drame, dont il a donné cependant par la suite une relation fort précise. Il n'avait plus rien à faire à Strasbourg; aussi regagna-t-il Besançon après avoir été porter au général Pichegru, un ancien ami de son père, les compliments de sa famille et de ses compatriotes. A onze ans, on le voit, Charles Nodier assumait de grandes missions. Il ne lui fallut acquérir qu'une année de plus pour se décider à prononcer en public, au milieu d'une fête, un discours de sa façon sur Bara et Viala. Imité par ses jeunes camarades du groupe des *Philadelphes*, il s'échauffait littérairement pour la cause républicaine. Un peu trop : au moment de la réaction qui suivit le 5 Thermidor le père Nodier jugea prudent de confier son fils à un ex-noble, Girod de Chantrans, personnage vertueux qui, au dire des jacobins, eût mérité de ne pas naître gentilhomme. Girod avait la passion de l'entomologie et il la fit partager au jeune Charles qui commença aussitôt de rédiger sur les mœurs et les organes des insectes des mémoires pleins de bonnes intentions.

L'année suivante (1796) Charles revint à Besançon pour suivre les cours de l'École centrale. Il venait de lire un roman qui l'avait bouleversé : *Werther*. L'influence de cet ouvrage sur la vie et l'œuvre de Nodier fut immense et néfaste. Il ne rêva plus que proscrits, amours maudites, suicide. A dater de ce jour, il fut bien décidé que Charles serait hostile au gouvernement quel qu'il fût, ainsi qu'il convient à une âme noble et à un homme marqué du sceau de malédiction. Quant aux amours il n'est pas difficile d'en trouver de malheureuses. Nodier en trouva immédiatement. Une jeune fille fut sa Juliette, une jeune femme sa Desdémone. Il se crut trahi, alors qu'on ne lui avait rien laissé espérer. Il avala du poison, pas assez pour mourir, assez pour se rendre intéressant. Mais les drames ne nourrissent pas, quand on ne songe qu'à les vivre. Antoine Nodier, qui n'était plus président du Tribunal, s'inquiétait d'assurer la subsistance des siens. Par ses soins, Charles fut nommé bibliothécaire adjoint à l'École centrale. Vivre parmi les livres, c'était beau, mais le jeune héros tenait à dire son fait au Directoire du Département, contre lequel il nourrissait depuis peu une ténébreuse haine politique. Une petite pièce irrévérencieuse qu'il composa eut tout juste pour effet de le priver de sa place.

En 1800, Charles Nodier est à Paris. Il est toujours aussi Werthérien, verse des larmes auprés d'une jeune femme, compose une nouvelle frémissante de passion, *les Proscrits*, puis, passant avec la désinvolture qui est un de ses traits de caractère, à d'autres occupations, il rédige un traité entomologique et un petit pamphlet littéraire, *le Parnasse du Jour*, qui, égratignant un peu tout le monde, obtient un vague succès. Obligé, faute d'argent, de revenir à Besançon, Nodier compose la *Napoléone*, contre le Premier Consul. Nous avons dit quels soins il dut prendre pour être aussi malheureux qu'il convenait, se faire arrêter, conduire à Sainte-Pélagie, où il ne passa d'ailleurs que quelques jours. Les conspirations et les prisons lui avaient dès lors révélé leur romantique grandeur. Il rêva de cette autre entreprise singulière : enlever Napoléon. On sait la puérilité de son dessein et comment Nodier s'enfuit sans nécessité. Il joua si bien l'homme traqué qu'on songea enfin à l'arrêter. On le manqua et l'on ne saisit que ses papiers.

Le préfet qui les lut trouva au jeune homme du mérite littéraire et, oubliant qu'il jouait au conspirateur, le manda, le rassura, s'entretint avec lui de littérature.

Charles à cette époque était épris de Désirée Charve, la fille d'un juge de Dôle, qu'il épousa quelques mois plus tard. C'en est fini des larmes vaines et des fuites. Nodier marié oublie de jouer à l'homme fatal. Il devient raisonnable et commence à songer sérieusement aux moyens de gagner sa vie. Boissonnade, qui a remarqué son *Dictionnaire des onomatopées*, le recommande à un riche Anglais, sir Herbert Croft, excellent philologue, alors en quête d'un secrétaire. Nodier est agréé; il rejoint à Amiens le baronnet, qui termine son savant ouvrage sur *Horace expliqué par la ponctuation*, et, poursuivant aussitôt d'autres desseins, confie à Nodier le soin de corriger quelque quarante versions différentes de *Télémaque*, afin de relever les variantes. Nodier est aux anges : la fortune lui paraît proche et, le baronnet, qui s'est toqué de lui, la lui promet. Malheureusement c'est sir Herbert, qui, dans une faillite, perd une partie de la sienne, et Nodier doit regagner Besançon, sans avoir pu mettre de côté un liard. Poussé par la nécessité, il sollicite alors une place de facteur. Werther est loin!... Que va-t-il devenir? La petite Marie vient de naître et la présence de cette enfant accroît les angoisses de Nodier. Subitement la situation s'éclaire. Sur la recommandation d'un ami, il est nommé bibliothécaire à Laybach (Illyrie, alors province française) et directeur du *Télégraphe*, le journal de la ville.

A Laybach, Nodier s'acquitte consciencieusement de ses fonctions et dirige avec soin son journal, qu'il fait rédiger bientôt en quatre langues : allemand, français, italien et « slave vendique ». Habilement il sert la politique du gouverneur, Fouché, ancien collègue à l'Oratoire de son père. Avec cela il s'enivre des histoires de brigands qui circulent dans le pays. Entre les presses du *Télégraphe*, il a des crises d'exotisme romantique. L'arrivée des Autrichiens interrompt bientôt, par malheur, cette existence idéale. Les Nodier doivent prendre le chemin de la France. Au passage du Simplon, c'est un autre malheur : la voiture verse et Désirée se casse la jambe...

1814 : ce n'est pas une année favorable aux écrivains. Mais

Nodier revenu à Paris a la chance d'être nommé rédacteur au *Journal de l'Empire*, où on le charge des chroniques littéraire et théâtrale. Louis XVIII revenu, le *Journal de l'Empire* redevient *Journal des Débats* : Nodier, qui quelques années plus tôt s'est découvert une foi royaliste, exulte. Mais Napoléon réapparaît et Fouché mande son ancien collaborateur d'Illyrie. — Que puis-je pour vous? — Cinq cents francs pour aller à Gand, — répond noblement Nodier, qui, fuyant bientôt la ville, va se réfugier avec les siens dans le château d'un de ses amis, le duc de Caylus. La retraite est délicieuse, trop solitaire seulement, car la famille a peur des fantômes. La seconde Restauration réinstalle Nodier aux *Débats*. En 1818 il publie *Jean Sbogar*, et, repris par la passion des voyages, songeà partir pour Odessa, où on lui offre de diriger un journal. Le projet échoue. Nodier reprend ses travaux, et deux ans plus tard fait jouer à la Porte Saint-Martin un mélodrame, *le Vampire*. A la même époque il publie des *Mélanges de littérature*, des petits romans et entreprend pour une collection de Voyages Pittoresques une excursion en Normandie. Les éditeurs, alors, avaient une soudaine passion pour les livres de voyages. Cette mode lança Nodier en Écosse, d'où il revint, comme il fallait, avec un *Voyage de Dieppe aux Montagnes d'Écosse*, et, ce qui était un peu mieux, avec *Trilby*.

Les premiers combats romantiques avaient lieu. « Matinal au téméraire assaut », comme l'a dit Sainte-Beuve, Nodier bataillait pour *Han d'Islande*, participait à la fondation de la *Muse Française*. Autour de lui — comme autour d'un ami influent plutôt qu'autour d'un chef, — les écrivains romantiques se groupaient. Ce fut bien mieux quand, en 1824, on l'eut nommé bibliothécaire à l'Arsenal. Les fameuses réceptions commencèrent : danses, dîners, musique, lectures, discussions littéraires. Nodier était un hôte charmant, sa femme était accueillante, sa fille exquise. L'Arsenal, dépossédé depuis longtemps de la majeure partie de ses bâtiments et de sa destination première, l'Arsenal, paisible bibliothèque, devint au milieu des romances, des joutes littéraires et des valses, un bastion romantique.

Le matin, Nodier flânait chez les libraires, achetait des livres. Il en achetait trop. Parfois Désirée se plaignait de

manquer d'argent pour le ménage. Un jour que ses plaintes étaient plus vives, Nodier, pour s'excuser, déclara qu'il avait prêté 5 000 francs au riche banquier Laffitte. « Il ne me les rend pas. » Crédule, madame Nodier va trouver Laffitte, demander doucement l'argent. Le banquier sourit, ne proteste pas, donne la somme demandée. Ce ne fut pas la seule qu'il avança ainsi au ménage.

En 1825 Nodier assista au sacre de Charles X. Il était là à titre officiel, chargé par le gouvernement de rédiger le discours préliminaire à la relation des fêtes. Il s'acquittait bien de ces besognes demandées, étant honnêtement apte à tout, pouvant aussi, quelque dix ans plus tard, écrire pour le duc d'Orléans des Souvenirs sur l'Algérie, où pour son compte il n'avait jamais mis les pieds... Toujours pour des « Voyages pittoresques » il entreprit avec Hugo en 1826 une excursion à Chamonix. On était d'abord passé par Saint-Point pour tenter, vainement, de décider Lamartine à participer à l'expédition. Le voyage à Chamonix fut fort amusant d'ailleurs, mais la relation n'en fut jamais écrite. Un voyage en Espagne servit au moins à donner un peu « de couleur locale » à *Inès de las Sierras*.

Après la Révolution de 1830, Nodier entreprit de rédiger ses Souvenirs. Il n'abandonnait pas par ailleurs les travaux de romancier, de bibliophile, de linguiste. Ce fut le linguiste peut-être que l'Académie accueillit dans son sein en 1833. La cérémonie fut magnifique, le discours de Nodier plus que médiocre. Il débuta par une manifestation de reconnaissance éperdue, puis tenta de concilier les classiques, nombreux dans l'illustre assemblée, et les romantiques, ses amis. Il vanta la Harpe « qui n'avait pas dédaigné de l'éclairer des lumières de cette dialectique ingénieuse et savante qu'il faudrait offrir pour modèle à tous les critiques », célébra Volney, Chénier et, comme il fallait, l'Académicien obscur qu'il remplaçait, M. Laya, puis, après un dernier hommage aux règles classiques, il se déclara, avec une touchante emphase, partisan de « cette innovation conquérante, de cette innovation cosmopolite qui ne tient pas dans un injuste mépris les productions du génie étranger », partisan de « cette innovation aventureuse » qui « marche dans les ténèbres où la lumière ne sera peut-être

jamais faite, mais marche », pour terminer par une curieuse apologie de la morale. « Qu'une chaste lyre est un précieux trésor!... Hors de la ligne des devoirs moraux de l'homme, il ne faut plus chercher le talent. Il n'y est pas, et s'il pouvait s'y trouver une fois par un déplorable hasard, il vaudrait mieux que la littérature n'existât point, qu'elle n'eût jamais existé! » M. de Jouy répondit par un discours non moins étonnant où la presse était comparée à une épée, la licence à un poignard. On pourra, si l'on en est curieux, trouver toutes ces gentillesses dans un recueil publié, il y a trois ans, par le regretté Paul Souday, sous le titre *les Romantiques à L'Académie.*[1]

Marie est mariée depuis trois ans avec Jules Mennessier, fils du directeur des contributions de Metz. Ce jeune homme a trouvé un emploi au ministère de la justice et Marie continue d'éclairer de sa présence les réunions de l'Arsenal. Il y a eu des désertions, — le noyau des purs romantiques se réunit plus volontiers depuis 1829 chez les Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs, — mais il y a de nouveaux habitués aussi et les réunions restent brillantes. Ainsi entre ses amis et ses livres, continuant d'essaimer dans les journaux et les revues (surtout la *Revue de Paris*) articles, contes, études sur la littérature ou sur l'histoire de Paris, Nodier passe dans la quiétude et le travail les dernières années de sa vie. Il meurt en 1844. Toute la presse célébra ses mérites. Sainte-Beuve dans un article affectueux, parfaitement intelligent comme toujours, mais prudent, glissa parmi des douceurs et des réticences le mot génie, effacé bientôt par des remarques pertinentes. Les regrets personnels de Sainte-Beuve étaient d'ailleurs sincères. Nodier avait beaucoup d'amis. Un grand cortège suivit son convoi. Manifestation qui n'est pas autrement démonstrative. On aime mieux que ses amis aient évoqué son souvenir avec tristesse et douceur, pendant longtemps.

***

Nodier a écrit un nombre considérable d'ouvrages. Hélas, aucun ne porte la marque du génie et je crains bien que les lecteurs de la génération romantique n'aient surtout apprécié en eux ces déplorables outrances dont on était alors friand.

1. Flammarion.

Historiquement sans doute Nodier mérite de tenir une place honorable dans notre littérature. On peut suivre pas à pas le développement du romantisme dans ses divers écrits. Il a été des premiers à développer les thèmes sur la nature et l'amour qui allaient obtenir tant de faveur. Grand admirateur de Gœthe, de Schiller, de Klopstock, de Jean-Paul, de Shakespeare, et de Byron — en attendant de le devenir de Walter Scott[1] — il a importé chez nous quelques modes de sentir, quelques formules littéraires qui devaient faire fortune, mais il mettait peu de mesure, disons franchement peu de goût dans ses adaptations. Ce n'est pas le paisible Nodier de l'Arsenal, c'est le Nodier conspirateur fantasque et peu équilibré, le grand nerveux qui se droguait parfois et avait cru bon naguère, en artiste inspiré, de simuler l'épilepsie, que l'on croit retrouver dans la plupart des contes, d'où tout élément profondément humain est absent, et où l'on n'arriverait pas à trouver un « type », un caractère. Sans doute le style est parfois souple et brillant, mais la phrase, dont, d'après Sainte-Beuve, Nodier était l'Arioste, a dans les cas les plus favorables, les molles facilités d'un exercice heureusement exécuté. Plus souvent au reste elle n'est que lâche et lassante, froide et ampoulée. Peut-être, ce qu'il y eut de plus exquis en Nodier ce fut le causeur. De solides témoignages le donnent à penser : il fut de ces improvisateurs délicieux qui valent mieux adossés à une cheminée que penchés sur un bureau, de ces jongleurs exquis de la parole qui laissent après leur mort le souvenir d'une virtuosité merveilleuse et invérifiable, comme les acteurs, les chanteurs célèbres et les grandes beautés dont les peintres n'ont pas fixé les traits.

L'enthousiasme que certains professaient, il y a cent ans, pour Nodier, les esprits les plus fins ne le partageaient pas. De ce point de vue l'attitude de Mérimée est significative. Une réserve un peu méprisante n'est pas difficile à discerner dans son discours de réception à l'Académie. Quant à cette saillie : « C'était un bonhomme assez taré », qui donne à quel-

1. Sur les influences subies par Nodier, sur toute sa formation littéraire et sa philosophie, il faut lire la belle thèse de Jean Larat : *La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier*, qui fait à juste titre autorité

ques mensonges innocents, à une tendance naturelle au bénissage, la valeur de grands péchés, j'imagine qu'elle a dû être inspirée par l'impatience d'avoir dû lire « les œuvres complètes » de Nodier. Certains cependant ne méritent pas d'être jugés avec autant de sévérité que l'*Histoire du roi de Bohème*, sur laquelle Mérimée donna franchement son opinion dans une lettre aujourd'hui inédite dont nous devons la communication à l'aimable mériméiste qu'est le Dr Parturier, lettre d'où nous détachons cette petite phrase : « *L'histoire du roi de Bohème* est bien ce qu'il y a de plus bête au monde, mais en même temps je ne vois pas de livre plus digne d'être envoyé en Angleterre. Songez que l'on n'en comprendra pas un mot. Aussi qu'importe? Les vignettes sont admirables et remplies d'originalité, quoi qu'en puisse dire M. de Stendhal... »

Nodier a touché à tout. Laissons de côté les traités entomologiques, que personne ne s'avise plus de lire[1]. Il fut poète, historien, mémorialiste, romancier, nouvelliste, critique (assez éclectique pour goûter le moyen âge, le XVIe siècle, et, tour à tour ou simultanément, les classiques et les romantiques), grand fureteur, linguiste, critique, pasticheur[2], auteur dramatique, défenseur du patois et du régionalisme littéraire, voyageur et bibliophile. Au poète on reconnaît de la grâce, une brillante facilité, je ne sais quelle douceur un peu puérile. Mais il est prudent de ne pas pousser l'examen trop avant, la plupart de ces piécettes s'avérant vite illisibles.

Jetons un regard du côté des romans. Il n'y a pas dans *Jean Sbogar* un personnage vraisemblable. Ce bandit féroce et chevaleresque, passionnément épris d'une jeune fille (Antonia), de laquelle il n'ose pas s'approcher, par respect religieux pour son angélique pureté, ce brigand qui philosophe sur l'essence de la société, se réfugie le plus souvent dans une solitude hautaine, mais apparaît parfois dans Venise, dilettante silencieux, que tout le monde révère comme une divinité mys-

1. Celui que l'on eût goûté le plus, Nodier ne l'a pas écrit. Dumas a raconté dans la *Femme au collier de velours* les observations de Nodier sur le Taratantale, un insecte capable de résurrections multipliées. — Nodier avait du goût pour les animaux imaginaires et, même en entomologie, mêlait bizarrement la fantaisie et l'esprit scientifique.

2. Nodier a pastiché Perrault, La Bruyère, La Fontaine, les conteurs libertins du XVIIIe siècle... et Clotilde de Surville.

térieuse et distinguée, cet ange maudit, qui détrousse les caravanes et secourt les infortunés, est une créature purement livresque, un cliché romantique.

Reconnaissons en lui le descendant bâtard de ce Werther, qui bouleversa la vie de Nodier et lui inspira tant de mauvais ouvrages. *Les Proscrits*, le premier en date, est un simple démarquage de *Werther* et des *Aventures du jeune d'Olban*, « contre-épreuve werthérienne » d'un certain Ramond. Ce ne sont que pleurs, orages, cheveux au vent et le tout se termine, comme il convient, par la mort de l'héroïne, Stella, et le suicide du héros. Les commentaires dont Nodier lui-même accompagne ce récit sont peut-être plus significatifs encore. « Werther, lit-on dans la préface, est le type essentiel et complet de l'homme jeune des nouveaux siècles. Dans son sein généreux habitent comme dans un sanctuaire nos trois muses chrétiennes, la piété, l'amour et la liberté. » Suit un développement diffus : on peut le relever par cette citation que je tire d'un texte fort extravagant publié par Nodier à la même époque, *les Méditations du Cloître*. « Voilà une génération tout entière à laquelle les événements politiques ont tenu lieu de l'éducation d'Achille. Elle a eu pour aliments la moelle et le sang des lions... Je le déclare avec amertume, avec effroi : le pistolet de Werther et la hache des bourreaux nous ont déjà décimés. »

Ni *l'Amour et le Grimoire*, ni *Lydie* ne nous font oublier cette vaine emphase, à laquelle on peut donner comme excuse d'avoir été inspirée par la mode sentimentale et le style du temps, mais que ne rachète aucune qualité d'observation ni d'invention. *Le peintre de Salzbourg*, autre fantaisie werthérienne de la même époque, peuplée de fantômes et de ruines, pavée de tombes, traversée d'appels au « cher Werther », au « divin Klopstock », est de la même veine que *les Proscrits*, mais l'invention en est plus singulière encore. N'y voit-on pas un mari se suicider pour permettre à sa femme d'épouser l'homme qu'elle aime? L'épouse ne profite pas d'ailleurs du sacrifice : elle se retire au cloître et l'amant, comme il convient, se jette dans un torrent.

Adèle, récit datant de la maturité de Nodier, est tout aussi détestable : la vertueuse Adèle enfermée par le traître Maugis est soupçonnée d'infidélité par le noble Gaston.

Erreur désastreuse à laquelle l'irruption de Gaston dans la prison d'Adèle met un terme hélas tardif. Pourquoi faut-il qu'Adèle, fine et pure, croie que la porte qui s'ouvre va lui découvrir l'horrible Maugis, et se jette par la fenêtre au moment où elle allait être heureuse et libre? Voici, pour donner une idée du ton, une remarque de l'infortuné Gaston à propos de Maugis : « Rage et malédiction! C'est une honte pour la Providence que de voir des gens tels que celui-ci jouir de l'air et du soleil! » et encore quelques impressions de Gaston approchant d'Adèle : « J'ai frémi, j'ai tremblé, un nuage, varié de différentes sortes de couleurs, a troublé mes yeux; une défaillance vague a parcouru mes membres et ralenti mes pas. » Les intentions littéraires de Nodier sont d'ailleurs aussi regrettables que le récit qui doit les illustrer. N'écrit-il pas dans la préface d'*Adèle* : « Il est naturel que la curiosité s'attache moins aux aventures vraies où fausses d'un personnage qu'à je ne sais quelles *idéalités*, qui, sans constituer un caractère particulier, correspondent plus ou moins avec les affections, les besoins, les illusions du grand nombre. »

Thérèse Aubert, le seul de ses ouvrages que Nodier déclarait aimer, est de meilleure qualité, mais on a du mal à admettre que le héros de l'aventure, un jeune militaire qui a vu le feu, puisse, une année durant, vivre parmi des femmes, déguisé en femme, sans que personne s'aperçoive du stratagème. Au reste s'il n'est pas ridicule, ce récit est parfaitement ennuyeux et je suis contraint hélas! d'en dire autant d'un conte célèbre, *Smarra*, récit d'un cauchemar, mieux fait pour préparer le sommeil que pour l'obséder.

Au fait, renonçant à énumérer les œuvres illisibles, considérons les meilleures. *Inès de las Sierras*, qui donnerait un beau film fantastique, ne brille pas par la vraisemblance, mais ne manque pas de couleur. Les premières pages de la *Neuvaine de la Chandeleur* sont charmantes, et la douceur des enfances villageoises y est délicatement dépeinte, mais, dès que l'action est nouée, on verse dans les lamentations ordinaires, préludes de l'inévitable décès de l'héroïne. *Trilby* sans doute meurt aussi, pour l'épilogue, mais sans banalité. Le lutin d'Argail, amoureux de Jeannie, la femme du pêcheur, est le héros d'un conte charmant qui n'est pas abso-

lument éloigné de valoir sa renommée. Comme dans tous les récits de Nodier, il y a de terribles longueurs, mais le lutin témoigne d'une poétique gentillesse, au milieu de phrases harmonieusement filées. Bien que dans les coins d'ombre on trouve encore un fastidieux bric-à-brac romantique, la mode littéraire n'a pas exercé là ses ravages et l'on sent quel aimable conteur eût fait Nodier, si le romantisme, qui a fait sa gloire, il est vrai, ne l'avait pas contaminé.

Peut-être le meilleur Nodier est-il dans des contes de pure fantaisie, tels *Hurlubleu, grand manifafa d'Hurlubière* et *Léviathan le long*, et dans ces simples *Contes de la Veillée*, les plus dépouillés, les plus concis que cet aimable polygraphe ait jamais écrits. Nulle lourdeur dans ces pages alertes, spirituelles et souriantes. Dans ce monde fantastique, où les schémas trop familiers, ne freinent pas son invention, Nodier affirme des dons incontestables. Jamais il n'est si près de donner l'impression de la vérité qu'en ces instants où il n'a plus souci de la vraisemblance. Le monde des hommes ne lui valait rien. Esprit livresque, il les parait des vêtements les plus conventionnels que le romantisme eût imaginés et ne réussissait pas à leur donner la vie. Parfois il est vrai, ses héroïnes apparaissaient dans un fugitif tableau d'une grâce languide, qui faisait songer aux délicates vignettes de Tony Johannot ou de Deveria, mais bientôt l'illusion s'enfuyait et l'on devait reconnaître qu'elles n'avaient aucune réalité, aucun caractère, ombres tremblantes et gracieuses, faiblissant sous le poids gigantesque des passions effrénées, torrentueuses, que Nodier leur faisait porter. Avec des marionnettes il était plus à l'aise et, oubliant Werther, cherchant dans ses souvenirs des caractères moins exaltés, s'abandonnant à sa fantaisie, libérant en lui l'aérien chercheur de papillons, il retrouvait dans un monde de fantoches les grands sentiments humains. Encore, fallait-il que l'excursion au monde du fantastique ne fût pas de trop longue durée : *la Fée aux Miettes*, qui remplit un volume de ses exploits, n'apporte que les poncifs de la féerie.

Il est enfin un conte, *Franciscus Columna*, où, délaissant tout à fait ses modèles étrangers, et faisant glisser le roman dans le monde des bibliophiles qui lui était cher, Nodier, soudain simple, naturel, sobre, laisse paraître le conteur érudit, un

peu sec, mais séduisant qu'il eût fait sans la Révolution et le Romantisme; esprit souple et charmant, doux philosophe de librairie, un de ces sages et spirituels savants tels que le XVIIIe siècle en vit, nourris de lettres classiques, d'esprit un peu caustique et voltairien, frères de l'abbé Barthélemy, préfigurations incertaines d'Anatole France.

Mais la postérité tient peu compte des velléités. Elle ne pratique pas cette critique, peut-être sage et certainement généreuse, qui consiste à supputer d'après les indices sagacement recueillis les possibilités non « réalisées » d'un écrivain. Elle s'en tient aux faits : et c'est ce qui l'excuse de se détacher petit à petit des livres de Nodier. Un à un ils sont délaissés. On ne regarde plus que les images des « Voyages pittoresques ». Bientôt, les derniers contes seront délaissés au profit de leurs vignettes. De ce grand naufrage, on souhaiterait pourtant, bien qu'ils ne contiennent pas une vue critique de quelque ampleur, que les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* fussent sauvés. On y respire un si pur amour des livres! Avec eux, nous retournons dans la tiède atmosphère de la librairie... à l'Arsenal. C'est là que vivra vraiment le souvenir de Nodier. Si ses œuvres sont tout près de sombrer dans un définitif oubli, on ne cessera pas de sitôt de faire des conférences sur ses dîners, ses réceptions, voire sur sa fille, que tant de poètes aimèrent : ce sont là les chefs-d'œuvre de Charles Nodier.

MARCEL THIÉBAUT

LE CONGRÈS SIONISTE[1]

I

Au premier congrès sioniste convoqué en 1897 par Herzl fut fondé le sionisme politique. Dès lors, le peuple juif pouvait formuler publiquement ses revendications. L'inébranlable espoir du peuple en exil de retourner sur le sol de ses ancêtres se cristallisa en une Organisation à base démocratique qui devait rassembler autour de l'idée de Sion le peuple juif dispersé à travers le monde. Les congrès de Herzl déchaînaient chaque fois un enthousiasme délirant chez les masses populaires juives, malgré l'opposition parfois sournoise que cette innovation hardie suscitait dans les milieux juifs déjà assimilés. Après une attente deux fois millénaire, il semblait que le rêve d'Israël était sur le point de se réaliser. Mais Herzl, brisé par ses échecs politiques et les obstacles se multipliant à chaque pas, mourut en pleine maturité. Désemparée, l'Organisation sioniste ne pouvait que se résigner à un travail presque clandestin sous l'œil endormi du Turc. A défaut d'une action politique de quelque envergure, on s'adonna alors à un sionisme appelé « pratique », à une colonisation au compte-gouttes. Survint la guerre. N'allait-elle pas délivrer tous les petits peuples opprimés et leur donner le droit de disposer d'eux-mêmes? Et la Déclaration Balfour, approuvée en 1920 à San-Remo par toutes les grandes puissances, consacra les droits du peuple juif sur la Palestine délivrée.

L'Organisation sioniste devint enfin une réalité politique. Un « Home National Juif » pour le *peuple* juif, (art. 2 du

1. M. Josué Jéhouda a bien voulu écrire pour nous cet intéressant article sur le congrès sioniste qui vient de se tenir à Bâle. On appréciera la valeur documentaire de cet exposé, utile complément « d'actualité » à la série d'études sur les religions dont la publication a été entreprise par notre revue.

Mandat), administré par le gouvernement britannique mais sous l'égide et le contrôle effectif de la S. D. N., à laquelle la Puissance mandataire doit rendre annuellement compte de son administration, n'est-ce pas déjà un début concret dans la voie de réalisation de la généreuse « utopie » sioniste? C'était en effet une base assez sérieuse de coopération. Le contrat fut loyalement accepté par les dirigeants sionistes. Et, à l'aide des capitaux recueillis dans tous les pays du monde, les Juifs investirent en Palestine, depuis l'établissement du Mandat, environ dix-huit millions de livres sterling. Cependant, malgré cet effort considérable provenant en bonne partie des dons volontaires, la colonisation juive en Palestine ne reste guère qu'à l'état d'expérience, il est vrai tout à fait favorable. En tout, durant cette même période, environ 90 000 Juifs ont immigré et sont restés dans le pays. Quant aux terrains acquis par le Fonds National juif, ils ne représentent, même avec les colonies du baron de Rothschild et les terrains achetés par l'initiative privée, qu'environ 5 p. 100 de la superficie de la Palestine actuelle.

Toutefois, c'est avec une obstination surnaturelle que les pionniers sionistes raniment mètre par mètre le désert aride pour se bâtir sous le soleil brûlant un gîte nouveau où ils pourront s'installer à demeure. Leurs efforts tenaces suscitent l'admiration[1]. Mais les pionniers sionistes n'ont pas seulement à lutter contre les ingratitudes d'une terre abandonnée à l'incurie depuis des siècles, ils se sont heurtés dès la première heure à la raideur britannique de l'administration palestinienne. Le fonctionnaire anglais, s'il sait coloniser des indigènes, n'a pas compris — ou n'a pas voulu comprendre — l'élan du pionnier sioniste et aussi tout le prestige que l'Angleterre aurait pu tirer d'une administration équitable du « Home National Juif » en devenir.

La Commission permanente des mandats elle-même a donné clairement à entendre, dans son dix-septième rapport, approuvé par le Conseil de la S. D. N., que la Puissance man-

1. Peut-être tirera-t-on d'un autre passage de cette livraison une opinion légèrement différente. Chacun sait que la critique n'est jamais unanime sur un ouvrage. M. Jéhouda dans l'ensemble de cette étude nous expose avec talent les *convictions sionistes*. Nul ne contestera leur intérêt. (N. D. L. R.)

dataire doit, non pas borner son rôle à une attitude exclusivement passive — comme c'est malheureusement le cas — mais exécuter un programme d'action constructive en vue de l'établissement du « Home National Juif ». Car il n'y a qu'au prix de l'exécution intégrale du mandat qu'on peut assurer l'apaisement général du pays et la collaboration effective entre les divers éléments de la population. En ce qui concerne les troubles sanglants de 1929, il est expressément établi par ce rapport qu'ils n'avaient pas un caractère *spontané*, comme l'a prétendu la commission Shaw, mais *organisé*. Le rapport constate même à ce sujet que : « Si le gouvernement ne s'était pas laissé surprendre par les événements, bien des vies humaines eussent été épargnées. » Au surplus, il résulte nettement de ce même rapport que par sa Déclaration Balfour, la Puissance mandataire a contracté une obligation internationale, à laquelle il ne saurait être question de se soustraire. Aussi à la séance du Conseil de la S. D. N. du 8 septembre 1930, M. Henderson, ministre des Affaires étrangères, a fait des promesses rassurantes quant à la politique plus active dont la Puissance mandataire va désormais s'inspirer en vue de l'établissement du « Home National Juif », conformément à la *Déclaration Balfour*, acte du droit international, accepté par tous les États membres de la S. D. N. Quant à l'immigration suspendue, ce n'était qu'une mesure temporaire qui avait été jugée indispensable après les troubles sanglants de 1929. Or, six semaines après cette déclaration formelle, le 20 octobre 1930, parut le *Livre Blanc* de M. Passfield, ministre aux colonies. Cette nouvelle interprétation de la Déclaration Balfour a enlevé à celle-ci, à force de l'interpréter, ce qui lui restait encore de positif après le premier *Livre Blanc* de 1922. L'amputation de la *Déclaration Balfour* n'aurait pu être plus complète. Et la Puissance mandataire ne pouvait guère renier plus nettement ses propres engagements. Le *Livre Blanc* de 1930, qui a tant ému l'opinion publique et qui a soulevé des protestations violentes même de la part d'hommes d'État anglais [1], n'a fait

1. « L'interprétation..., écrivait Lord Melchett, que la déclaration du gouvernement donne au mandat palestinien est une insulte à l'intelligence des Juifs du monde entier et un affront voulu à la commission des mandats. »

que confirmer l'animosité de l'administration palestinienne envers les sionistes qui a transpiré dès le début du mandat. M. Weizmann, habitué pourtant à faire bonne contenance devant les difficultés, a protesté en remettant à M. Passfield sa démission de président de l'Organisation sioniste et de l'Agence Juive. La lettre de Mac Donald[1], envoyée par la suite à Weizmann, afin de dissiper les malentendus, n'a apporté aucun changement dans l'attitude de la Puissance mandataire. Et l'élan sioniste s'est brisé momentanément contre les dures nécessités de la « Realpolitik ».

II

A l'encontre des congrès sionistes précédents, le XVIIe congrès vient de se dérouler à Bâle au milieu d'une lassitude générale et dans une atmosphère assez terne. Car après les tristes événements de 1929, après l'arrêt presque complet de l'immigration, après la publication du *Livre Blanc*, quelque peu adouci par la lettre interprétative de M. Mac Donald à Weizmann, après tous ces échecs de l'Organisation sioniste, il est bien compréhensible qu'une déception profonde atteigne non seulement les masses juives mais encore les sionistes eux-mêmes. Cependant, malgré cette période d'abattement, d'autant plus sensible que la crise tant économique que spirituelle frappe gravement les populations juives de tous les pays, l'espoir du peuple d'Israël en la restauration de sa patrie demeure inébranlable.

Et au congrès de cette année, les 240 délégués venus à Bâle d'une quarantaine de pays, s'ils se sont montrés désemparés quant au choix d'un Exécutif de l'œuvre sioniste si durement éprouvée, s'ils n'ont pu adopter aucune méthode nouvelle pour consolider l'Organisation menacée de faillite, ils n'ont cependant pas douté un seul instant de leur juste cause. Car, si les masses juives boudent l'Organisation, il ne faut pas conclure qu'elles abandonnent leurs revendications, qu'elles renoncent à redevenir un peuple normal, à faire renaître la culture hébraïque, avec ses institutions propres, sa

1. Cette lettre, reconnue comme l'interprétation autorisée du *Livre Blanc*, cherche à rétablir sur certains points le *statu quo* en vigueur avant la publication de ce document.

charpente économique et son État. L'espoir millénaire juif se nourrit de toutes les misères et se trempe à toutes les épreuves. Aucune puissance au monde n'ôtera à Israël sa certitude en Sion. Toutefois, à ce congrès, la belle ardeur de jadis semble épuisée. La mise en scène est réduite au strict minimum. Le manque de fonds se fait sentir. La crise est grave.

Mais cette année encore, le congrès n'offre que le spectacle attristant de luttes intestines, de luttes entre les fractions dénommées « politiques » dont se compose d'une façon assez arbitraire l'Organisation. Depuis plusieurs congrès, ce sont toujours les mêmes délégués qui reviennent, soigneusement triés sous le couvert du vote souverain. Chaque sioniste a le droit d'élire un délégué moyennant l'achat du « Chekel », une quittance coûtant 10 francs. Dans les divers pays, les votes ont lieu autant que possible sur une base démocratique. Cette année, la participation aux élections a été partout assez faible. Seule la fraction revisionniste, qui forme l'opposition irréductible, a augmenté : une cinquantaine de délégués environ, dont quelques novices. Mais, en général, on voit très peu de têtes nouvelles. Que de sionistes de valeur demeurent en marge de l'Organisation, qui se plaint pourtant de la pénurie en forces nouvelles! En théorie, l'Organisation est ouverte à tous, mais en fait, malgré les beaux principes démocratiques, toute individualité quelque peu prononcée s'en trouve écartée. La fraction doit être sûre d'avance de la voix de chaque délégué. La démocratie, c'est le règne des fractions, au nom de l'idole moderne : la majorité!

Aussi le congrès reste immuablement rivé aux questions du jour, superficielles, mais prétendues « pratiques ». Tous les délégués perdent un temps précieux pour le moindre détail. Les séances, assez souvent orageuses, se poursuivent dans une atmosphère fiévreuse, mais parlementaire. Les incidents multiples, les manœuvres ne confirment que les prévisions. Mais tout de même, que de discours, et fort longs, il faut entendre! Il n'y a que les leaders de « parti » qui s'octroient le privilège de parler pendant deux heures consécutives, pour ne répéter que ce que tout le monde sait déjà. On élabore, dans une nervosité extrême, des résolutions qui ne restent que des résolutions théoriques. On perd souvent des journées

entières sur tel ou tel amendement, qui s'avère enfantin. Vraiment, c'est un Parlement, avec ses crises, ses potins, ses victoires et ses défaites, sa paperasse que personne ne lit, son va-et-vient continuel. Quant à la vocation du peuple juif en tant que peuple, aucun ne prononce la parole décisive, libératrice, la parole qui seule aurait pu avoir une répercussion politique. Et si d'aventure on la prononce, elle perd dans la fièvre parlementaire toute signification. Seul, le tout-puissant « règlement » impose. Et M. Motzkin, le souriant président à vie de tous les congrès sionistes, dirige avec une indulgence toute paternelle les fougueux délégués vers les usages parlementaires, qu'il connaît sur le bout des doigts.

Inlassablement, durant deux semaines, aux séances plénières, dans les conciliabules au sein de chaque fraction, dans les diverses commissions siégeant jour et nuit, le congrès s'emploie à résoudre les crises. Crise de direction d'abord, depuis que M. Weizmann a donné sa démission à la suite de la publication du *Livre Blanc*. Pour quelle attitude envers la Puissance mandataire faut-il voter? Faut-il approuver la prudente résignation de Weizmann, dont le résultat est pourtant nettement décevant; ou faut-il se résoudre à la digne fermeté de Jabotinsky, qui prouve avec une logique implacable le manque de base solide, même après la lettre de Mac Donald, pour une coopération entre les deux partenaires : la Puissance mandataire et l'Organisation sioniste!

L'homme d'État sans état, l'homme au pouvoir sans pouvoir, le fin diplomate qu'est Weizmann, exhorte dans son discours d'adieu — une fois de plus — à la prudence. Ne pas mécontenter l'Angleterre par des résolutions trop exigeantes. Et les Arabes, inutile de les provoquer en élaborant des formules immodérées sur le but final du sionisme. En politique, on n'obtient jamais ce qu'on désire. La lettre de Mac Donald est un compromis. Le *Livre Blanc* ne pouvait pas être aboli. Devait-on refuser une offre loyale? Que faire si actuellement les conjonctures sont défavorables au sionisme? C'est de notre effort seul que dépendra le résultat de notre entreprise. Plus nous aurons de capitaux et plus nous pourrons coloniser. Quant à une majorité juive, elle n'est pas indispensable au développement du « Home National Juif ». On va

croire que nous demandons la majorité pour chasser les Arabes. Pourquoi s'exposer aux suites d'une provocation? En vain, Weizmann citera encore Herzl et le Dr Nordau; personne ne veut admettre que ces leaders sionistes ont renoncé, comme lui, à l'idée d'un État juif. Et encore moins on l'approuvera lorsqu'il accuse le peuple juif de ne pas lui avoir donné assez de moyens pour l'œuvre sioniste. Décidément, s'il admet la mauvaise volonté de l'administration palestinienne, il justifie presque l'attitude négative de la Puissance mandataire.

A la suite de plusieurs manœuvres parlementaires, Weizmann est finalement désapprouvé par la majorité des délégués. Mais son départ ne signifiera pas encore un changement d'attitude envers la Puissance mandataire. Le congrès a renversé Weizmann, il a adopté dans ses résolutions certaines revendications du groupe revisionniste, mais il n'a pas pu se résoudre à remettre les destinées de l'Organisation entre les mains de Jabotinsky qui, à la tête de sa fraction, a lutté pour obtenir du congrès un vote en faveur d'une majorité juive sur les deux côtés du Jourdain, les frontières naturelles de la Palestine, et pour désigner comme but final du sionisme la formation d'un État juif. Quant à la lettre de Mac Donald, comment, après examen de la situation en Palestine, peut-on prétendre qu'elle offre encore une possibilité sérieuse de coopération avec la Puissance mandataire? Pour coloniser un pays, il est évident que l'appui du gouvernement est nécessaire. Normaliser une situation intenable, est-ce donc un extrémisme? Une fois encore, le congrès recule. Il n'ose pas imposer un homme qui sait tenir un langage ferme. Comment élire un homme auquel l'Angleterre n'accorde même plus le droit d'entrer en Palestine? Le gouvernement voudra-t-il même causer avec lui? Le congrès se montre plein d'égards pour les fonctionnaires qui sabotent pourtant l'œuvre sioniste.

Mais il y a encore, à part cette crise de direction qui paraît insoluble, toute une série de crises intérieures. Les déceptions financières ne sont pas moins dures que les épreuves politiques. Malgré la constitution de l'Agence Juive, fondée au congrès précédent, dans le but d'alimenter les caisses sionistes par l'apport des capitaux des non-sionistes, le déficit a augmenté dans toutes les entreprises sionistes. Les résolu-

tions les plus enthousiastes ne sont pas capables de garantir un budget même modeste. L'Organisation est ébranlée, le découragement tourne en apathie ou en désespoir; comment dans ces conditions pénibles provoquer la générosité des donateurs pour l'œuvre sioniste? La cueillette des fonds s'est dangereusement ralentie par suite de la crise générale, mais aussi par suite de l'attitude de la Puissance mandataire. Au lieu de l'avoir consolidée, l'Agence Juive semble bien avoir détruit l'Organisation. Ici encore, le remède de Weizmann s'est avéré inefficace.

Le congrès, cependant, s'oublie dans les jeux enfantins des luttes entre fractions. Malgré le labeur immense qui met à l'épreuve les plus endurants, quelle impuissance! Le congrès se prolonge. Il durera seize jours, mais les deux problèmes essentiels de l'Organisation resteront à peu près irrésolus. A quoi bon voter des résolutions ambiguës, rédigées laborieusement dans les commissions après des nuits d'insomnie? Chaque mot un peu clair est obscurci par le mot suivant. Et le congrès n'a même pas le courage de se prononcer pour une majorité juive. Dépité, Jabotinsky déchire en pleine séance sa carte de délégué. La fraction revisionniste restera-t-elle dans l'Organisation? Oui, mais seulement pour empêcher Weizmann de reprendre le « pouvoir ». Faute d'une solution meilleure, le congrès élira Nahum Sokolow, le vétéran du sionisme, à la présidence de l'Organisation. Pour le seconder sont élus le professeur Brodetzky, un aimable citoyen anglais, deux leaders de la fraction ouvrière, un délégué de la fraction « Misrachi[1] » et un sioniste américain. Ainsi le congrès a voulu se montrer une fois de plus agréable à la Puissance mandataire, puisqu'il faut bien coopérer avec elle. L'Exécutif actuel ne changera pas, selon toutes les prévisions, les méthodes adoptées par M. Weizmann. L'Exécutif est renouvelé, mais la situation reste la même. En Palestine, les vexations de la part des fonctionnaires britanniques continuent, la reconstitution du « Home National Juif » est systématiquement sabotée et l'arrêt de toute immigration juive est maintenu...

1. Cette fraction se compose de sionistes religieux, dont bon nombre de rabbins, et d'ouvriers pratiquants.

III

La crise de l'Organisation cache une crise plus grave encore, c'est celle de l'idéologie sioniste. Un mouvement politique, appelé à triompher de tous les obstacles matériels de la « Realpolitik » et de toutes les considérations économiques, doit avoir son point d'appui sur une doctrine, cristallisée par une conception générale de la vie, quoique nous sachions bien qu'entre la conception d'un idéal et son application dans la réalité quotidienne, la marge est nécessairement grande. Et le sionisme, à la fois doctrine de vie et mouvement politique, donnant une formule extérieure à la millénaire aspiration juive, est appelé à devenir un jour assez homogène et assez étendu, assez haut et assez profond pour qu'il puisse englober tous les éléments du peuple juif comme toutes les tendances de l'âme d'Israël.

Cette doctrine du sionisme universel reste encore à adapter aux données de l'époque moderne. C'est pourquoi le sionisme actuel n'apparaît pas dans toute son ampleur universelle. Malgré les louables efforts de ses précurseurs, de ses promoteurs et de son fondateur, sa doctrine n'a pas encore été édifiée sur toutes les valeurs authentiques d'Israël et consolidée par toutes les énergies encore saines du peuple dispersé. La vie juive, misérable dans le domaine économique, disloquée en tant que collectivité ethnique, sans centre et sans cohésion, s'avère impuissante, à part l'incontestable effort accompli en Palestine par le peuple juif durant ces dix dernières années, à élaborer une doctrine générale du sionisme d'où pourraient partir les directives pour une activité de quelque envergure. Et l'aspiration juive, qui concrétise depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours un même idéal de paix universelle, inséparable du même amour pour la terre ancestrale, est encore à la recherche d'une formule adaptable aux temps modernes. Mais voici le cercle tragique dans lequel se trouve enfermé le sionisme : pour qu'il puisse devenir un facteur universel, utile aux nations, il lui faut absolument un point d'appui, un centre de vie authentiquement juive, mais pour établir réellement, non sur le papier consacré par le droit international, mais en *fait*, ce cadre pour la vie juive, ce

« home » national, il lui faut non seulement des capitaux, ramassés à l'aide de la philanthropie, non seulement les sourires indulgents de quelques fonctionnaires et même les déclarations de certains ministres, mais encore, mais surtout le signe certain d'une renaissance réelle, littéraire, artistique, scientifique, morale, laquelle ne peut éclore — c'est l'évidence même — que sur le sol ancestral du peuple juif. Le retour des Juifs dans leur patrie marque le début de l'élan nouveau du vieil Israël, porteur de cette religion sociologique que l'époque moderne est en train d'enfanter à travers ses vicissitudes douloureuses.

Le sionisme ne peut prendre son essor qu'en tant qu'il deviendra l'expression moderne des valeurs essentielles et authentiques du génie hébraïque. Et nous savons tous que le génie juif est un génie essentiellement religieux; mais, bien entendu, génie religieux ici ne veut pas dire cléricalisme, comme le prétendent tous ceux dont l'esprit est ancré dans le matérialisme historique; génie religieux n'implique pas non plus cette théologie amorphe, cette confession confinée dans quelques rites, sans vie et sans âme, à laquelle a été réduit le judaïsme par la soi-disant « science juive » éclose en Allemagne au siècle dernier, à la suite de Mendelsohn, pour préparer l'émancipation, qui dégénéra en assimilation des Juifs en Occident, mais génie religieux en tant que conception de vie sociale, dérivant du monothéisme d'Israël.

Ce laïcisme sanctifié d'Israël non seulement proclame en théorie mais prouve en fait que toute politique doit devenir morale, c'est-à-dire religieuse, et non pas que la religion doit devenir politique au premier appel des forces destructrices. Pas de politique durable et saine sans la base immuable de la sociologie sanctifiée par le droit spirituel, clame Israël dès Moïse jusqu'à nos jours. Pas de vie collective saine sans la justice équitable pour tous. Mais justice ne veut pas dire le partage égalitaire des biens économiques de ce monde, d'ailleurs impossible malgré tous les calculs de la science économique. Justice veut dire, selon l'Ancien Testament, la reconnaissance du principe spirituel dirigeant les manifestations collectives; justice veut dire l'intérêt général de la collectivité

au-dessus de l'intérêt particulier de l'individu, et l'intérêt de l'humanité au-dessus de l'intérêt d'un peuple; bref, justice veut dire la vérité en action. « Non pas par la force, ni par la puissance armée défendant un intérêt particulier au détriment d'un intérêt général, mais par mon esprit », dit le Dieu des Armées de l'Ancien Testament qu'on veut absolument faire passer pour le dieu de la vengeance, pour le dieu de la haine, pour le dieu de la guerre. S'il le faut, Israël attendra encore deux mille ans pour faire valoir son credo indestructible, à savoir : sans la sanctification de l'esprit, pas de prospérité pour les peuples dans le temporel.

Aucune armée au monde ne saura défendre à la longue une nation vivant dans l'iniquité politique. Tous les impérialismes s'appuyant uniquement sur la force armée s'engloutissent les uns après les autres avec une rapidité effrayante; seul Israël, sans armée, sans État, sans base économique, persiste et dure — pour servir de preuve vivante que la loi sociologique proclamée par l'Ancien Testament est un fait de sociologie scientifique.

Et voilà donc cet humanisme juif dans lequel le sionisme de demain sera appelé à se retremper pour s'opposer aux intrigues du mercantilisme impérialiste. Alors le sionisme deviendra l'expression moderne de l'antique messianisme d'Israël, aussi indestructible que l'esprit. Aucune puissance au monde ne saurait survivre au messianisme social dont la base est une justice établie sur les valeurs hiérarchisées de l'esprit, car aucune armée au monde, si puissante soit-elle, ne saurait vaincre la plus infime parcelle de l'esprit. Sans la justice, qui n'est autre que l'esprit en action, pas de paix universelle, mais la guerre, mais la révolution, mais la faillite de toutes les civilisations, qu'elles s'appellent Babylone, Ninive, Rome, ou Berlin, Londres, Paris.

JOSUÉ JÉHOUDA

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

UNE GUERRE DE RELIGION SOUS L'ANCIEN RÉGIME

LE SECRET DES MYSTÈRES

I

Dans un petit livre, publié pour la première fois en 1680, et depuis très souvent réédité, un des écrivains dévots les plus populaires de ce temps-là, M. Letourneux — il a son chapitre dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve — répète à satiété que « *la meilleure manière d'entendre la sainte messe* » — c'est le titre de son livre — est « de s'occuper l'esprit et le cœur des paroles et des actions qui composent la Liturgie ». De telles vues nous sont aujourd'hui si familières que d'abord on s'étonne que Letourneux les expose si longuement, enfonçant par là, semble-t-il, une porte ouverte. Et l'on s'étonne plus encore qu'il ait cru nécessaire de consacrer à les défendre le dernier quart de son livre, une centaine de pages! C'est un fait néanmoins que, pendant près de deux siècles, cette méthode a été dénoncée comme scandaleuse, voisine de l'hérésie, et, pour comble d'horreur, comme janséniste. Quand on étudie cette invraisemblable querelle, on croit se trouver soudain transporté dans un manoir à l'envers. Écoutez plutôt un esprit judicieux, le P. Judde, Jésuite que Bourdaloue estimait fort :

Première méthode pour bien entendre la messe; suivre le prêtre du commencement jusqu'à la fin.

D. En quoi consiste cette méthode?

R. A écouter ce que le prêtre dit tout haut, et à se joindre à lui d'esprit et d'affection; à lui répondre même, si l'usage le permet,

au-dessus de l'intérêt particulier de l'individu, et l'intérêt de l'humanité au-dessus de l'intérêt d'un peuple; bref, justice veut dire la vérité en action. « Non pas par la force, ni par la puissance armée défendant un intérêt particulier au détriment d'un intérêt général, mais par mon esprit », dit le Dieu des Armées de l'Ancien Testament qu'on veut absolument faire passer pour le dieu de la vengeance, pour le dieu de la haine, pour le dieu de la guerre. S'il le faut, Israël attendra encore deux mille ans pour faire valoir son credo indestructible, à savoir : sans la sanctification de l'esprit, pas de prospérité pour les peuples dans le temporel.

Aucune armée au monde ne saura défendre à la longue une nation vivant dans l'iniquité politique. Tous les impérialismes s'appuyant uniquement sur la force armée s'engloutissent les uns après les autres avec une rapidité effrayante; seul Israël, sans armée, sans État, sans base économique, persiste et dure — pour servir de preuve vivante que la loi sociologique proclamée par l'Ancien Testament est un fait de sociologie scientifique.

Et voilà donc cet humanisme juif dans lequel le sionisme de demain sera appelé à se retremper pour s'opposer aux intrigues du mercantilisme impérialiste. Alors le sionisme deviendra l'expression moderne de l'antique messianisme d'Israël, aussi indestructible que l'esprit. Aucune puissance au monde ne saurait survivre au messianisme social dont la base est une justice établie sur les valeurs hiérarchisées de l'esprit, car aucune armée au monde, si puissante soit-elle, ne saurait vaincre la plus infime parcelle de l'esprit. Sans la justice, qui n'est autre que l'esprit en action, pas de paix universelle, mais la guerre, mais la révolution, mais la faillite de toutes les civilisations, qu'elles s'appellent Babylone, Ninive, Rome, ou Berlin, Londres, Paris.

JOSUÉ JÉHOUDA

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.